

JILL JOHNSON

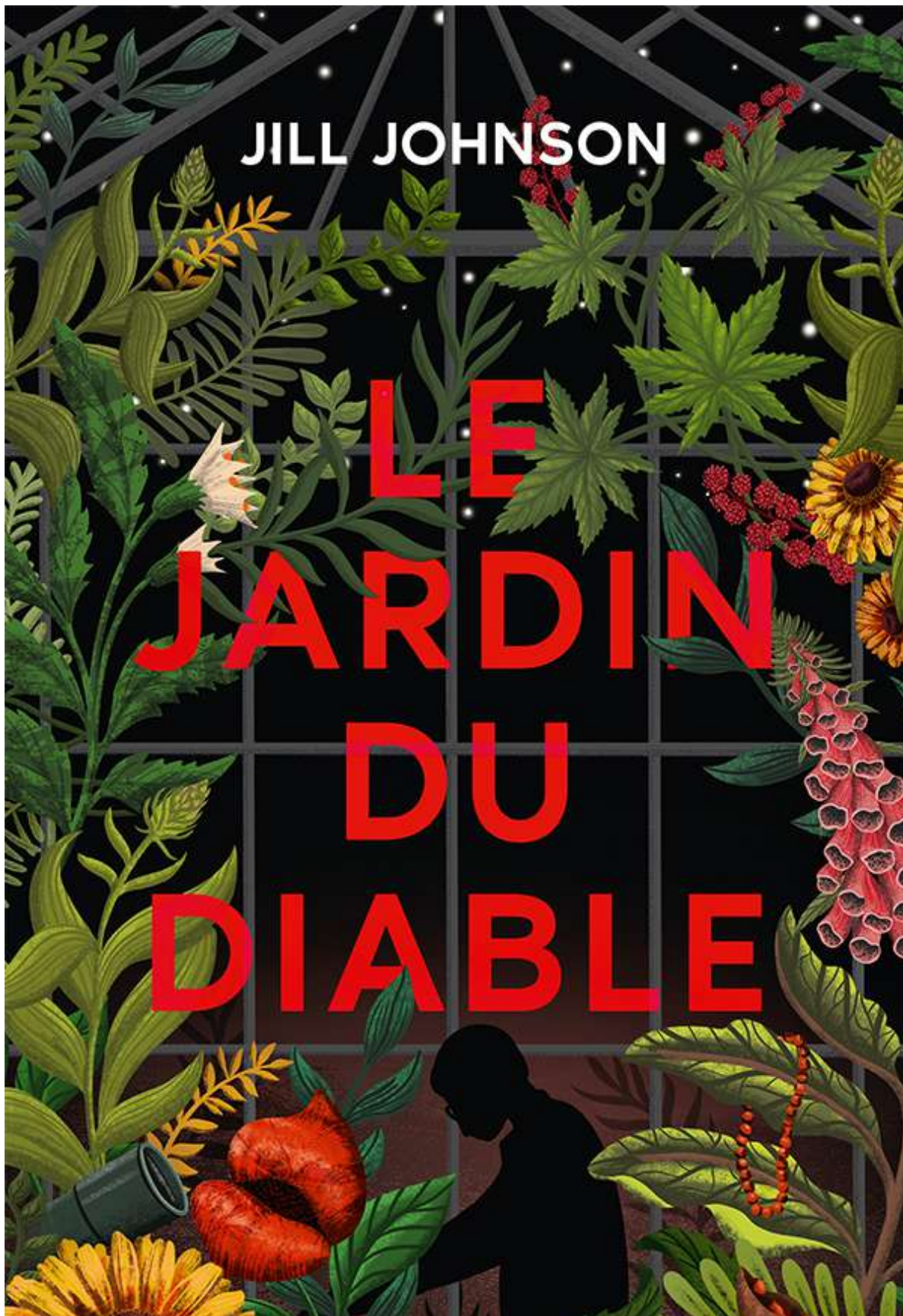
LE
JARDIN
DU
DIABLE



Michel
LAFON

JILL JOHNSON

LE
JARDIN
DU
DIABLE





JILL JOHNSON

**LE
JARDIN
DU
DIABLE**

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Anna Souillac et Aurélien Blanchard

Michel
LAFON

Pour Casper

1



Il existe, au nord-ouest de Londres, dans une rue calme et résidentielle, une terrasse qu'on ne peut pas voir depuis la rue ni depuis les fenêtres des maisons avoisinantes, parce qu'elle se trouve sur le toit d'un immeuble. Sur cette terrasse se cache un jardin de plantes singulières et précieuses : des plantes tropicales et succulentes, ligneuses et grimpantes, exotiques et rares, chacune entretenue avec un soin méticuleux. Dans une ville aussi dure et impitoyable, ce jardin est à la fois une oasis et un sanctuaire. Une seule personne y a accès, via une trappe située dans le plafond de sa cuisine. Elle n'a jamais invité la moindre personne à venir y prendre un verre, parce qu'elle n'a ni ami, ni famille. Elle vit seule et, de cela, elle est reconnaissante.

Cette personne s'appelle Eustacia Amelia Rose et elle est professeure de botanique. Domaine d'expertise : la toxicologie botanique. En termes plus simples, l'étude des plantes vénéneuses. Cette personne, c'est moi.

Je n'affectionne ni l'exagération, ni l'autoglorification. Je suis banale sous bien des aspects : ni grande ni mince, ni petite ni grosse. Mes cheveux sont toujours tirés à quatre épingles – une raie impeccable, tracée à l'aide d'un peigne en écaille de tortue et d'une noisette de gomina – et je prends soin de mes vêtements en les lavant dans le lavabo de la salle de bains et en les repassant sur la table de la cuisine. Les manches sont effilochées, les

doublures, déchirées et les poches trouées, mais personne n'est là pour en témoigner. Personne pour me faire remarquer les taches de gras sur mon col et l'odeur terreuse de mon pantalon et, de cela, je suis également reconnaissante.

J'aime à penser que j'ai l'air effacé d'une professeure d'université érudite – un métier que j'exerçais effectivement à une époque. J'ai une ride marquée entre les sourcils, le fruit d'années de concentration, et l'arête de mon grand nez semble à jamais entaillée par la monture en acier de mes lunettes. Je n'ai aucune ride du rire, pas même du sourire, et les coins de ma bouche tombent naturellement, d'une façon que certains trouveraient sans doute disgracieuse, mais mes lèvres sont bien dessinées – bien que souvent pincées quand je suis plongée dans mes réflexions.

J'ai quarante-quatre ans. Mon apparence est trompeuse car je parais beaucoup plus vieille. Il m'arrive d'être déstabilisée par le monde extérieur et ses épouvantables interruptions : un coup de fil non sollicité d'un fournisseur Internet par exemple, ou une lettre du Trésor public. Mais lorsqu'on me laisse tranquille, je suis vive, intelligente et concentrée. Il le faut.

Tous les matins, j'enfile ma combinaison de protection – laquelle est légèrement trop courte et me serre au niveau de l'entrejambe –, grimpe à l'échelle et rejoins le toit par la trappe du plafond de ma cuisine. Puis je m'attaque à la longue liste de mes tâches quotidiennes, que j'exécute avec une extrême application. Ma routine ne varie jamais. J'accomplis chaque geste selon l'exacte méthode scientifique. Si je ne le faisais pas, je courrais un réel danger, un danger de mort.

Au fil des années, j'ai compris que la nature de mon travail exigeait une complète solitude. Je ne me serais jamais pardonné si quelqu'un avait été blessé. Je préfère encourir moi-même les risques impliqués et protéger les autres de tout danger. C'est pour cette raison que je n'ai jamais engagé d'assistant, ni de secrétaire, et que j'ai toujours refusé les demandes de

stages de la part des étudiants de l'université où je travaillais à une époque. Par le passé, j'illustrais mes cours en me comparant à un démineur. Un faux mouvement et boum, tout était fini. Mais attention, pas de façon immédiate. Il ne s'agit pas d'une explosion où je serais morte sur le coup, mes membres arrachés à mon torse et propulsés dix mètres plus loin. Non. Ma mort aurait pris du temps, parfois jusqu'à deux semaines, mais elle serait bien survenue. Il n'y a aucun doute.

Je tiens à préciser que je n'ai pas toujours aimé la solitude. Je n'avais pas prévu de passer ma vie isolée du monde. À l'université, j'interagissais quotidiennement avec des gens. Les étudiants, les autres professeurs, les membres de l'administration. Ça n'était pas toujours facile. Le contact visuel n'était pas mon fort, je ne comprenais pas toujours l'humour de certains et je finissais épuisée après mes séances de travaux dirigés. Mais j'étais prête à supporter ces moments d'inconfort en échange d'un accès illimité au laboratoire et aux serres, et du prestige que le nom de cette université offrait aux articles que je publiais.

J'ajoute que je n'avais pas l'intention de rester célibataire toute ma vie. Il fut un temps où je fréquentais quelqu'un avec qui, pensais-je, je finirais par partager ma vie. Quelqu'un de beau, d'intelligent et plein d'esprit, qui acceptait mes bizarreries, qui semblait même les embrasser, mais qui, finalement, a choisi quelqu'un d'autre. J'essaie de ne pas me morfondre. Que dit le poème ? « Mieux vaut avoir aimé et perdu... » Mieux vaut avoir connu ce doute, cette douleur, cette détresse... Comme je l'ai dit, j'essaie de ne pas me morfondre, mais cela demande parfois d'énormes efforts. Donc je trouve des exutoires, des distractions.

Mon père était un grand amateur d'astronomie. Il avait installé un télescope devant la fenêtre de son bureau, étudiait continuellement le ciel, et passait des heures la nuit, l'œil collé à la lentille, à murmurer dans sa barbe, perdu dans une autre galaxie. Je lui ai toujours envié cet outil dont il se servait pour sortir de son environnement. Pour s'extraire de la réalité

triviale de sa propre vie. Parfois, lorsque j'étais enfant, quand Mars ou Saturne brillait plus que d'habitude, Père me réveillait au milieu de la nuit et me traînait, à moitié endormie, jusqu'à son bureau pour que je les observe au télescope. J'admirais, émerveillée, ces lointains points de lumière. Puis nous nous installions à la grande table de notre cuisine, pour une leçon d'astronomie qui se terminait par une observation en direct du lever du Soleil.

Père excellait dans bien des domaines. Certains disaient de lui qu'il était polymathe. Et de tous ses nombreux centres d'intérêt, c'est l'astronomie que j'ai décidé d'adopter. Je me sers désormais du même outil pour me détacher de la réalité triviale de ma vie et me distraire lorsque je sens que je sombre dans la mélancolie. En revanche, mon télescope ne ressemble en rien à celui qu'avait Père. Le sien était archaïque en comparaison, tandis que le mien est aussi sophistiqué que cher. Je l'ai acheté avec mes indemnités de licenciement et l'ai installé sur le toit, au milieu de mes plantes. Tard le soir, une fois toutes les tâches quotidiennes terminées, j'aime regarder les étoiles, les planètes et les occasionnelles pluies de météores. À l'instar de Père, je suis fascinée par les phénomènes célestes. J'ai compris que, sous bien des aspects, l'incompréhensible immensité de l'espace et du temps avait, à mes yeux, plus de sens que tout ce qu'il se passe dans l'espace et le temps dans lesquels je vis, moi.

Cependant, les soirs où le ciel est trop nuageux pour voir les étoiles et où les souvenirs de mon amour perdu menacent d'avoir raison de moi, j'utilise le télescope à d'autres fins. Soyez assurés, je vous en conjure, que je le fais sans aucune intention malicieuse. Ce qui a commencé comme une simple distraction s'est rapidement transformé en une sorte d'étude sociologique. Une expérience scientifique, si l'on peut dire. Avec le temps, mes observations ont gagné en importance. À vrai dire, je prévois de publier un jour mes recherches. C'est pourquoi je rédige des comptes

rendus détaillés de toutes ces activités observées et les consigne dans des carnets. J'en ai rempli vingt à ce jour.

Je m'explique. Derrière mon immeuble se trouve un jardin partagé, séparé des jardins privés des maisons mitoyennes par un grand mur en brique. De mon toit, j'ai une vue panoramique sur les moindres faits et gestes des résidents de ces maisons mitoyennes, notamment parce qu'elles sont toutes dotées de grandes fenêtres victoriennes à guillotine. Une fois la nuit tombée, c'est un peu comme si chaque étage de chaque maison se transformait en une boîte à lumière mettant en scène une activité précise. Et lorsque je me retrouve, comme souvent, assise seule dans mon jardin, je ne peux m'empêcher d'observer ces dites activités – et je reconnais m'être de nombreuses fois servie de mon télescope pour préciser ces dites observations. J'ai toujours été prudente. Je suis certaine que personne ne me voit parce que j'ai caché l'objectif au milieu du lierre qui recouvre les grillages entourant mon jardin. Je suis une ornithologue en planque. Complètement dissimulée.

Il y a la femme aux cheveux bleus et aux béquilles qui partage tous les soirs un paquet de biscuits avec son chien, tout en riant à gorge déployée devant je ne sais quel programme de télévision. Il y a le couple qui se chamaille constamment et répète éternellement les quatre mêmes pas de danse au son d'une mélodie que je ne peux pas entendre. Il y a le jeune garçon affalé sur son pouf qui joue sur son ordinateur bien après l'heure de son coucher, et aboie furieusement des instructions dans le micro de son casque tout en se dopant aux boissons énergisantes. Il y a l'adolescente aux longs cheveux tressés, allongée sur son lit, le nez plongé dans son téléphone. Elle a toujours le nez plongé dans son téléphone. Il y a ce grand homme aux épaules tombantes qui ne sourit jamais et reste prostré face à son mur, des heures durant, à fixer une photo d'une mère et de son bébé. Il y a la vieille dame qui vit au sous-sol de la maison juste en face de mon immeuble, ses cheveux blancs coiffés en chignon, qui farfouille dans son

jardin avec une lampe torche au milieu de la nuit, pour ramasser des escargots et les jeter contre le mur.

Et pour finir, il y a cette superbe jeune femme qui vit juste au-dessus de la lanceuse d'escargots.

À chaque fois que je repense à la première fois que je l'ai vue, j'éprouve une sensation aussi agréable que singulière. Elle était debout face à sa fenêtre ouverte, les mains posées sur le rebord. Elle venait sans doute d'emménager parce que je ne l'avais jamais vue auparavant. Intriguée par ce nouveau sujet, j'ai fait une mise au point sur son visage et j'ai constaté qu'elle était jeune, probablement aux alentours de vingt-cinq ans, avec de grands yeux noirs en amande, de superbes sourcils, un petit nez et des pommettes saillantes.

Même à distance, on voyait qu'elle était belle, mais c'était la beauté de ses lèvres qui la distinguait du commun des mortels et l'élevait au-dessus d'eux, à une altitude plus élevée et plus dangereuse, là où l'on ne trouve que les spécimens les plus rares et précieux. Ses lèvres étaient si charnues et rouges qu'elles m'ont rappelé les bractées si particulières de la *Psychotria elata*, une plante que je garde sous cloche dans ma serre. J'ai ajusté l'objectif jusqu'à ne plus voir que sa bouche dans l'oculaire.

J'ai toujours été plus à l'aise avec les plantes qu'avec les gens, et j'ai tendance à nommer les gens d'après la plante qui leur ressemble le plus. Père m'avait suggéré cette idée quand j'étais enfant parce que je peinais à reconnaître les visages et à retenir les noms. La première fois que j'ai vu cette jeune femme, j'ai regardé ces lèvres rouges et charnues rendues énormes par l'objectif de mon télescope et je lui ai choisi un surnom affectueux : Psycho, pour ma plante *Psychotria elata* donc. Je n'ai jamais avoué à qui que ce soit qu'il m'était arrivé d'être tentée de goûter à ces bractées d'un rouge étincelant, même si je sais qu'elles contiennent un puissant psychotrope. Avec le temps, et au fur et à mesure que mes carnets d'observation se remplissaient, j'ai compris que je développais une curieuse

fascination pour cette femme, une fascination aussi puissante et addictive que la plante dont elle tenait son surnom.

2

Il se faisait tard et j'étais dans mon jardin. J'avais tout juste fini de recouvrir mes espèces les plus sensibles d'un voile d'hivernage afin de les protéger de la fraîcheur de la nuit et j'étais installée derrière mon télescope, prête à consigner les activités de mes voisins, quand la sonnerie lointaine du téléphone a retenti. C'était inhabituel. Je reçois très peu de coups de fil. Je suis restée immobile jusqu'à la dernière sonnerie et, après avoir entendu le déclic du répondeur, j'ai posé mon carnet et mon stylo, j'ai descendu l'échelle, traversé la cuisine et remonté le couloir jusqu'au salon. J'ai fixé quelques secondes la lumière rouge clignotante avant d'appuyer sur lecture et la grosse voix qui est sortie de la machine m'a envoyé une décharge d'adrénaline dans tout le corps.

Ce soir, heure habituelle, endroit habituel. Paiement comme convenu.

C'était une vraie surprise. J'avais fait cet achat – le plus risqué que j'aie jamais fait – il y a longtemps, mais je ne m'attendais pas à ce que l'on me le livre aussi tôt. Une bouture d'un très rare *Dichapetalum toxicarium* qu'on ne trouve que dans certaines régions isolées d'Afrique de l'Ouest et que l'on surnomme le casse-dos à cause de la syncope et des convulsions soudaines qu'il cause quelques heures après son ingestion. La bouture en question ne venait pas de la Sierra Leone. Elle avait été volée dans un jardin botanique de la province du Yunnan durant la relocalisation, prévue depuis longtemps, de sa plante mère. Si on venait à découvrir le vol de cette bouture, le technicien qui en avait la charge serait envoyé en prison. Si

quelqu'un retraçait sa livraison et prouvait sa provenance, je perdrais mon travail – si j'en avais eu un à perdre.

Je me suis assise et j'ai réécouté le message, extatique à l'idée de tenir ce paquet entre mes mains. Certains de mes détracteurs diraient que c'est une addiction, que les plantes vénéneuses sont ma drogue. Mais personnellement, j'envisage ma collection de plantes comme l'œuvre de ma vie. J'ai jeté un coup d'œil à ma montre. 23 heures. J'ai avancé d'un pas décidé jusqu'au placard de l'entrée, enfilé le long manteau ciré de Père, remonté le col et quitté l'appartement.

J'ai pénétré une des zones les plus boisées du parc de Hampstead Heath, celle où l'on trouve d'immenses chênes, un sous-étage de hêtres et, dessous encore, du houx, de l'aubépine et du sureau. La nuit était douce et suffisamment claire pour que l'on voie le long du sentier qui menait au sous-bois. J'ai jeté un bref coup d'œil au chemin, devant et derrière moi, puis je m'y suis engagée. Sous mes pieds, le craquement des brindilles sèches résonnait et la terre était brûlée à cause de plusieurs semaines sans pluie. Il arrivait que la porte de la pergola reste ouverte mais ce n'était pas le cas ce soir-là. Ce qui signifiait que j'allais devoir faire le tour et passer tant bien que mal à travers le trou de la clôture en barbelés. J'ai choisi cet endroit excentré du parc pour mes rendez-vous nocturnes il y a des années, parce qu'il est fréquenté à toute heure – par des hommes qui rôdent sur les sentiers moins visibles du sous-bois. Je ne me suis jamais sentie en danger parmi ces hommes. Au contraire, je sais que si les choses tournent mal, je peux attirer leur attention en appelant à l'aide. Donc non, le craquement d'une brindille ne me fait pas sursauter. Le froissement des feuilles ne met pas tous mes sens en alerte. J'ai simplement continué à marcher, le regard baissé, jusqu'au grillage.

Il faisait plus sombre à cet endroit. Le feuillage des arbres était plus dense et occultait la lune. J'ai baissé la tête, je suis passée tant bien que mal à travers le grillage, j'ai marché d'un pas rapide jusqu'au mur et je l'ai

longé jusqu'à un fourré d'arbustes d'ornement que j'ai également traversé. Quand j'ai vu que le livreur était déjà là, tapi dans une alcôve de la pergola, j'ai été envahie par une vague d'énergie grisante. Il a fait glisser la fermeture Éclair de son manteau pour en sortir le paquet, l'échange s'est fait en quelques secondes. Je l'ai laissé partir le premier, j'ai attendu quelques minutes, puis j'ai rejoint le sentier qui menait jusqu'à la sortie du parc. Sur mon passage, on entendait des brindilles craquer et des feuilles se froisser. Je les ai ignorées et j'ai accéléré le pas. Quand j'ai quitté le sentier, l'étang de Whitestone était désert, les rues autour, silencieuses. J'ai tourné après la colline pour rentrer à la maison. Plus vite j'empoterais cette bouture, plus elle aurait de chances de survivre.

Il était au moins minuit passé. L'avenue était complètement déserte. J'ai tourné dans ma rue et me suis hâtée jusqu'à la porte d'entrée de mon immeuble. Le hall était silencieux, j'ai donc essayé de ne pas faire de bruit en montant les escaliers. Une fois chez moi, j'ai retiré le manteau de Père, enfilé ma combinaison de protection et j'ai rejoint la cuisine avec le paquet. Si j'arrivais à transformer cette minuscule bouture en plante saine, ce serait la première fois que quelqu'un réussirait à le faire dans ce pays. Dire que j'étais excitée ne rendrait pas justice à ce que je ressentais.

J'ai allumé le plafonnier de la serre et regardé l'enveloppe en kraft molletonnée que j'avais posée sur le banc en face de moi. À l'intérieur, tout avait été soigneusement emballé dans plusieurs feuilles d'un journal chinois. Je les ai défaites une à une, en observant les caractères de cette langue inconnue et en me demandant ce qu'ils pouvaient bien signifier, jusqu'à atteindre une minuscule tabatière en métal. J'ai froncé les sourcils en constatant cette erreur. Le métal ne laisse pas les boutures respirer. Il crée un environnement clos et humide qui favorise le développement de spores. Un horticulteur digne de ce nom devrait le savoir. Le cœur lourd, j'ai soulevé le couvercle.

La tabatière était remplie d'une substance absorbante, semblable à la vermiculite, que je n'avais jamais vue auparavant. Au centre, la bouture, parfaitement préservée. J'ai soupiré de soulagement. *Dichapetalum toxicarium*, le casse-dos. Dans de nombreuses régions d'Afrique de l'Ouest, on trempait traditionnellement les flèches dans la sève de ses jeunes feuilles. Même après toutes mes années d'études, je suis toujours fascinée par les dommages que peut causer un petit morceau de végétation aussi anodin.

J'ai rempli un plateau de germination d'un mélange de compost et de sable horticole et, à l'aide d'une pince à épiler préalablement trempée dans une solution stérilisante, j'ai saisi la bouture et je l'ai couchée sur le plateau. Puis, avec un scalpel, je l'ai découpée en petits segments. Après avoir saupoudré chacun d'entre eux d'hormones de bouturage, je les ai agencés sur le compost. J'avais conscience de l'énormité de ce que j'étais en train d'accomplir. Chaque étape me donnait l'impression d'un rituel sacré dont j'aurais été la grande prêtresse. Je me suis arrêtée une minute, pour y songer, puis j'ai recouvert les boutures d'une couche de compost à l'aide d'un tamis avant d'asperger le tout d'un peu d'eau distillée. En prenant une grande inspiration, j'ai placé le plateau dans la chambre de culture, refermé le couvercle et reculé pour admirer mon travail.

Avec un sourire satisfait, j'ai levé la tête et regardé à travers les fenêtres de la serre. La nuit était magnifiquement claire. On pouvait voir Mars et Saturne. Le soir idéal pour observer les étoiles. Je suis sortie et j'ai déplié la chaise en toile qui avait un jour appartenu à Père ; puis, en prenant soin de ne pas perturber les plantes, j'ai attrapé le télescope pour le faire rouler jusqu'au centre de la terrasse.

Alors que j'étais en train de serrer les freins, j'ai soudain été interrompue par le cri strident d'une femme.

3

L'œil collé au télescope, j'ai balayé les fenêtres des maisons mitoyennes. La femme a crié une deuxième fois et j'ai reculé la tête pour avoir une vue d'ensemble, juste à temps pour apercevoir quelqu'un refermer violemment la fenêtre de la maison juste en face de mon immeuble. Je suis restée figée un instant, puis j'ai de nouveau collé mon œil à l'oculaire. J'ai ajusté la mise au point et aperçu deux silhouettes dans la partie arrière du double séjour : une femme à genoux qui se tenait la tête et un homme debout, penché au-dessus d'elle. La pièce était à peine éclairée, mais j'ai clairement distingué un canapé, un ordinateur portable ouvert sur une table basse, un téléviseur et un bureau recouvert de livres et de papiers. On voyait jusqu'aux fenêtres du devant de la maison, jusqu'aux lampadaires de la rue, même. Je me suis émerveillée une seconde de la puissance de mon télescope puis me suis de nouveau concentrée sur la femme. Ses longs cheveux bruns lui recouvraient le visage. Elle était à genoux et se balançait d'avant en arrière. Et malgré la faible lumière, j'ai tout de suite su qu'il s'agissait de Psycho.

L'homme était penché sur elle, sa bouche bougeait à toute vitesse. Il l'a brusquement attrapée par les cheveux et lui a tiré la tête en arrière pour la forcer à le regarder. Quand il a levé le bras, le poing fermé, je n'ai pas pu m'empêcher de prononcer trois mots. Je n'avais pas parlé à voix haute depuis plusieurs jours et les mots sont sortis comme un coassement.

« Laisse-la tranquille. »

Le temps s'est arrêté l'espace d'un instant. Il lui a finalement lâché les cheveux, a baissé le bras et a quitté la pièce. J'ai eu l'impression d'une petite victoire quand je l'ai vu s'éloigner dans la rue à travers les fenêtres de devant. J'ai recentré le télescope sur Psycho. Elle s'était relevée et réajustait sa coiffure. Elle a essuyé ses mains sur ses cuisses puis a avancé jusqu'à la fenêtre arrière pour inspecter le jardin partagé. J'ai ajusté la mise au point pour la voir plus nettement et j'ai froncé les sourcils. Pour quelqu'un qu'on venait de jeter à terre, elle ne semblait pas franchement chamboulée. Si on m'avait demandé une description, j'aurais plutôt dit qu'elle avait l'air furieuse.

C'est à ce moment-là que j'ai réalisé qu'un filet de sang coulait de ses cheveux à sa joue. Elle l'a remarqué elle aussi puisqu'elle a touché son front et examiné ses doigts avant de les glisser dans sa bouche. Mon ventre s'est noué en la voyant faire et j'ai laissé échapper un long soupir. Elle a aussitôt regardé dans ma direction, comme si elle m'avait entendue. J'avais beau savoir qu'elle ne pouvait pas me voir, je me suis accroupie au milieu des plantes et, du dos de la main, j'ai accidentellement frôlé une feuille dont les minuscules poils sont aussitôt venus s'incruster dans ma peau. J'ai pesté, agacée contre moi-même, et me suis empressée de retirer les poils avant de sortir une fiole de la pochette en cuir que j'avais autour du cou et d'appliquer un peu de pommade. D'ici une heure, ma main aurait enflé et serait criblée de cloques, mais j'espérais avoir réagi suffisamment vite pour éviter que le poison ne pénètre mon sang. Je suis restée accroupie au milieu des plantes cinq minutes encore, à maudire ma bêtise, puis j'ai jeté un coup d'œil prudent à travers le grillage, mais la lumière de la pièce était éteinte et Psycho était partie.

4

Durant les semaines suivantes, je n'ai pas pu m'empêcher d'interrompre souvent ce que je faisais pour épier la fenêtre de Psycho au télescope, un spray d'eau ou un pinceau de pollinisation oublié à la main. Je justifiais ces pauses fréquentes par la nécessité de vérifier qu'elle était en sécurité. Elle était rarement chez elle durant la journée, mais avait souvent de la visite le soir, des hommes exclusivement. Après son agression, j'ai donc décidé de ne plus observer mes autres voisins et de ne consigner que ses entrevues à elle, en notant l'heure d'arrivée de ces hommes, la durée de leur présence et une brève description de leurs activités. J'ai également entrepris une étude détaillée de chacun d'entre eux. Mon approche était entièrement scientifique, comme lorsque l'on détermine la taxonomie, la morphologie et la toxicité d'une plante. Ainsi, je les ai classés selon leur type et leur ai attribué le nom vernaculaire d'une plante vénéneuse. Je savais que je n'étais pas une experte de l'âme humaine mais je *connaissais* les plantes, et une chose devenait de plus en plus évidente : ces hommes étaient toxiques.

Spécimen A. L'homme à la cicatrice sur la joue et aux bottes de cowboy qui l'a frappée jusqu'au sang, le soir où tout a commencé. Elle semblait avoir peur de lui mais le laissait néanmoins entrer chez elle. Je l'ai appelé Ricin. Type de toxicité : sanguine. Degré de toxicité : léthal.

Spécimen B. Sans doute un professeur particulier. Il s'assoit à côté d'elle à son bureau, feuillette des livres et prend des notes. J'ai remarqué qu'elle semblait trouver leurs leçons difficiles parce qu'elle se lève souvent

brusquement pour faire les cent pas dans la pièce en gesticulant des bras. Il la touche beaucoup quand elle fait ça, ce qui ne lui déplaît pas, je suppose, puisqu'il reste dîner avec elle à la fin de chaque cours. Je l'ai appelé Digitale. Type de toxicité : neuromusculaire – un poison qui attaque le cerveau. Degré : létal lui aussi.

Spécimen C. Un jeune homme aux longs cheveux blonds habillé de façon excentrique avec qui elle se dispute constamment et qui passe toutes ses visites affalées sur son canapé à boire du vin rouge au goulot. Il semble toujours désespéré et elle secoue souvent la tête en levant les yeux au ciel quand elle s'adresse à lui. Je l'ai appelé Pomme poison. Type de toxicité : nerveuse – un poison hallucinogène qui provoque une confusion mentale et des maux de tête entraînant ensuite un coma et finalement la mort. Degré : létal.

Spécimen D. Un jeune homme musclé aux yeux noirs et à l'attitude nerveuse. Elle a constamment l'air d'essayer de le convaincre de s'asseoir mais il se relève toujours d'un bond et se plante devant elle, figé, comme si ses muscles étaient trop serrés. Je l'ai appelé Tabac du diable. Type de toxicité : musculaire – un poison qui attaque les muscles et les organes qui en dépendent. Létal également.

Les visiteurs fortuits tels que le releveur de compteurs ou les livreurs ont été baptisés Orties et classés comme des irritants cutanés. Non létal.

Nous étions vendredi, cela faisait quatre semaines que je m'étais lancée dans mon opération de surveillance. J'étais allongée dans mon lit étroit, éclairée par les chiffres de mon réveil électronique, mes habits soigneusement pliés sur la chaise en bois près de la porte. Je vivais dans ce petit appartement depuis vingt ans. Je l'entretenais comme il se doit, faisais la poussière une fois par mois, récurais régulièrement la salle de bains et nettoiais mes draps à la laverie quand c'était nécessaire. Je ne dérangeais

pas mes voisins et ils ne me dérangent pas eux non plus. Ils étaient de simples sujets anonymes que j'étudiais. Je n'avais jamais eu la moindre intention de m'immiscer dans leurs vies. À vrai dire, je pourrais même affirmer qu'ils m'étaient complètement indifférents.

Mais quelque chose avait changé parce que je savais avec certitude que j'avais envie de m'immiscer dans la vie de Psycho. J'en avais vraiment envie. Peut-être avais-je l'impression d'avoir une responsabilité envers elle, de devoir la protéger, d'appeler la police si Ricin l'agressait de nouveau. Peut-être que c'était parce que je pouvais la voir de si près avec mon télescope que j'avais l'impression que nous étions devenues intimes. Ou peut-être que la raison était plus simple, plus basique. Derrière mes paupières closes, je l'ai imaginée glisser ses doigts dans sa bouche, j'ai imaginé ses lèvres charnues et sanguines se refermer autour. Et j'ai gémi.

Impossible de trouver le sommeil. Je n'arrivais pas à me défaire de cette image. Elle me hantait. Me torturait. Je me suis allongée sur le côté, le ventre, le dos, et me suis remise à gémir. Désespérée, je me suis concentrée sur ma main qui palpitait. J'appliquais de la pommade deux fois par jour depuis un mois, mais il n'y avait aucun signe d'amélioration. À vrai dire, les choses avaient empiré. Soudain, la douleur que j'ignorais il y a une seconde encore est devenue insupportable, à m'en faire grincer des dents. Je me suis redressée, je suis sortie du lit, j'ai enfilé ma combinaison de protection et je suis montée sur le toit.

La chaise en toile était rangée contre le mur. Je l'ai dépliée, m'y suis assise et ai regardé ma montre. 2 h 45. La lune illuminait la myriophylle, donnant au jardin une lueur verte, presque spectrale. J'ai levé ma main blessée. Elle semblait presque gangrenée dans ce halo. La pommade m'avait peut-être évité l'amputation mais ce n'était ni un antidote ni une cure. Le poison avait profondément pénétré mon épiderme et il n'y avait rien à faire d'autre que d'attendre que la douleur s'apaise. J'ai posé délicatement ma main sur ma cuisse. Elle ne retrouverait jamais

complètement sa force d'avant mais mieux valait avoir une main affaiblie que pas de main du tout.

Une lumière s'est allumée dans une des maisons situées à l'arrière de mon immeuble, ce qui a aussitôt éclairé les fleurs rouges du *Mandevilla sanderi* – le dipladénia qui recouvrait le grillage. J'ai penché la tête et vu que la lumière venait du salon de Psycho. Mon dilemme entre respecter sa vie privée et m'assurer qu'elle était en sécurité n'a pas duré plus de cinq secondes. Je me suis levée et j'ai avancé jusqu'au télescope. Un homme nu faisait les cent pas dans le salon, tout en parlant dans son téléphone portable. Digitale, le professeur particulier. Il partait généralement aux alentours de 22 heures. J'ai froncé les sourcils et fait ce que j'avais pourtant promis de ne jamais faire : j'ai braqué le télescope sur la fenêtre sans rideau de la chambre de Psycho.

La pièce était plongée dans l'obscurité. Difficile de faire le point sur quoi que ce soit. J'ai relevé la tête et remarqué une faible lueur dans le coin de la pièce. J'ai posé l'œil sur l'oculaire et ai réglé la mise au point sur la lueur ; il s'agissait d'un petit écran. Une fois mon regard ajusté, j'ai découvert Psycho, assise sur son lit, en train de tapoter sur un petit Nokia noir. Elle jetait des coups d'œil réguliers vers la porte de la chambre, comme si elle avait peur que Digitale ne surgisse. Puis elle a démonté la coque arrière du Nokia, retiré la carte SIM, rangé le téléphone tout au fond du tiroir de sa table de nuit, fourré la carte SIM dans sa trousse à maquillage et s'est recouchée.

Elle s'est aussitôt redressée et a attrapé un autre portable, probablement posé sur le lit à côté d'elle. Il s'agissait cette fois d'un smartphone, avec un large écran qui illuminait son visage. Elle a froncé les sourcils en faisant défiler l'écran, a secoué la tête en tapant à la hâte un message, puis a levé les yeux au ciel en lisant la réponse. Elle tapait de nouveau quand Digitale a fait irruption sur le seuil de la porte, éclairé de derrière par la lumière du couloir. Elle a rapidement glissé le téléphone sous la couette et lui a souri.

J'ai fait le point sur lui. Il ne lui a pas rendu son sourire, son regard faisait des allers-retours entre elle et l'endroit où elle avait caché le portable. Elle a tapoté le lit à côté d'elle. Il n'a pas bougé. Elle l'a regardé quelques secondes, en souriant, avant de hausser une épaule et de soulever la couette. Et c'est là que j'ai, malgré moi, entraperçu un de ses seins parfaits.

Le souffle coupé, j'ai reculé et ai couru me réfugier sur la chaise en toile. Qu'étais-je censée faire désormais ? Qu'étais-je censée faire de cette nouvelle image d'elle qui me tourmenterait quand je chercherais désespérément le sommeil ? J'ai fixé le télescope. Ne pas y retourner. J'ai forcé mes yeux à regarder le jardin, les toits, les étoiles, tout sauf le télescope. Mais j'ai fini par me lever, traverser le toit sur des jambes tremblantes et reposer mon œil contre l'oculaire.

La chambre n'était éclairée que par les rayons de la lune, à travers la fenêtre sans rideau. Juste assez pour distinguer deux silhouettes dans le lit. Deux silhouettes qui bougeaient en rythme. Avec un cri de dégoût, j'ai bondi en arrière, les poils hérissés de répulsion. J'ai couru jusqu'à l'échelle et l'ai descendue à toute vitesse. Une fois dans la cuisine, j'ai fait les cent pas, le visage plongé dans mes mains, en me cognant au comptoir et à la table et en sachant que je ne pourrais jamais oublier ce que je venais de voir.

Je gardais, au fond d'un placard, une bouteille de whisky qui avait appartenu à Père. Je ne sais pas pourquoi. La nostalgie sans doute. Je l'ai sortie et posée sur la table en me disant que si je buvais suffisamment, je pourrais effacer de mon cerveau ce que je venais de voir. J'ai attrapé la bouteille. Si je buvais suffisamment, j'arriverais peut-être même à dormir. J'ai dévissé le bouchon d'un quart de tour, me suis arrêtée, l'ai revissé et ai rangé la bouteille à sa place, au fond du placard. Je savais que je ne dormirais pas cette nuit-là, même en buvant énormément. La seule façon de traverser cette épreuve, c'était de m'assurer que Digitale était bien parti et que Psycho dormait tranquillement dans son lit... seule.

Je suis restée assise à la table de ma cuisine une demi-heure, puis suis remontée sur le toit. J'ai placé mon œil contre l'oculaire. Le cœur serré, j'ai vu Digitale debout derrière la fenêtre de la chambre, le regard perdu dans les jardins. Mais il faisait nuit noire, il ne voyait probablement que son reflet. J'ai ajusté la mise au point et réalisé que Psycho n'était plus dans la pièce. J'ai déplacé le télescope et aperçu un filet de lumière sous une porte – sa salle de bains, j'ai supposé. Bien qu'il me dégoûtât, je me suis forcée à revenir sur Digitale. Contrairement aux autres visiteurs, il n'était pas jeune. Il semblait avoir plus de cinquante ans, avait une bedaine proéminente, la peau des cuisses détendue et les cheveux grisonnants au niveau des tempes. Debout, les jambes écartées, il se grattait les testicules, incroyablement confiant dans sa nudité. Puis, face à son reflet, il a penché la tête en arrière pour inspecter ses dents et ses narines, a rentré son ventre et ébouriffé ses cheveux. Et ce geste m'a coupé le souffle parce que, même si je l'observais depuis des semaines, ce n'est qu'à ce moment-là, quand il a ébouriffé ses cheveux, que je l'ai enfin reconnu.

5

Pour la première fois de ma vie, je ne suis pas montée sur le toit pour exécuter mes tâches quotidiennes le lendemain matin. Au lieu de ça, j'ai passé le reste de la nuit et toute la journée assise à la table de la cuisine, toujours en combinaison. Je savais qu'il fallait que je m'occupe des plantes mais, si jamais je remontais, j'avais peur de ne pas pouvoir m'empêcher de coller mon œil à l'oculaire du télescope. Et je redoutais de voir Digitale, ou Jonathan Wainwright puisque tel était son vrai nom. J'avais passé les dernières heures dans un état d'angoisse absolue. Pas un simple stress mais quelque chose d'autre, quelque chose que je n'arrivais pas vraiment à appréhender : un horrible mélange d'émotions qui allaient du dégoût à la colère, puis à l'apitoiement sur soi, le sentiment de perte, pour revenir au dégoût.

Si Psycho était une plante, elle serait le plus beau spécimen de perfection exotique que j'ai vu de ma vie. Jonathan Wainwright, lui, était le plus dégoûtant des parasites, il l'avait toujours été. L'idée qu'il puisse la contaminer avec sa graine ignoble me révoltait et m'ulcérait. Le carnet dans lequel je consignais les visites de Jonathan était posé sur la table devant moi, ouvert sur une page blanche. Mais j'étais incapable de résumer ce qu'il s'était passé, ni de prendre la moindre note. J'avais l'impression d'avoir assisté à une profanation.

Ma mémoire a fait un bond vingt ans en arrière, à l'époque où je l'ai connu. Il avait le béguin pour une doctorante avec qui je partageais un labo

à la fac, il traînait donc tout le temps dans les parages. Il m'arrivait souvent de revenir d'un cours et de le trouver là, assis sur un tabouret, impeccablement habillé dans son costume trois-pièces, avec ses initiales brodées sur les boutons de manchette blancs de sa chemise hors de prix. Le coude sur le plan de travail, le menton posé dans sa main, les yeux rivés sur elle. Ses bavardages ineptes me mettaient hors de moi. Je ne comprenais pas comment elle pouvait le trouver amusant. C'était un parasite, une distraction. Le plus énervant, c'était sa façon de constamment s'admirer dans les portes réfléchissantes de l'armoire d'échantillons, sa façon d'ébouriffer ses cheveux, de les coiffer en avant puis en arrière, d'un côté puis de l'autre. Sa façon de toujours aller à la pêche aux compliments. Je ne comprenais pas ce qu'elle lui trouvait ni pourquoi elle l'encourageait à rouler des mécaniques en riant bêtement.

Mais c'est quand il s'est mis à s'intéresser à moi que la situation est devenue intolérable. Les questions incessantes ont commencé quand il a découvert que je travaillais sur les hallucinogènes naturels de certaines plantes et les effets toxiques de leur overdose : les graines d'*Ipomoea tricolor* et d'*Anadenanthera peregrina*, les feuilles de *Mitragyna speciosa* Korth et de *Salvia divinorum*, mais surtout mes expériences avec le *Banisteriopsis caapi* et la *Psychotria viridis*. À l'époque, j'avais mis son intérêt sur le compte d'une fascination immature pour les hallucinogènes. Et malgré son insistance, j'avais fermement refusé de lui expliquer quoi que ce soit.

J'ai refermé le carnet, me suis levée en chancelant, ai rejoint le petit couloir et me suis arrêtée devant la photographie de Père accrochée au mur. Tremblante et perdue, j'ai caressé le verre du cadre avec mon doigt, juste au-dessus de son visage, puis j'ai fait demi-tour vers la cuisine. L'image des silhouettes qui bougeaient en rythme dans le lit me revenait par flash, si souvent que j'étais à deux doigts de sombrer dans le désespoir. À deux doigts de boire. Pour la seconde fois, j'ai ouvert la porte du placard au fond

duquel j'avais caché la bouteille de whisky. De tous les hommes du monde, pourquoi l'avait-elle choisi lui ? Pourquoi Jonathan Wainwright ? J'ai fixé la bouteille, laissé échapper un long soupir et suis retournée me planter face à la photo de Père.

« Je ne sais pas quoi faire. Tu savais toujours quoi faire. »

Enfant, quand j'étais agitée, frustrée ou angoissée, Père m'emmenait faire de longues balades à travers la campagne d'Oxford afin, comme il disait, de « restaurer l'équilibre ». En chemin, il me montrait des fleurs sauvages et des arbustes fruitiers, me racontait les histoires du folklore botanique ou m'expliquait les vertus médicinales de telle baie, telle graine ou telle racine. Il m'enseignait les noms latin et vernaculaire de chaque plante et m'interrogeait sur leur classification et leur usage. Parfois, quand je me trompais et me plaignais que tout ça, ce n'était au fond que des mauvaises herbes, Père répondait que les mauvaises herbes, ça n'existait pas. De la première cellule d'algue préhistorique aux trois milliards de cellules d'un chêne majestueux, toutes les plantes avaient évolué pour tenir un rôle. Bénéfique ou toxique, chacune avait sa place dans l'écosystème et je ferais bien de m'en souvenir.

J'ai pris une grande inspiration, et suis allée retirer ma combinaison dans ma chambre. J'avais décidé d'aller faire une longue promenade au Heath, afin de restaurer l'équilibre.

La soirée était douce et l'avenue, en ébullition. Des tables partout sur les trottoirs, des restaurants pleins à craquer, des groupes qui bavardaient à la sortie du cinéma et, toutes les deux ou trois minutes, un métro qui vomissait plusieurs wagons de gens supplémentaires. J'avais les yeux rivés sur le trottoir, en évitant de croiser le regard de qui que ce soit. Mais, alors que j'attendais pour traverser, quelqu'un m'a dépassée en me cognant le coude. J'ai levé les yeux, juste à temps pour apercevoir Psycho et ses longs cheveux qui se balançaient de sa queue-de-cheval haute, avant qu'elle ne disparaisse derrière un bus à impériale. Mon sang n'a fait qu'un tour.

J'ai couru après elle, me dépêchant de faire le tour du bus pour essayer de la retrouver. Mais avant que j'aie atteint le côté opposé de la rue, quelqu'un d'autre m'a dépassée en courant, en faisant claquer les talons en bois de ses bottes de cow-boy sur le bitume. C'était Ricin. Ricin courait après Psycho. J'ai accéléré le pas, mais ils dévalaient l'avenue à une vitesse que j'étais objectivement incapable de suivre. Et il était en train de la rattraper.

« Laissez-la tranquille ! ai-je crié. Arrêtez cet homme ! »

Je me suis lancée dans une sorte de trot glissé, pieds à plat, en déviant de côté pour essayer de voir derrière le bus.

« Arrêtez-le ! »

Quelques personnes se sont tournées vers moi mais la plupart m'ont ignorée et, quand la rue s'est enfin dégagée, Psycho n'était nulle part et Ricin était en train de sauter dans le bus qui démarrait.

« Bon sang ! » ai-je crié en me claquant la cuisse de frustration.

Tous ces gens qui envahissaient le trottoir et pas un seul n'avait essayé de l'arrêter.

« Il était juste devant vous ! ai-je continué. Est-ce que vous êtes sourds ou simplement complètement inutiles ? »

Les gens m'ont de nouveau regardée et je leur ai rendu leurs regards, furieuse. Puis je me suis concentrée sur le bus et j'ai compris qu'il était en train de s'arrêter juste à côté de la bouche de métro. Je n'avais aucun moyen de savoir si elle était à bord ou non. Mais Ricin la poursuivait bien. Pourquoi se précipiter à bord d'un bus si elle ne s'y trouvait pas ? J'ai fait un pas en avant. Il ne me connaissait pas – et elle non plus. Je pouvais monter dans le bus et les observer tous les deux. Puis descendre avec elle et m'assurer qu'elle arrive saine et sauve à sa destination. Je me suis arrêtée. Ricin était un homme dangereux. Et s'il devenait violent ? J'ai fait un pas en arrière. Pourquoi aurais-je dû protéger quelqu'un qui m'avait trahie la veille au soir avec Jonathan Wainwright ?

Paralysée par l'indécision, j'ai laissé échapper un rôle de frustration.

L'œuvre de ma vie, c'était de protéger les spécimens les plus rares et les plus précieux. De veiller méticuleusement sur eux. J'étais la seule personne qualifiée pour cette mission.

J'ai fait un pas en avant. Il le fallait.

6

Quand je suis montée à bord du bus, tous les sièges étaient pris et des passagers se serraient dans le couloir. J'ai balayé leurs visages. Elle n'était pas en bas. Lui non plus. J'avais gravi la moitié des marches qui mènent à l'étage quand le bus a soudainement accéléré ; je me suis retrouvée propulsée vers l'avant et j'ai dû m'accrocher à la rampe de toutes mes forces pour ne pas atterrir sur le sol du premier étage, devant tout le monde. J'ai pris une seconde pour calmer mes nerfs puis j'ai gravi quelques marches supplémentaires, cette fois bien agrippée afin de ne pas être catapultée par la conduite erratique du chauffeur. De là, à moitié cachée, je pouvais voir les jambes des passagers à l'étage et j'ai très vite aperçu la paire de bottes de cow-boy. Il avait dû monter par les escaliers arrière parce qu'il était assis tout au fond du bus, les jambes bien écartées, forçant sa voisine à se coller à la fenêtre.

Il y avait tout un tas d'autres chaussures et tout un tas d'autres jambes mais, à l'avant du bus, dans l'axe presque exact de mon visage, j'ai vu une paire de baskets d'un blanc éclatant. La personne qui les portait avait les jambes croisées, exposant ainsi sa cheville fine et nue, battant le rythme de son pied suspendu. J'ai tendu le cou. J'ai reconnu le menton de Psycho, ses charmantes narines et les longs cils recourbés de ses yeux fermés. Elle mâchait un chewing-gum en rythme avec le battement de son pied, hochait la tête de façon presque imperceptible. Je ne sais pas ce qu'elle écoutait

mais ça lui faisait oublier le monde extérieur. Elle n'avait aucune conscience de ma présence, ni de celle de l'homme au fond du bus.

Sur le siège en face d'elle, un petit garçon était assis de travers, les jambes dans le couloir. Il suçait deux de ses doigts et me fixait avec insistance. J'ai agité la main, agacée, pour qu'il tourne la tête et n'attire pas l'attention sur moi. Il n'a pas bougé d'un iota.

« Tourne-toi », ai-je murmuré.

Il a continué à me fixer, avec ses petites jambes qui pendaient dans le vide. J'ai refait un geste, plus vigoureux cette fois, mais il ne m'a pas lâchée du regard. J'ai jeté un coup d'œil en direction de Psycho qui, par bonheur, avait toujours les yeux fermés.

« Arrête de me regarder, ai-je chuchoté. Occupe-toi de tes affaires. »

Il a fini par sortir ses doigts de sa bouche et a demandé d'une voix forte et aiguë : « *Mamá, ¿qué está haciendo este hombre?* »

Sa mère n'a pas levé le nez de l'écran de son téléphone. « *¿Qué? ¿Que hombre?*

– *El hombre raro. Allá.* »

« *L'homme rigolo* » ? ai-je pensé en regardant derrière moi, sauf qu'il n'y avait personne. *Est-ce que cet enfant minuscule parle de moi ?*

Toujours sans lever la tête, sa mère a attrapé ses jambes et l'a fait tourner pour qu'il s'assoie correctement. J'ai regardé Psycho, elle avait les yeux ouverts et lui souriait. Mais quand il a lentement tourné la tête pour me regarder, elle a suivi son regard, et j'ai aussitôt descendu quelques marches, jusqu'à être hors de sa vue.

Impossible de rester là, au milieu des escaliers, parce qu'il y avait un flux constant de gens qui montaient et descendaient. J'ai trouvé un endroit juste en bas des marches, m'y suis calée et ai attendu. Au bout de presque quarante minutes, j'ai été prise par surprise en la voyant descendre. Le bus était plein. Impossible de me décaler. Je n'ai pu que rester là, figée, et accepter que son pied écrase le mien, que son coude s'enfonce dans mon

estomac et que ses cheveux me balaient le visage alors qu'elle rejoignait la sortie. Et je n'ai pu que faire la même chose aux autres passagers en la suivant.

Elle marchait devant moi, arpentant avec agilité les trottoirs bondés, évitant chaque piéton qui arrivait en sens inverse grâce à un pas de côté digne d'une danseuse. Moi, je me hâtais derrière elle, essoufflée, en percutant les gens, trébuchant sur le rebord des trottoirs, et priant pour qu'elle ralentisse. Elle a gardé son rythme effréné le long de Wardour Street puis d'Old Compton Street. J'étais sur le point d'abandonner quand elle a tourné dans Frith Street et s'est installée à la terrasse d'un bar italien. J'avais le souffle court. J'haletais bruyamment. À l'origine, j'étais sortie pour une longue marche solitaire au bois afin de restaurer l'équilibre. Je faisais l'exact opposé. Je me suis adossée contre un mur au coin de la rue, j'ai sorti mon mouchoir de ma poche, j'ai retiré mes lunettes et épongé la sueur de mon visage.

Quand j'ai reposé mes lunettes sur mon nez, elle était en train de bavarder et de rire avec la serveuse comme si elles étaient de vieilles copines. La serveuse s'est éloignée. Psycho a croisé ses longues jambes et s'est allumé une cigarette, le regard vers le haut, en direction de l'immeuble de l'autre côté de la rue. J'ai levé le nez pour suivre son regard. Elle fixait une fenêtre, deux étages au-dessus d'un club de jazz. Celle-ci était obstruée par un rideau et on ne distinguait aucune lumière derrière. Elle a penché la tête en arrière, arrondi ses lèvres et soufflé une longue traînée de fumée dans le ciel.

À la table d'à côté, quatre hommes avec un sourire niais la dévisageaient sans détour. Elle leur a lancé une longue œillade, ils ont levé leurs bières en riant et en se bousculant les uns les autres. Penchés vers elle, ils tentaient d'entamer une conversation mais j'étais trop loin pour entendre quoi que ce soit. J'ai aperçu une table vide derrière le groupe. J'aurais pu m'y asseoir. Essayer d'écouter. Mais pour ça, il fallait que je passe devant elle. J'ai

marché tête baissée, en rasant les murs. J'étais à cinq mètres quand la serveuse est revenue et a regardé les hommes.

« *Ridicolo ragazzini* », a-t-elle dit en posant un expresso sur la table.

Psycho a pris un air sombre, avalé son expresso d'un trait et s'est levée.

« Non, ce ne sont pas des gamins idiots, a-t-elle dit en payant son café. Ce sont des hommes qui sont sur le point de mal se comporter. »

C'était la première fois que j'entendais sa voix. Elle était plus grave que je ne l'avais imaginée. Elle avait un fort accent et, en l'entendant, un frisson m'a parcouru le corps.

« Ouais. Des vrais mecs qui veulent prendre un verre avec une superbe femme », a dit l'un d'entre eux, ce qui a fait rire tous les autres.

Elle a levé les yeux au ciel, embrassé la serveuse sur la joue et traversé la rue jusqu'au club de jazz. Les hommes ont crié derrière elle, pour la supplier de rester boire un verre avec eux. J'ai eu envie de les gifler, mais ça aurait forcément attiré l'attention. Je me suis donc contentée de la regarder disparaître derrière une petite porte, juste à côté de l'entrée principale du club de jazz. J'ai attendu quelques secondes puis je l'ai suivie.

La porte donnait directement sur un escalier. Elle venait d'en atteindre la dernière marche quand je suis entrée et j'étais sur le point de lui emboîter le pas quand une voix m'a interrompue dans mon élan.

« Votre billet, s'il vous plaît. »

Je me suis retournée. Dans un coin, un minuscule guichet et, derrière, un homme perché sur un tabouret.

« Je vous demande pardon ?

– Votre billet, s'il vous plaît », a-t-il répété.

J'ai jeté un coup d'œil en haut des escaliers. Elle avait disparu.

« Je n'en ai pas, ai-je répondu en posant mon pied sur la première marche.

– Vous ne pouvez pas voir le spectacle sans billet.

– Je ne suis pas là pour voir le spectacle. Je suis là pour voir une amie.

– Quelle amie ?

– Je vous demande pardon ?

– Donnez-moi le nom de votre amie. Je vais l'appeler et elle va descendre vous voir. »

Il a attrapé son portable et placé son index au-dessus de l'écran en attendant ma réponse. Je l'ai fixé. Il m'a fixée.

« Combien coûte un billet ?

– Cinquante livres.

– Combien ?! »

En haut des escaliers, le vestibule donnait sur un petit bar avec quelques tables basses et des fauteuils. Certains de mes collègues à l'université avaient mentionné l'existence de ces bars à moitié secrets mais je n'y étais jamais allée. Au fond de la salle, un groupe jouait un air de jazz au tempo lent. Les lumières étaient tamisées, les conversations, étouffées. J'ai longé le mur jusqu'à trouver un siège libre et j'ai balayé l'assemblée du regard, pour essayer de la trouver. Elle était debout près du comptoir. Elle regardait le groupe dont elle connaissait apparemment les membres puisqu'ils ont souri et hoché la tête en la voyant – des gestes qu'elle leur a rendus. Au bout de deux morceaux, elle s'est faufilée derrière le comptoir, a attrapé une bouteille de vin rouge et l'a glissée dans son sac. Choquée par le vol qu'elle venait de commettre, j'ai regardé autour de moi pour voir si quelqu'un d'autre l'avait surprise, mais les musiciens étaient plongés dans leur musique et le barman avait le dos tourné. Elle a lancé un dernier regard au groupe puis a filé par une porte à gauche du comptoir, sur laquelle il était clairement écrit « Privé ». Ce qui signifiait que je ne pouvais pas la suivre. Je me suis levée et ai longé à nouveau le mur jusqu'à me retrouver au niveau de la porte. Puis, quand j'ai eu la certitude que personne ne regardait, j'ai agité la main derrière mon dos pour ouvrir la porte avant de reculer à l'intérieur.

Un escalier étroit menait au deuxième étage de l'immeuble. Tout en haut, une autre porte, à peine entrouverte. Je me suis plantée derrière pour écouter ce qui se passait de l'autre côté : du mouvement et puis une voix, que j'ai reconnue comme la sienne.

« Bas... Bas... Sebastian. »

J'ai discrètement pris une inspiration puis j'ai penché la tête pour regarder à travers l'embrasure. Il faisait si sombre qu'on n'y voyait rien. Soudain, j'ai entendu le bruit de rideaux qu'on ouvrait, et la lueur rouge orangé des réverbères et des néons de la rue a illuminé la pièce. Je ne pouvais pas la voir, ni ce Sebastian, mais j'ai eu une vision assez nette de la petite pièce. Elle était remplie de meubles qui avaient dû être beaux à une époque mais étaient désormais complètement décrépits. Un lampadaire recouvert d'un foulard en soie légèrement brûlé dans un coin. De faux tapis persans élimés sur le parquet brut et, au-dessus de la cheminée qu'on n'utilisait plus, dans une vitrine, une mouette empaillée et ébouriffée qui surveillait la pièce de son œil perçant.

Sur un chevalet près de la fenêtre, une toile recouverte d'un drap. Psycho s'est approchée comme si elle avait l'intention d'admirer la toile avant de s'arrêter et de faire demi-tour. J'ai étiré le cou pour tenter de voir la personne en face d'elle. Un corps recouvert d'un plaid en faux velours rose pâle, allongé dans une chaise longue. Elle a soulevé un coin du plaid, et l'a aussitôt laissé retomber en se couvrant le nez. Elle a fixé le corps pendant quelques secondes et a de nouveau levé le plaid, cette fois complètement, avant de le balancer par terre.

« Sebastian. »

J'ai ajusté ma position pour mieux voir. Le corps était emmitouflé dans une robe de chambre à fleurs. Une paire de lunettes de soleil posée de travers sur son nez et une trace de rouge à lèvres étalée du coin de sa bouche jusqu'en haut de sa pommette mal rasée. Je l'ai aussitôt reconnu : le

jeune homme aux longs cheveux blonds. Pomme poison. Pomme poison s'appelait donc Sebastian.

Elle a donné un coup de pied dans la semelle d'une de ses baskets fluo, ce qui a envoyé une vibration à travers tout son corps. Il a ouvert un œil en grimaçant.

« Ferme les rideaux. Trop de lumière. »

Il a posé la main par terre et tâtonné à la recherche du plaid, mais elle l'a attrapé avant lui, l'a plié et posé sur le dossier d'un fauteuil usé couleur moutarde.

« J'ai de l'alcool, a-t-elle dit en agitant la bouteille de vin qu'elle avait volée.

– Et des cigarettes ?

– Et des cigarettes. » Elle a balancé un paquet sur son torse avant d'enlever sa veste. « T'as une sale gueule et tu schlingues.

– Merci, chérie. » Il a balancé ses jambes de côté et s'est redressé en position assise. « Qu'est-ce que tu fais là ?

– J'étais dans le quartier, je me suis dit que j'allais passer te dire bonjour. »

Il a soupiré de façon théâtrale.

« Ne dis pas ça ! Tu t'inquiétais pour moi après mon texto d'hier soir. Dis que tu es venue voir si j'allais bien. Ne dis pas "J'étais dans le quartier" ! »

Épuisé par ses propres cris, il a enfoui sa tête dans ses mains. Elle s'est assise sur le fauteuil en face de lui. J'ai regardé son visage mais n'y ai vu aucune émotion, comme si ses cris n'avaient aucun effet sur elle.

« Alors, pourquoi m'as-tu envoyé un texto à 3 heures du matin ? »

À 3 heures du matin, j'étais en train de l'observer à travers mon télescope. Je me suis demandé de quel téléphone elle s'était servie pour lui répondre, le Nokia ou bien le smartphone qu'elle s'était empressée de cacher à l'arrivée de Jonathan ?

Il n'a pas relevé la tête. « Parce que j'étais triste. »

Elle l'a regardé quelques secondes et puis a demandé : « Tu es sorti après m'avoir envoyé le texto, n'est-ce pas ? Même si je t'ai dit d'aller dormir. »

Il n'a pas répondu.

« Tu pues l'alcool, le tabac et la sueur. Tu es allé en boîte.

– J'étais triste. Tu ne voulais pas venir jouer avec moi, je suis donc allé au Bobo's, a-t-il répondu en haussant les épaules.

– Avec les filles ?

– Hin-hin. »

Elle a levé les yeux au ciel. « Je ne sais pas pourquoi tu passes autant de temps avec elles. Tout ce qu'elles font, c'est te rendre plus triste encore. »

Il a sorti un briquet de la poche de sa robe de chambre, allumé une cigarette puis fixé le ruban de fumée qui s'élevait dans l'air avec une expression sereine. Elle a levé la tête et grimacé. J'ai suivi son regard et découvert la couche jaune et grasse de nicotine collée au plafond.

Il a tiré fort sur sa cigarette et, dans un soupir de fumée, a dit : « Pas triste, chérie. Mélancolique. C'est un tout autre état. C'est un état créatif, stimulant.

– Stimulant ?

– Oui. Pour les artistes, la mélancolie est stimulante. C'est dans cet état-là que nous donnons naissance à nos meilleures œuvres. »

Elle a laissé échapper un soupir agacé. En guise de réponse, il s'est levé en chancelant, a traversé la pièce en oscillant, jusqu'à un petit lave-mains dans lequel il s'est mis à uriner.

« T'es vraiment obligé ? a-t-elle demandé en se couvrant le nez.

– Oui, a-t-il répondu en faisant couler le robinet quelques secondes pour rincer l'évier. Buons un verre. »

Il est retourné à sa chaise longue, a dévissé le bouchon de la bouteille de vin et en a avalé une lampée. « Ah... le petit déjeuner des dieux. À la

tienne, Dionysos. »

En bas, le groupe jouait un morceau entraînant. Je sentais les basses pulser à travers les semelles de mes chaussures. Concentrée sur mon corps, j'ai remarqué à quel point il était tendu. Lentement, en silence, je me suis agenouillée puis assise de côté avant de pencher de nouveau la tête à travers l'embrasure de la porte. Psycho regardait le chevalet devant la fenêtre.

« Tu travailles sur quoi ? a-t-elle demandé.

– Rien d'important.

– Je peux voir ?

– Non. »

Il a pris une autre lampée. Elle l'a regardé faire, avec son expression impassible.

« Allons manger un truc. »

Une autre lampée.

« Je n'ai pas faim.

– Je ne suis pas venue ici pour te regarder boire, Sebastian. Allons chercher un truc à manger. »

Il a essuyé sa bouche avec le dos de sa main et a répété : « Je n'ai pas faim. »

Elle s'est levée. « Dans ce cas-là, je rentre. »

Il a levé la main pour l'arrêter. « O.K. C'est bon. Je m'habille. »

Sous sa robe de chambre, il était nu à l'exception d'un minuscule slip, de ses lunettes et de ses immondes baskets fluo. J'ai été choquée par la pâleur et la maigreur de son corps, suffisamment pour me demander s'il n'était pas malade. Il y avait un pantalon en velours côtelé qui trônait sur une pile de vêtements par terre. Il l'a enfilé puis a glissé le haut de son corps dans un tee-shirt violet.

« Je mange mais après on va au pub, d'accord ? » a-t-il dit. Comme elle ne disait rien, il a répété : « D'accord ?

– D'accord. Mais tu devras finir ton assiette et pas juste jouer avec ta nourriture. »

Elle a attrapé sa veste et s'est tournée vers la porte. Mon cœur a bondi.

Il fallait que je bouge. Vite. Je me suis relevée et j'ai dévalé les escaliers aussi discrètement que possible puis j'ai passé la porte qui donnait sur le bar. À bout de souffle, j'ai retrouvé mon siège et me suis fondue dans la pénombre. Une ou deux personnes ont regardé dans ma direction mais très brièvement. Sebastian et Psycho ont débarqué quelques secondes plus tard. Ils sont passés tout près de moi pour rejoindre les escaliers qui menaient à la sortie, si près que j'aurais pu tendre le bras et les toucher. J'ai gardé mes mains vissées sur mes genoux et retenu mon souffle. Une fois hors de vue, je me suis levée et les ai suivis.

En arrivant en bas des marches, j'ai de nouveau été surprise par la voix.

« Vous partez déjà ? »

Je me suis tournée vers l'homme du minuscule guichet.

« Oui.

– Mais le spectacle n'a pas encore commencé ! »

De l'autre côté de la rue, Sebastian et elle parlaient avec la serveuse du café italien. J'ai reculé d'un pas.

« Je vous l'ai dit. Je n'étais pas là pour voir le spectacle.

– Mais vous avez payé cinquante livres ! »

Ils avaient terminé leur conversation et marchaient désormais en direction d'Old Compton Street.

« J'en suis parfaitement consciente, ai-je dit en lui lançant un regard noir. Tenez. Prenez-le. »

J'ai sorti le billet de ma poche et le lui ai tendu.

« Je ne peux pas vous rembourser.

– Gardez-le pour moi. Je repasserai un autre jour.

– Ce n'est pas comme ça que ça marche. »

Mais j'étais déjà dehors, en train de les suivre discrètement.

Il y avait du monde partout sur Old Compton Street et il était difficile de marcher en ligne droite. Devant les nombreux pubs, les trottoirs étaient bondés de clients, leurs verres serrés contre leur poitrine. Cela faisait longtemps que je ne m'étais pas retrouvée au milieu d'une telle foule. J'avais l'habitude d'être ma propre compagnie, d'avoir mon propre espace. J'étais désormais ballottée par de parfaits inconnus qui me poussaient, me faisaient dévier mon chemin, me coupaient la route. Mon cœur battait à cent à l'heure. J'avais du mal à respirer. Si je n'avais pas été à ce point investie dans cette mission insensée, j'aurais pris mes jambes à mon cou. Je les ai perdus de vue plusieurs fois, mais j'ai vite compris qu'il suffisait que je cherche les longs cheveux blonds de Sebastian et son bras, qu'il brandissait toutes les deux minutes, dès qu'il croisait quelqu'un qu'il connaissait. On aurait dit que Soho, la nuit, le ramenait à la vie. Comme si c'était l'heure de sa résurrection. L'heure où il se mettait à marcher le dos droit, les épaules en arrière, à mille lieues du bossu maigrichon affalé dans sa chaise longue qu'il était il y a dix minutes encore.

Nous avions presque atteint le bout d'Old Compton Street quand ils sont entrés dans un restaurant. J'ai ralenti, en me demandant si ma mission ne touchait pas à sa fin. Mon but avait été de la protéger de Ricin et elle était désormais avec Sebastian, avec qui elle semblait à l'aise. Et puis, ils étaient dans un lieu public. Il était peu probable que Ricin tente de l'approcher dans un tel contexte. Dans ma hâte de la suivre quand elle était descendue du bus, j'avais complètement oublié de vérifier si lui nous avait suivis. J'avais oublié de regarder s'il était derrière nous. Je l'avais complètement oublié. J'ai regardé autour de moi, en me demandant s'il était arrivé jusqu'ici lui aussi, s'il était désormais tapi dans un coin, à l'épier. Peut-être qu'il n'observait pas que Psycho. J'ai fait un tour complet sur moi-même en plissant les yeux pour fouiller chaque recoin sombre. Peut-être qu'il m'observait moi aussi. J'ai été parcourue d'un frisson et me suis pressée

vers la porte du restaurant où Sebastian et elle étaient entrés quelques secondes plus tôt.

Il était bondé. J'ai balayé la salle des yeux et les ai aperçus serrés derrière une table dans un coin, l'un à côté de l'autre. Sebastian semblait agacé, comme si la table était trop excentrée à son goût. Il avait les jambes dépliées, sa chaise reculée autant que possible. Il parlait fort, pour que tout le monde l'entende. C'était un paon en train de faire la roue, il exigeait l'attention de tout le monde autour. Il y avait une sorte de claustra de jardin derrière eux. Et derrière celle-ci, une autre table. J'ai fait signe à un serveur que j'allais m'y installer et suis passée juste à côté d'eux, aussi près que dans le club de jazz. Mais j'étais invisible. Indigne de leur attention.

Je me suis assise face au claustra, afin de voir à travers les lattes, et même s'ils me tournaient le dos, je pouvais distinctement entendre leur conversation. Quand leurs plats sont arrivés, il a enroulé quelques pâtes autour de sa fourchette puis les a longuement étudiées avant de les mettre dans sa bouche. Il en a enroulé d'autres, les a observées puis a reposé sa fourchette dans son assiette.

« Il faut que tu manges, Sebastian. Tu es trop maigre. »

Il a poussé son assiette, s'est penché en arrière, a entrelacé ses doigts derrière sa tête et étiré ses jambes.

« Finis ton assiette et après on ira au pub.

– C'est dégoûtant. Ça me donne la nausée.

– Tu as la nausée parce que tu n'as rien avalé, a-t-elle dit en replaçant l'assiette devant lui. Allez, mange un peu plus. »

Il l'a repoussée.

« Sebastian, a-t-elle dit en la replaçant de nouveau. Tu n'as plus cinq ans. Tu dois commencer à te comporter comme un adulte.

– Je suis un adulte. Je n'ai pas eu à me servir de ma fausse carte d'identité depuis des années.

– Je ne parle pas d’aller en boîte, de boire et de te droguer jusqu’à t’évanouir. Je parle de prendre soin de toi. Dormir, manger, avoir une bonne hygiène de vie. » Elle a placé la fourchette dans sa main. « Allez. Mange.

– Putain ! s’est-il écrié en reposant violemment sa fourchette. Je déteste cette bouillie et je te déteste toi. »

Je l’ai entendue soupirer. Je l’ai vue secouer la tête. Je l’ai imaginée lever les yeux au ciel.

« Tu étais si mignon avant, a-t-elle dit avec tristesse.

– On était tous mignons avant, a-t-il répondu. Et innocents. »

Il y a eu un long silence, qui aurait mis mal à l’aise la plupart des gens mais qui semblait naturel entre eux, simple. Elle a réessayé.

« Si tu ne manges pas, je ne te paierai aucun verre.

– Je peux payer mes verres moi-même.

– Avec quoi ? »

Il n’a pas répondu.

« Tu ne devrais pas mordre la main qui te nourrit, Sebastian. »

Il a laissé échapper un rire aussi énervé qu’inattendu. J’ai sursauté.

« Quoi ? T’apprends les dictons, maintenant ? »

Elle a tourné la tête mais il s’est penché pour coller son visage au sien.

« Et comment vont tes *leçons d’anglais* avec ton *professeur particulier* ?

– Sebastian...

– Non, dis-moi. Ça m’intéresse. Tu dois apprendre tout un tas de nouvelles choses.

– Ne... »

Il a frémi de façon exagérée et s’est laissé retomber contre sa chaise.

« Arf... L’idée de ce connard en train de te toucher me donne envie de vomir. »

J’étais intriguée. Sebastian semblait aussi contrarié que moi qu’elle couche avec Jonathan. J’espérais en savoir plus mais un groupe

extrêmement bruyant a débarqué et pris un temps exagérément long pour s'installer à une table non loin de la mienne. J'ai changé de chaise pour me rapprocher d'eux, me suis penchée contre le claustra et j'ai fermé les yeux pour me concentrer sur ce qu'elle allait dire.

« Vous êtes prête à commander ? »

J'ai sursauté en ouvrant les yeux. J'avais un serveur devant moi, un stylo et un carnet de commandes à la main. J'ai posé un doigt sur mes lèvres et secoué la tête.

« Vous avez besoin de quelques minutes encore ? »

Psycho et Sebastian s'étaient tus, désormais conscients que quelqu'un était assis juste derrière eux. J'ai de nouveau secoué la tête, me suis levée et ai quitté le restaurant. Suffisamment vite, j'espérais, pour qu'ils ne m'aient pas remarquée.

7

Depuis que j'avais quitté mon poste à l'université, j'avais pris l'habitude d'éviter de croiser le regard de qui que ce soit et de limiter mes conversations au strict minimum. Il m'arrivait de faire mes courses sans ouvrir une seule fois la bouche. Mais le lendemain, en rentrant de la laverie, j'ai remarqué une plante dans la vitrine d'un café qui m'a fait m'arrêter subitement. C'était une *dieffenbachia*, la canne des muets, appelée ainsi parce que, si ingérée accidentellement, elle provoque des irritations et des brûlures si fortes dans la bouche et la gorge que la pauvre victime en devient muette. J'ai regardé à travers la vitre pour voir qui pouvait être responsable de l'introduction d'une plante aussi dangereuse dans un espace public et mon corps entier a frémi en voyant Psycho servir du café à un client. Ma première réaction a été d'être soulagée qu'elle ait réussi à échapper à Ricin la veille au soir. Ma seconde, de la pure agitation parce que c'était une chance inattendue de lui parler. À moi de la saisir ou de la laisser filer.

Je vais rarement dans les cafés parce qu'ils impliquent de parler à des inconnus. J'ai également des goûts simples et les longs menus me perturbent, surtout la carte des boissons. Pourtant, j'étais entrée et je fixais la grande ardoise remplie de noms incompréhensibles pour désigner différents types de café. Du coin de l'œil, j'ai aperçu Psycho débarrasser une table. Je pouvais saisir cette opportunité pour lui parler ou je pouvais

continuer ma route, mais le temps que je prenne une décision, elle s'était approchée de moi.

« Je peux vous aider ? »

J'ai observé ses pupilles noires, ses cheveux soyeux. Ses lèvres improbables. Nerveuse, j'ai détourné les yeux, puis l'ai regardée de nouveau, puis ai encore détourné les yeux avant de finir par les fixer sur l'ardoise. Mon cœur battait à cent à l'heure. Je ne pensais pas pouvoir rester à côté d'elle le temps de boire une tasse de thé en entier.

« Je ne suis pas là pour consommer quoi que ce soit. Je voulais juste vous prévenir que vous avez une plante vénéneuse dans la vitrine.

– Quelle plante vénéneuse ? »

La blessure que Ricin lui avait laissée sur le front était rouge et enflée. J'ai dû faire tous les efforts du monde pour ne pas tendre la main et la caresser. L'image d'elle en train de sucer le sang de ses doigts m'est revenue d'un seul coup. Je me suis raclé la gorge.

« Là, dans la vitrine. » J'ai regardé autour de moi dans la salle. « À vrai dire, il y a plusieurs plantes vénéneuses ici. C'est très dangereux. »

Elle a froncé les sourcils.

« Vous êtes inspectrice ? Mon patron n'est pas là. Il faudra revenir un autre jour. »

J'ai fait un bruit qui se voulait rassurant, du moins je l'espérais.

« Je ne suis pas inspectrice. Juste une voisine inquiète pour votre sécurité. Cette blessure a l'air récente. Elle est douloureuse ? »

J'ai levé la main mais elle a reculé la tête, fait un pas en arrière et croisé les bras.

« Vous êtes une voisine ? Je ne vous ai jamais vue auparavant. Je m'en serais souvenue. »

J'ai frissonné.

« Vous vous en seriez souvenue ? »

– Bien sûr. Vous avez un look bien particulier. »

J'ai baissé la tête pour me regarder.

« Le vieux costume d'homme, les cheveux courts, a-t-elle continué. Très particulier. C'est ça que j'adore à Londres. On peut être qui on veut, n'est-ce pas ? Tant qu'on ne dérange pas les autres avec nos choix. »

Si on m'avait demandé d'imaginer notre première conversation, elle n'aurait pas eu grand-chose à voir avec celle-là. Je me suis de nouveau raclé la gorge.

« Voulez-vous que je vous dise lesquelles de ces plantes sont dangereuses ? »

Elle a pris quelques secondes avant de répondre.

« Ce sont juste des plantes d'intérieur.

– On les vend comme des plantes d'intérieur, mais les gens n'ont aucune idée de ce qu'ils rapportent chez eux. Celle-ci, là, ai-je dit en désignant de la tête une plante sur le comptoir, c'est une *Spathiphyllum cochlearispathum*, une fleur de lune. Elle contient des cristaux d'oxalate de calcium qui peuvent causer une irritation de la peau, des brûlures dans la bouche et des nausées. » J'ai pointé du doigt la porte arrière qui donnait sur le jardin du café. « Celle-là, contre le mur, c'est un *Cascabela thevetia*, du laurier jaune. Elle contient des glycosides cardiotoniques. Les toxines d'une seule graine peuvent vous tuer. À vrai dire, au Sri Lanka, on l'appelle la plante du suicide des amants. Je vois qu'il y a plusieurs tables, juste en dessous. » Je me suis tue un instant. « Dois-je continuer ? Je suis vraiment inquiète pour votre sécurité et celle de vos clients, mais si je vous embête, je m'en vais. »

Elle a fait la moue et regardé autour d'elle. « Restez. Je vais vous faire un café.

– Je ne bois pas de café.

– Pourquoi ? C'est vénéneux ?

– Évidemment. Ses grains contiennent de la caféine, laquelle est hautement toxique pour les animaux. Chez les humains, elle affecte le

système nerveux central et peut favoriser les palpitations cardiaques. Mais je n'en bois pas parce que je n'aime pas le goût. »

Pour une raison que je n'ai pas vraiment comprise, elle a ri et laissé retomber ses bras.

« Je vais vous faire une tisane, dans ce cas. La camomille n'est pas vénéneuse ?

– La camomille n'est pas vénéneuse », ai-je confirmé.

Je suis allée m'asseoir, j'ai posé mon sac de linge par terre et mes mains sur la table. Voilà qui ressemblait davantage au début de conversation que j'avais imaginée. Je l'ai regardée.

« La plante rampante sur cette étagère derrière vous, c'est un *Epipremnum aureum*, le lierre du diable. Elle est catégorisée comme légèrement toxique mais elle peut s'avérer létale pour un enfant. C'est une bonne chose qu'elle soit rangée là et non pas près des tables.

– Comment savez-vous tout ça ?

– Je suis professeure de botanique. L'étude des plantes vénéneuses est mon métier... était mon métier. Je... je suis à la retraite désormais.

– Donc c'est votre hobby ? »

J'ai réfléchi quelques secondes. « Je suppose que oui. »

Je l'ai regardée se déplacer avec agilité pour préparer la tisane, ses deux mains bougeaient presque intuitivement. Elle se mordillait la lèvre inférieure.

« D'où vient votre accent ? ai-je demandé.

– Hum ? Du Brésil.

– Votre anglais est excellent.

– Merci. J'avais une bonne anglaise quand j'étais petite.

– Une *bonne* ?

– Ce n'est pas le bon mot ? Une servante, alors, une femme de ménage, une baby-sitter, une cuisinière. Elle était tout ça à la fois.

– Eh bien, elle a fait un magnifique travail.

– Oui, elle était très douée.

– Je parle de l’anglais qu’elle vous a enseigné. »

Elle a secoué la tête. « Mon anglais n’est pas parfait mais j’essaie de m’améliorer. En ce moment, j’apprends des expressions idiomatiques. Elles ne sont pas toujours très claires. Certaines n’ont même aucun sens. “À quelque chose malheur est bon.” “Se mettre le doigt dans l’œil.” “C’est la maison qui régale” – ça veut dire “gratuit”, c’est ça ?

– Oui, mais ce n’est pas techniquement une expression idiomatique.

– Ah non ? Ça y ressemble, pourtant. »

Elle s’est approchée avec un plateau, l’a posé sur la table et s’est assise en face de moi. Tout ça dépassait de loin mon imagination. J’ai attrapé la théière.

« Je vous en verse une larme ?

– Quoi ?

– Cela veut dire : “En voulez-vous un peu ?” »

Elle a haussé un sourcil.

« Vous voyez ! Vous voyez comme l’anglais prête à confusion ? »

Je n’ai pas pu m’empêcher d’esquisser un sourire. Je ne m’étais pas sentie comme ça depuis des années. Des décennies.

« Que vous est-il arrivé à la main ? a-t-elle demandé.

– Un accident, ai-je dit en m’empressant de la glisser sous la table. Ce n’est rien.

– On dirait une morsure de serpent, mais je sais qu’il n’y a pas de serpents vraiment dangereux dans ce pays. Dans le mien, oui, mais pas ici. Que s’est-il passé ?

– Empoisonnement à l’urushiol, à cause d’une sous-espèce de *Toxicodendron*. »

Ça l’a fait rire. « Là, je n’ai rien compris.

– Une sève vénéneuse issue d’une plante vénéneuse, transmise par le biais de petits poils. Ma main a accidentellement frôlé la feuille d’une

plante très dangereuse. C'est entièrement ma faute, j'étais distraite. C'était un accident stupide.

– Vous avez une plante très dangereuse ?

– J'en ai cinquante-deux. »

Sans dire un mot, elle s'est levée pour aller chercher son sac à main derrière le comptoir. Elle en a sorti un tube de crème à l'arnica qu'elle a pressé pour en extraire un peu de pommade.

« Donnez-moi votre main », a-t-elle dit en tendant la sienne.

J'ai voulu lui dire que l'arnica n'aurait aucun effet sur ma blessure mais, au lieu de ça, j'ai retiré ma main de sous la table et l'ai posée dans la sienne. Sa peau était douce comme une plume, elle faisait la moue en se concentrant pour faire pénétrer la crème. J'ai retenu ma respiration et contracté mes muscles pour que mes tremblements cessent.

« Pardon. Je vous fais mal.

– Pas du tout », ai-je sifflé à travers mes dents serrées. J'étais étourdie. J'avais le souffle coupé. Après avoir perdu mon amour, j'avais juré que ça n'arriverait plus jamais et pourtant j'étais là, à frissonner comme une adolescente.

« Vous êtes une scientifique, a-t-elle dit en refermant le tube. Vous pensez que l'arnica ne sert à rien, mais les remèdes naturels ont bien leur importance, non ?

– Oui, ils en ont une. » J'ai dégagé la pochette de sous ma chemise et en ai sorti la fiole. « Je suis botaniste. Les remèdes naturels sont une partie essentielle de mon travail.

– Qu'est-ce que c'est ? a-t-elle demandé en plissant les yeux.

– Un antidote. J'en ai plusieurs sur moi à tout moment, en cas d'urgence. »

Elle a pris une gorgée de sa tisane et regardé en direction du jardin.

« Je pense que votre hobby est passionnant mais également très dangereux. » Une autre gorgée. « Mais ça doit être agréable de vivre au

milieu des plantes.

– Je ne vis pas au milieu, ai-je répondu en secouant vigoureusement la tête. Je les garde bien à l'écart de mon espace de vie.

– Je suis quand même jalouse, a-t-elle dit en haussant les épaules. Je garde une maison jusqu'à la fin de l'année. Il y a un jardin, mais il appartient à la vieille dame qui vit au sous-sol. Je n'ai pas le droit d'y aller. Un jardin, c'est vraiment ce qui me manque le plus de mon pays. C'est pour ça que j'ai mis des plantes partout dans le café. » Elle a avalé une autre gorgée, délicatement. « J'ai un voisin qui a un jardin sur son toit. Je peux le voir depuis ma fenêtre. Du lierre recouvre le grillage avec des fleurs rouges en forme de trompettes. On avait les mêmes fleurs sur la haie qui entourait ma maison au Brésil. J'admire cette terrasse tous les jours, même si ça me rend triste. Et tous les jours, j'aimerais que ce soit la mienne. »

Je n'ai pas pu m'empêcher d'être émue par sa voix douce et son air triste. Sans réfléchir, j'ai répondu : « C'est la mienne », avant de sursauter en réalisant mon erreur. J'ai attrapé ma tasse, pris une grande gorgée de tisane et me suis empressée de continuer : « Je veux dire, j'ai un jardin sur mon toit. Ça pourrait être le mien. »

Elle a haussé les sourcils. « Vous vivez sur Crescent Street ?

– Je. Hum. Oui. »

Je n'avais pas eu l'intention de lui dévoiler où j'habitais et encore moins de lui parler de ma collection de plantes, mais c'était comme si elle m'avait jeté un sort.

« Alors ça doit être le vôtre parce qu'il n'y a qu'un seul toit-terrasse dans Crescent. Nous sommes donc vraiment voisines. Nous devrions nous présenter. Je m'appelle Simone. »

Elle a tendu la main et je l'ai prise.

« Je suis la professeure Rose. »

Et, encore une fois sans réfléchir, j'ai ajouté : « Vous aimeriez peut-être venir visiter mon jardin un jour ? »

Elle a souri et répondu : « Merci, Rose. J'aimerais beaucoup. »

8

Assise à mon bureau, le carnet de Psycho ouvert devant moi, j'ai écrit les mots : « Simone, brésilienne. » J'avais désormais trois noms : le sien, celui de Jonathan et celui de Sebastian. Il ne m'en manquait que deux. Tabac du diable et Ricin. J'ai réfléchi à ce que j'étais en train de faire. Ce n'était plus une simple étude observationnelle des activités de mes voisins. J'avais basculé dans quelque chose de bien plus grand. Il s'agissait désormais d'une enquête. Je tentais de résoudre un mystère : comment Simone et Sebastian étaient liés à un homme que j'avais connu il y a vingt ans ?

Je n'avais pas vu Tabac du diable depuis un moment mais la veille, durant un contrôle routinier au télescope, j'avais surpris Ricin debout sur les marches du jardin de Simone, à demi caché derrière la visière de sa casquette. Ça avait été un choc. Je ne comprenais pas pourquoi elle le laissait encore entrer chez elle. Sa simple vue m'avait fait grimacer mais je m'étais forcée à l'observer en détail : une chemise noire et un jean moulant maintenu haut sur la taille par une ceinture avec une énorme boucle argentée, et des bottes de cow-boy en cuir à motif. Quand il avait levé la tête en direction de mon jardin et que la lumière s'était reflétée dans les verres de ses lunettes de soleil, je ne m'étais pas accroupie. Au contraire, j'avais ajusté la mise au point jusqu'à voir sa bouche, sa barbe de trois jours poivre et sel et sa cicatrice qui lui fendait la joue. Il avait porté le verre de

vin qu'il avait dans la main à ses lèvres, en avait avalé une grande gorgée avant d'essuyer le liquide qui avait coulé sur son menton avec sa manche.

Un mouvement derrière lui avait attiré mon attention, j'avais déplacé le télescope. Debout devant le plan de travail de sa cuisine, Simone découpait des légumes. Profitant qu'il lui tournait le dos, elle avait posé son couteau puis furtivement attrapé le petit Nokia noir qui était en train de charger sur l'étagère au-dessus de sa tête et l'avait glissé dans sa poche. Son verre vide, Ricin était retourné à la cuisine pour le remplir. Il avait attrapé le couteau en la regardant et l'avait agité d'avant en arrière en ricanant. Puis il l'avait lancé dans les airs et rattrapé par le manche, plusieurs fois, avant de le glisser dans sa poche arrière et de rejoindre le grand salon. Elle avait fini par le suivre et, une fois à côté de lui, avait posé sa main sur son bras, avec des yeux suppliants. Il avait aussitôt attrapé sa main pour la dégager. Il criait. J'avais vu les postillons voler de sa bouche. Puis il s'était mis à faire les cent pas, comme pour essayer de prendre une décision.

Il s'était alors brusquement approché d'elle, lui avait saisi le bras et l'avait traînée à travers la pièce. C'est à ce moment-là que j'avais décidé de faire quelque chose. J'avais attrapé un pot de fleurs en terre cuite vide et l'avais balancé de toutes mes forces dans le jardin de Simone. Le son qu'il avait fait en se brisant sur le sol avait résonné entre les maisons comme un coup de feu. Ricin avait levé la tête, lâché Simone et quitté la pièce. Elle l'avait suivi et ils avaient disparu tous les deux pendant quelques minutes. J'avais ajusté la mise au point sur la fenêtre de devant jusqu'à le voir enfin dans la rue, en train de s'éloigner. Elle était réapparue quelques minutes plus tard, avait traversé la cuisine jusqu'au jardin, s'était assise sur une marche, avait sorti le Nokia de sa poche et s'était mise à marteler le clavier.

C'est à cet incident que je repensais en tapotant mon stylo contre mes dents. Qui était Ricin pour Simone ? Pourquoi le laissait-elle entrer chez elle ? Il avait forcément une forme d'emprise sur elle. Et il devait bien exister une façon de découvrir laquelle.

J'ai regardé distraitement à travers le bow-window et aperçu un homme tout au bout de ma rue. Il y avait quelque chose d'étrange dans son attitude. Il était droit comme un soldat en faction, totalement immobile. Il portait des habits sombres, et une casquette sous la capuche de son sweat-shirt. Je me suis levée pour me rapprocher de la fenêtre afin de mieux voir et il a tourné la tête, comme s'il m'avait vue. La lumière s'est reflétée sur ses lunettes de soleil. J'ai été parcourue d'un frisson désagréable.

Est-ce que Ricin me surveillait ? J'ai aussitôt secoué la tête. Pourquoi diable me surveillerait-il ? Il ne savait même pas que j'existais. À moins qu'il ne m'ait vue suivre Simone l'autre soir dans Soho... J'ai de nouveau regardé et n'ai vu aucune botte de cow-boy, aucune grosse boucle de ceinture argentée, juste un jogging noir, un sweat assorti et une casquette. Est-ce que ça pouvait être Tabac du diable ? Ou Sebastian ? Mais pourquoi me surveilleraient-ils ? Je me suis rassise, en me reprochant mon imagination débordante. C'était probablement juste un inconnu qui s'occupait de ses affaires. J'ai repris mon stylo mais, en quelques secondes, ma curiosité a eu raison de moi. J'ai attrapé mes clés et quitté l'appartement.

Qui qu'il soit, il avait disparu le temps que j'atteigne le bout de la rue et je me suis sentie idiote en comprenant que je n'avais pas la moindre idée de ce que j'aurais fait s'il avait été là. Je ne savais pas non plus ce qu'il m'aurait fait à moi. J'ai secoué la tête et, alors que j'étais sur le point de faire demi-tour, une voix est venue interrompre mes pensées.

« Rose ! »

Je l'ai tout de suite reconnue, le « r » roulé, l'emphase sur le « o ». Et toutes mes préoccupations concernant Ricin, Sebastian et Tabac du diable se sont aussitôt envolées.

Ça ne m'a pas dérangée qu'elle m'appelle Rose. Au contraire, je trouvais ça charmant. Elle était là, sur le trottoir d'en face, avec ses longs cheveux lâchés et son bras levé pour me dire bonjour. Son pantalon était

troué au niveau des genoux. Je ne comprenais pas comment elle pouvait les exposer aussi ouvertement quand je faisais tous les efforts du monde pour cacher les miens.

« Rose ! a-t-elle de nouveau appelé, en zigzaguant entre les voitures, aussi agile qu'une anguille. Comment va votre main ? »

Je portais un gant depuis quelques jours, parce que la vue de ma main blessée semblait contrarier les gens. Je l'ai levée, tournée et laissée retomber.

« Pareil qu'avant.

– Ça fait encore mal ?

– Pas tant que ça.

– C'est une bonne chose, non ?

– Oui, c'est une bonne chose. »

Elle a souri. Un silence s'est progressivement installé entre nous et je me suis demandé si elle n'attendait pas que je parle. J'étais inexpérimentée en matière de bavardages anodins. Je n'avais pas la moindre idée de par où commencer. Elle a continué à sourire jusqu'à ce que, perdue, je laisse mes yeux se fixer sur sa bouche. En guise de réponse, elle a mordu sa lèvre inférieure, l'a humectée puis relâchée.

« Vous êtes, hum... très leste, ai-je bégayé.

– *Leste* ? Je ne connais pas ce mot.

– Votre corps... »

J'ai soudain eu incroyablement chaud.

« Votre corps est agile. Vous vous êtes déplacée lestement entre les voitures, il y a quelques secondes, ai-je dit en glissant un doigt à l'intérieur de mon col soudain trop serré.

– Oh, d'accord... merci. »

Je l'ai regardée avant de détourner les yeux. Un autre silence, mais cette fois j'ai cherché désespérément un sujet de conversation parce que je ne voulais pas qu'elle s'en aille. J'ai aperçu le café de l'autre côté de la rue.

« Vous ne travaillez pas aujourd'hui ?

– Non, je ne travaille qu'à mi-temps. Aujourd'hui, j'étais à la fac. » Elle a tiré sur la sangle de son sac à dos. « Mais c'était mon dernier jour. Maintenant ce sont les vacances. »

J'ai laissé échapper un soupir de soulagement. Enfin un sujet que je maîtrisais.

« Quelle université ?

– Southside Arts.

– Un excellent établissement. Qu'étudiez-vous ?

– L'histoire de l'art. »

Évidemment. C'était la matière de Jonathan Wainwright. Je me suis soudain souvenue qu'il était lui aussi allé à Southside quand il avait quitté l'University College London (UCL) il y a vingt ans. Elle devait être une de ses étudiantes.

« Évidemment », ai-je dit en pensant à voix haute sans le vouloir.

J'ai froncé les sourcils en réalisant mon erreur mais elle a interprété ma remarque bien différemment.

« Vous trouvez que je ressemble à une étudiante en histoire de l'art, n'est-ce pas ? m'a-t-elle demandé en souriant. Je sais que c'est le cas. Tout le monde me le dit.

– C'est sans doute à cause des trous dans votre pantalon. »

Ça l'a fait rire, un son éclatant et optimiste, une joie inattendue. Le rire s'est transformé en mouvement de tête en arrière et elle a dit : « Vous savez, j'ai beaucoup pensé à vous. »

J'avais beaucoup pensé à elle, moi aussi, presque continuellement, mais ça, je l'ai gardé pour moi.

« Ah oui ?

– Oui. Tous les matins quand je regarde par ma fenêtre, je vois le jardin sur le toit en face de chez moi et je me demande si c'est le vôtre. Puis je me dis que si ça l'est, vous êtes peut-être là-haut en train de petit-déjeuner.

– Si c’est le mien, j’y suis bien tous les matins, mais certainement pas pour petit-déjeuner. »

Elle a ri de nouveau.

« Donc, demain matin, quand je regarderai par ma fenêtre, je vous ferai un petit coucou de la main. Enfin si c’est vraiment votre terrasse, le grillage est si haut que je doute que vous voyiez quoi que ce soit. »

J’ai laissé échapper une sorte d’esclaffement, aussi proche d’un rire que j’en étais capable.

« Oh, je le verrai, je peux vous l’assurer ! »

Soudainement, elle s’est avancée et a posé sa main sur mon bras. Je l’ai regardé, momentanément déconcertée par mes ongles rongés, ma peau sèche, mon manque cruel de perfection.

« Et puis, un jour prochain, a-t-elle continué, j’accepterai votre invitation à venir visiter votre jardin. »

J’ai redressé la tête, surprise.

« Je vous demande pardon ?

– J’accepterai votre invitation à venir visiter votre jardin, a-t-elle répété.

– Non, non. Je ne ferai jamais ce genre d’invitation.

– Mais vous me l’avez proposé la dernière fois que nous nous sommes vues.

– Vous faites erreur, ai-je répondu en secouant vigoureusement la tête.

– Vous ne vous en souvenez pas ? Au café. Vous m’avez demandé si j’aimerais visiter votre jardin. »

La joie de vivre que je ressentais a instantanément disparu quand je me suis rappelé avoir effectivement suggéré cette idée, aussi impulsive qu’irréfléchie. Ce qui me dépassait, c’est pourquoi je l’avais fait.

« Je m’en souviens désormais, en effet. Mais c’est impossible. »

Elle m’a serré le bras.

« Ne dites pas ça, s’il vous plaît. J’y pense depuis que j’ai accepté votre invitation.

– Dans ce cas, je suis désolée de vous décevoir.

– C’est parce que vous ne m’appréciez pas », a-t-elle soupiré avec tristesse.

J’ai eu envie de lui dire que cette affirmation n’aurait pas pu être plus éloignée de la vérité. Mais au lieu de ça, j’ai fixé la blessure sur son front et j’ai dit : « Ce n’est pas une question d’appréciation, c’est une question de risque. Ces plantes sont très dangereuses et je ne suis pas disposée à vous mettre en danger. »

De façon illogique, ma réponse a semblé lui faire plaisir. Elle a retrouvé son sourire et son mouvement de tête en arrière.

« Je vois. Eh bien, je suis prête à en assumer toute la responsabilité. Je vous signerai – comment on appelle ça ? – une *exonération de responsabilité*, si vous voulez. Et je promets de ne toucher à rien. » Elle a enfoncé ses mains dans les poches serrées de son jean. « J’ai vu votre main, vous vous rappelez ? Je ne veux pas qu’il m’arrive la même chose. Je me tiendrai bien tranquille dans un coin et vous pourrez me montrer tout ce que vous avez d’intéressant. »

J’ai soupiré mais elle a insisté, cette fois d’une voix plus douce.

« Je vous trouve fascinante, Rose. Je suis si curieuse de votre monde. » Elle s’est rapprochée encore un peu et a dit tout bas, presque dans un murmure : « Me laisserez-vous y entrer ? »

D’un seul coup, j’ai fait un bond de vingt ans en arrière, à l’époque où mon amour avait prononcé les mêmes mots – « Laisse-moi entrer ». Et j’avais accepté. J’avais ouvert la porte et l’avais laissée entrer, totalement et complètement. Si j’en avais été capable à l’époque, pourquoi pas aujourd’hui ?

9

Ouvrir la porte et faire entrer Simone avait quelque chose de transgressif, d'excitant et de dangereux. C'était la première personne à pénétrer dans mon appartement depuis vingt ans que j'y habitais. Personne n'avait jamais passé le seuil de cette porte, pas même un releveur de compteur. Quant aux éventuelles réparations, je les avais effectuées moi-même quand elles étaient nécessaires. Quand nous avons remonté le couloir, ses yeux regardaient partout, et en entrant dans la cuisine, elle a laissé échapper un petit cri de surprise.

« *Meu Deus ! C'est un musée !* »

Je n'étais pas sûre que ce soit un compliment. J'ai regardé autour de moi, tout était normal.

« Les lampes, les meubles, la vaisselle, a-t-elle continué. Tout date des années 1940 et 1950, non ? »

C'était à peu près ça.

« Tout vient de la maison de mon père.

– Vos vêtements aussi viennent de la maison de votre père ? »

J'ai pointé du doigt le revers de ma veste. « Oui.

– Il n'en a pas besoin ?

– Plus maintenant. »

Elle a eu une expression impossible à déchiffrer.

« Vous n'achetez rien pour vous ? »

J'ai pensé au télescope sur le toit qui, à cet instant précis, pointait sur la fenêtre arrière de sa maison.

« Bien sûr que si. Quand c'est nécessaire. »

Elle s'est mise à déambuler dans la cuisine. Elle avançait en faisant glisser ses doigts sur les meubles, a soulevé tour à tour une théière, un chandelier et un vase en terre pour les observer. Elle s'est arrêtée devant une lampe Anglepoise, l'a éteinte, a arraché une feuille de basilic qui poussait dans un pot posé sur le rebord de la fenêtre, l'a écrasée entre son index et son pouce et a porté ses doigts à son nez. Je l'ai observée, depuis le seuil de la porte. Qu'il était bizarre de voir un autre être humain dans mon appartement ! Quelle intimité !

J'ai remarqué qu'elle reposait chaque objet dans une position légèrement différente, ce qui m'a immédiatement contrariée. J'aurais pu être tatillonne et lui rappeler qu'elle avait promis de ne toucher à rien. Mais je me suis contentée de passer derrière elle et de remettre chaque objet à sa place exacte.

« Est-ce que ça vous dérange ? a-t-elle demandé en déplaçant le poivrier d'un quart de tour vers la gauche.

– Pas du tout, ai-je répondu en le tournant en sens inverse.

– Je crois que si, un petit peu. » Mais elle a souri et mis ses mains derrière son dos. « Comment allons-nous monter sur la terrasse ? »

J'ai levé les yeux vers la trappe du plafond.

« Oh, je vois. Par l'échelle. On peut y aller ?

– Pas habillée comme ça. Trop de trous. C'est risqué. Attendez ici, je vais vous chercher une combinaison. »

La voir dans ma combinaison m'a procuré une curieuse sensation, comme si j'avais une sorte de droit de propriété sur elle maintenant qu'elle portait l'un de mes vêtements. Ou peut-être était-ce l'inverse.

« Vos cheveux.

– Qu'est-ce qu'ils ont ?

– Il faut les attacher. »

Elle a attrapé l'élastique qu'elle avait autour du poignet et les a attachés en queue-de-cheval haute. J'ai tendu la main en disant : « Vous en avez oublié. Laissez-moi faire. »

Mais elle a évité mon geste et récupéré les mèches manquantes puis enroulé le tout en chignon.

« C'est bon ?

– Oui. Laissez-moi passer la première. Certains préparatifs sont peut-être nécessaires. »

Je suis montée à l'échelle, j'ai couru jusqu'au télescope et l'ai fait basculer pour qu'il pointe en direction du ciel. Simone m'a suivie tant bien que mal à travers la trappe. Une fois sur la terrasse, elle a croisé les bras devant sa poitrine, comme pour se protéger.

« Ce n'est pas vraiment un jardin, n'est-ce pas ? Je veux dire, ce n'est pas un endroit où se détendre.

– Non. C'est un laboratoire.

– Et certaines de ces plantes sont mortelles ?

– Un grand nombre d'entre elles. Vous voulez que je vous fasse un petit exposé ?

– Bien sûr. C'est pour ça que je suis là. »

Ravie, j'ai déplié la chaise en toile avant de la tapoter pour faire signe à Simone de s'y asseoir. Cela faisait très longtemps que je n'avais pas donné mon cours sur la classification des plantes. J'ai pris quelques secondes pour mettre de l'ordre dans mes pensées, et j'ai commencé.

« Les plantes sont rangées selon leur type de toxicité. Le jardin est donc divisé en cinq zones : toxicité musculaire, neuromusculaire, nerveuse, sanguine et irritante cutanée. Si une plante d'un certain groupe a besoin de plus de soleil ou de plus d'ombre qu'une autre, je la fais tourner durant la journée mais la remets toujours à sa place tous les soirs. Ça semble contre-intuitif, je sais. Vous vous dites sans doute que les plantes devraient être

disposées selon leur lieu d'origine. Asie du Sud-Est, Amérique du Sud et Afrique dans la partie la plus chaude du jardin. Europe du Nord dans la plus froide. Mais je préfère les organiser selon leur type de toxicité, pour ma propre sécurité. » J'ai pointé du doigt l'autre bout du jardin. « Ça, c'est la zone des vénéneuses musculaires. Ces plantes contiennent des alcaloïdes qui agissent directement sur le tissu musculaire et provoquent vomissements, douleurs abdominales et faiblesses musculaires. Vous voyez la grande plante au fond avec les fleurs vertes ? »

Elle a tourné la tête pour regarder.

« C'est un *Veratrum viride*, nom vernaculaire : tabac du diable, ai-je continué. Elle est hautement toxique. Si vous en ingurgitez, vous aurez d'abord des sueurs froides et des vertiges, puis votre respiration va ralentir, ainsi que votre rythme cardiaque et votre pression artérielle, jusqu'à ce que, finalement, vous mouriez. En général, les gens vomissent avant que les dommages ne soient trop graves. Sa racine est la partie la plus toxique. À vrai dire, certaines tribus amérindiennes s'en servaient pour choisir leur chef. Les candidats l'ingurgitaient et le dernier à vomir l'emportait. »

J'ai attendu les réactions et les questions que ma présentation provoquait généralement à ce moment-là parmi mes étudiants, mais Simone est restée assise, les mains coincées entre ses genoux, impassible. Pas perturbée pour autant, j'ai continué.

« Là-bas, de l'autre côté, il y a le groupe des neuromusculaires. Vous reconnaissez la rose, j'en suis sûre.

– C'est une digitale, non ?

– Exactement. Nom latin : *Digitalis purpurea*. Une plante qui semble inoffensive et que les illustrateurs de livres pour enfants adorent dessiner. Mais ses feuilles, ses fleurs et ses graines contiennent de la digitoxine, un glycoside cardiaque, c'est-à-dire un poison qui perturbe la jonction neuromusculaire, ce qui peut engendrer une paralysie.

– Cette plante peut paralyser quelqu'un ?

– Oui, et si la dose est trop forte, elle peut provoquer un arrêt cardiaque. Même à faible dose, une personne pourra souffrir de symptômes comme une perte d'appétit, des nausées, une somnolence, des maux de tête et des douleurs abdominales. Rien d'agréable. »

Cette fois, mes mots ont provoqué une réaction : un froncement de sourcils appuyé.

« Est-ce la seule plante qui peut paralyser quelqu'un ?

– Non, il y en a beaucoup d'autres. Celle-là, là-bas, avec les baies rouges, ai-je dit en pointant du doigt la plante en question, c'est un *Karwinskia humboldtiana*, de la famille des rhamnacées, nom vernaculaire : coyotillo. »

– Coyotillo. Ça semble espagnol.

– Ça l'est. C'est une plante originaire du sud de l'hémisphère Nord : Texas, Nouveau-Mexique, Mexique, nord de la Colombie.

– Le Mexique, a-t-elle répété. Et le poison se trouve dans les baies ?

– Toute la plante contient des toxines *anthracenone*, concentrées principalement dans les graines des baies encore vertes. Une à trois semaines après consommation, cette toxine provoque une paralysie des membres et, si la dose est suffisamment forte... la mort.

– Combien pour la mort ?

– Cinq ou six.

– Quel goût ont-elles ? »

J'ai haussé un sourcil.

« Je dois admettre que je n'en ai jamais goûté.

– Bien sûr que non, a-t-elle dit en se frappant le front. Je suis désolée. C'était une question idiote. »

Elle a pointé du doigt le lierre qui recouvrait le trépied en tiges de bambou.

« Je crois que j'ai déjà vu celle-ci dans mon pays. Qu'est-ce que c'est ?

– C’est un *Abrus precatorius*, noms vernaculaires : pois rouge, liane à réglisse ou œil de crabe, selon le pays d’origine.

– Je savais que je la connaissais. Enfant, je me servais de ces pois pour fabriquer des bracelets. Qu’est-ce qu’elle fait ?

– *Fait ?* ai-je demandé.

– Je veux dire, que fait son poison ?

– Nausées, vomissements, convulsions, défaillance du foie puis, au bout de quelques jours, la mort.

– Si on en mange ?

– Non, si vous en mangez vous serez simplement malade. Le poison n’est mortel que s’il est injecté directement en intraveineuse. Plus la veine est grosse, mieux c’est. »

J’ai attendu une réaction, mais elle s’est enfoncée un peu plus dans son fauteuil comme si poser ces questions avait consumé toute son énergie. Quelque chose avait changé. Je n’arrivais pas à savoir exactement quoi. Elle avait arrêté de sourire, ça, c’était évident. Mais il y avait autre chose encore. C’était peut-être le moment de lui demander si elle avait envie que je continue. À l’université, j’avais suivi une formation pour reconnaître les signes de détresse chez mes étudiants mais n’avais jamais eu à mettre les techniques apprises en pratique. Notamment parce que je n’avais jamais été vraiment sûre de savoir reconnaître lesdits signaux. Une personne sourit ou elle ne sourit pas. Elle parle d’un ton raisonnable ou crie. À un niveau plus élémentaire encore, elle a faim ou n’a pas faim. Elle a froid ou chaud. Elle dort ou est réveillée. Mais une personne peut également éprouver de l’amour et cette émotion-là, je la connaissais... ou du moins je pensais la connaître. J’ai secoué la tête pour chasser cette idée contrariante et j’ai poursuivi.

« Celles qui sont à côté de vous, ce sont des plantes vénéneuses nerveuses, ai-je dit en montrant du doigt la ribambelle de pots près de son siège. Elles affectent directement le système nerveux. Celle avec les

grandes fleurs blanches, c'est une *Datura stramonium*, nom vernaculaire : pomme poison. Toutes ses parties, mais particulièrement ses graines, contiennent des alcaloïdes tropaniques comme l'hyoscyamine et l'atropine, qui provoquent des hallucinations et des convulsions. Les hallucinations peuvent être terrifiantes, elles arrivent doucement mais durent parfois plusieurs jours. Et si la dose est élevée, vous souffrirez probablement aussi de convulsions, d'une fièvre suffisamment forte pour tuer les cellules de votre cerveau et d'une dégradation progressive de votre système nerveux. Puis vous tomberez dans le coma et vous mourrez. »

Elle n'a rien dit, ce qui était pour le moins déconcertant. Quand je donnais ce cours à mes étudiants en manque de frissons, c'était en général à ce moment-là que j'avais droit à une salve d'exclamations et de grognements de surprise. Mais Simone semblait avoir perdu tout intérêt pour mon exposé. Enfoncée dans sa chaise, le regard perdu au loin, elle semblait ne plus rien écouter du tout. Je manquais peut-être d'expertise en matière de langage corporel mais je savais reconnaître quand un étudiant ne m'écoutait plus. Peut-être que le sujet était trop obscur, ou trop scientifique. Après tout, la botanique n'était pas son champ d'études, Simone était une non-initiée, une civile.

J'ai pris une grande inspiration et tenté de capter de nouveau son attention en m'emparant d'un pot et en le brandissant au-dessus de ma tête.

« Celle-ci a une toxicité sanguine. C'est ma plante préférée parce qu'elle a des caractéristiques aussi bénéfiques que néfastes. *Ricinus communis*, nom vernaculaire : ricin commun. Vous avez déjà entendu parler de l'huile de ricin ? »

Elle a cligné des yeux et regardé la plante.

« Oui. Au Brésil, nous nous en servons comme d'un laxatif.

– Nous aussi, et elle a d'autres propriétés bénéfiques. Dans certains endroits du monde, on l'utilise comme vermifuge et elle peut également soulager les symptômes de l'arthrite. On dit même que Cléopâtre s'en

servait pour se blanchir les yeux. Mais... » J'ai reposé le pot. « ... ses graines contiennent de la ricine, un poison hautement toxique qui affecte la capacité du sang à diffuser l'oxygène à travers le corps et freine le bon fonctionnement de l'appareil cardio-vasculaire. Si vous avez la malchance d'ingurgiter de la ricine, vous pouvez vous attendre à une sensation de brûlure dans la bouche, la gorge et l'estomac, puis des diarrhées, des vomissements et des douleurs d'estomac, et dans les jours suivants, des convulsions, de la fièvre et des difficultés à respirer. Vous vomirez du sang et souffrirez d'une hémorragie dans chacun de vos organes... Une mort des plus horribles, à n'en pas douter. Avez-vous déjà entendu parler du "meurtre au parapluie" ? »

Elle se tenait désormais droite comme un I, le cou tendu, et regardait au-delà du grillage, vers la façade arrière de sa maison. Je me suis empressée d'aller me planter devant elle pour lui bloquer la vue sur sa maison mais aussi sur le télescope.

« Avez-vous entendu parler du "meurtre au parapluie" ? » ai-je répété pour la forcer à me regarder.

Elle a levé les yeux vers moi.

« Oui, c'est l'assassinat qui a eu lieu sur le Waterloo Bridge ?

– C'est exact. Georgi Markov, un dissident communiste, a été piqué à l'arrière de la cuisse avec la pointe d'un parapluie. Quelques heures plus tard, il a eu de la fièvre, des difficultés à parler et s'est mis à vomir du sang. Il est finalement mort à l'hôpital. Le médecin légiste a trouvé des traces d'hémorragie dans tous ses organes mais également un petit plomb logé dans sa cuisse. Celui-ci contenait de la ricine. »

Encore une fois, j'ai hésité à lui demander si elle voulait que je continue. Je n'avais pas l'impression qu'elle fût bouleversée ni mal à l'aise, ni qu'elle éprouvât une autre de ces émotions que ma formation était censée m'avoir appris à reconnaître, mais il était évident qu'elle n'était plus vraiment concentrée. Ce qui me laissait perplexe. Elle s'était montrée si persuasive

dans la rue, si déterminée à venir voir le jardin. Je ne pouvais pas m'empêcher d'être un peu déçue par son manque d'intérêt et de me sentir, il faut l'avouer, un peu vexée.

« Et finalement, ai-je annoncé d'une voix tonitruante, les irritants cutanés – des poisons non létaux qui, si vous avez le malheur de les toucher, vous laisseront de méchantes rougeurs. Vous reconnaissez sans doute l'ortie, le sumac vénéneux... »

Elle s'est levée.

« Merci, Rose, c'était fascinant mais je dois vraiment y aller. »

J'ai fermé la bouche. Je n'avais pas l'habitude d'être interrompue au milieu de ma présentation mais je comprenais au moins ce genre de comportement-là : une attitude franche, qui va droit au but. J'ai acquiescé.

« Très bien. Je vous raccompagne. »

Une fois devant la porte d'entrée, j'ai pris la combinaison qu'elle me tendait et dit : « Je repasserai bientôt au café pour vous montrer lesquelles de vos autres plantes sont dangereuses. »

Elle a esquissé un petit sourire et, sans me dire au revoir, a dévalé les escaliers. Je suis retournée dans le salon pour la regarder s'éloigner. J'avais aimé me replonger dans l'enseignement, même pour un court instant. Et j'avais éprouvé un plaisir pervers à lui montrer les plantes que j'avais choisies pour surnommer les hommes qui faisaient partie de sa vie. Mais ça n'avait pas paru l'impressionner, elle avait même eu l'air de s'ennuyer. Est-ce que rien ne pouvait plus étonner la jeunesse ? Avaient-ils déjà tout vu sur Internet ? Peut-être qu'au lieu de choisir les plantes-surnoms j'aurais dû lui montrer celles qui provoquaient les morts les plus horribles. Ou me concentrer sur le *Karwinskia humboldtiana*, la seule plante qui avait semblé l'intéresser. Peut-être qu'elle serait restée un peu plus longtemps.

Elle approchait du bout de la rue. J'ai collé ma joue contre la vitre pour la voir quelques mètres encore, avant qu'elle ne tourne au coin et disparaisse, quand un homme est subitement sorti d'une voiture garée juste

à côté et lui a attrapé le bras par surprise. Elle s'est aussitôt dégagée de sa prise et a continué à marcher. Il s'est empressé de la suivre. Des lunettes de soleil, une casquette noire, j'ai su que c'était le même homme que j'avais vu un peu plus tôt. Et j'ai compris que ça ne pouvait pas être Sebastian. Il était plus petit et plus musclé. Pouvait-il s'agir de Tabac du diable ? Il a pointé le doigt en direction de mon appartement, en agitant agressivement le bras. Elle gesticulait dans tous les sens, ils avançaient l'un vers l'autre puis reculaient, comme entraînés dans une rumba folle. Soudain, il l'a saisie par la taille, a ouvert la portière côté passager et l'a forcée à monter dans la voiture, puis, tandis que je les regardais, horrifiée, il est allé s'installer derrière le volant et a démarré.

10

Cela faisait trois jours que j'avais vu Simone se faire enlever et j'avais beau passer tout mon temps l'œil vissé à mon télescope, elle n'avait toujours pas refait surface. Dans ma panique initiale, j'avais attrapé mon téléphone et appelé la police, qui m'avait attribué un numéro de dossier et m'avait dit d'attendre le coup de fil d'un officier une fois qu'on m'en aurait assigné un. Les jours avaient passé mais je n'avais reçu aucun coup de fil, transformant ma panique en insupportable désespoir. Je savais qu'il fallait être patiente et se dire que la police était en train de faire son travail mais, quand a sonné la soixante-douzième heure de sa disparition, j'ai décidé de prendre les choses en main.

La porte du café était fermée quand je suis arrivée. Je me suis approchée de la vitrine et j'ai aperçu un homme derrière le comptoir. J'ai frappé, il m'a regardée en articulant : « Nous sommes fermés. » J'ai frappé à nouveau. « Nous sommes fermés, a-t-il dit à voix haute, cette fois, en ouvrant la porte.

– J'ai vu. Je cherche la jeune femme brésilienne qui travaille ici.

– Elle a démissionné. »

J'ai marqué une pause.

« Quand ?

– Hier. Elle a glissé un mot sous la porte pour dire qu'elle avait déménagé et que le trajet jusqu'au café était désormais trop long pour elle. »

J'ai froncé les sourcils face à l'inexactitude flagrante de cette affirmation.

« Vous êtes sûr ?

– C'est ce que disait le mot. »

Il me parlait comme à une enfant. J'ai pincé les lèvres.

« Est-ce qu'elle a dit où elle avait déménagé ?

– Non. » Il a penché la tête de côté et m'a lancé un regard en biais.

« Vous êtes une de ses amies ?

– Oui, ai-je répondu sans hésiter.

– Alors pourquoi ne vous a-t-elle pas dit qu'elle déménageait ?

– Nous sommes devenues amies il y a peu, mais j'ai vraiment besoin de lui parler.

– Moi aussi, a-t-il répondu d'un ton bourru. Quand vous la trouverez, dites-lui que je ne suis pas content. On ne peut pas s'en aller comme ça, sans prévenir. Et dites-lui que si elle croit que je vais la payer pour les jours où elle a travaillé ici avant de disparaître, elle se fourre le doigt dans l'œil. »

Ce message n'étant absolument pas digne d'être mémorisé, j'ai poursuivi.

« Ce mot, vous l'avez toujours ? »

Il a réfléchi quelques secondes puis s'est approché de la poubelle, en a sorti un papier froissé et me l'a tendu. Je l'ai lu. L'écriture était anguleuse, inclinée vers la droite, et il y avait deux fautes d'orthographe à des mots simples, ce qui était étrange pour une étudiante.

« La question va vous sembler bizarre mais n'auriez-vous pas un autre échantillon de son écriture ? Un carnet de commandes, peut-être ? »

Il a senti que notre conversation prenait une autre tournure.

« Nous n'utilisons pas de papier. Tout se fait par écran tactile. Pourquoi ? Vous pensez que ce n'est pas son écriture ?

– Je n'en suis pas certaine. Il me faut un autre exemple. Ça ne vous a pas paru étrange qu'elle n'appelle pas pour vous dire qu'elle partait ?

– Si. Plus personne n’écrit sur du papier de nos jours. C’est archaïque. »
J’ai de nouveau froncé les sourcils. J’écrivais sur du papier tous les jours.

« Puis-je le garder ? ai-je demandé.

– Bien sûr. Écoutez, a-t-il continué un peu embarrassé, si vous la voyez, pouvez-vous me tenir au courant ? »

J’ai tourné dans la rue de Simone, scruté les maisons et rapidement compris que, contrairement à ce que je pensais, trouver la sienne n’allait pas être aussi simple. Toutes les façades se ressemblaient, les mêmes perrons dallés, les mêmes grillages en fer forgé sur les portes des sous-sols. Les mêmes fenêtres à guillotine. La seule chose qui les distinguait, c’était la couleur de leur porte d’entrée – ce que, évidemment, je n’avais pas été en mesure de voir avec mon télescope. D’après la position de sa maison, je savais qu’elle devait être située à peu près au milieu de la rue. J’ai fermé les yeux et tenté de me souvenir de ce que j’avais vu à travers ses fenêtres de devant. J’ai visualisé les branches d’un cerisier. Je me suis concentrée dessus. Une écorce fine, rouge, friable. De grandes feuilles ovales vert foncé. Très probablement un *Prunus serrula*, possiblement une variété tibétaine. Difficile à dire tant qu’il n’était pas en fleur. J’ai rouvert les yeux et regardé à l’endroit où j’estimais que l’arbre devait se trouver et il était bien là, au numéro 29.

Je suis allée sonner et frapper, mais personne n’a répondu. J’ai jeté un coup d’œil à travers la fenêtre, tout semblait calme. J’ai frappé encore plus fort, ouvert la boîte aux lettres, appelé son nom, tapé à la fenêtre et tambouriné à la porte.

« Est-ce que je peux vous aider, monsieur ? »

J’ai réajusté mes lunettes sur mon nez, baissé les yeux vers la porte du sous-sol, et aperçu une vieille dame aux yeux noirs et au chignon blanc,

penchée à travers la fenêtre du sous-sol. J'ai reconnu la lanceuse d'escargots nocturne.

« Pardon. Puis-je vous aider, *madame* ? a-t-elle corrigé.

– Je cherche la jeune femme brésilienne qui habite ici. Vous la connaissez ?

– Oui.

– Savez-vous quand elle est censée rentrer ? »

La vieille dame a brièvement disparu avant de réapparaître à travers une porte située sous les marches du perron.

« Je l'ai pas vue depuis la semaine dernière et c'est pas son genre de s'en aller sans me l'dire. » Elle s'est arrêtée, pour me regarder avec ses yeux sombres. « Z'êtes une amie ?

– Oui.

– C'est vous, Rose ? »

La corriger pour qu'elle m'appelle professeure Rose n'aurait eu aucun intérêt.

« Est-ce qu'elle a parlé de moi ?

– Je l'ai entendue parler de vous. Je m'appelle Susan mais tout le monde m'appelle Susie. »

J'ai douté de l'appeler quoi que ce soit un jour.

« Et toi, tu l'as vue quand pour la dernière fois ? » a-t-elle demandé en passant soudainement au tutoiement.

J'ai envisagé un instant de lui raconter l'enlèvement de Simone mais je me suis ravisée.

« Comme vous. La semaine dernière.

– Elle ne répond pas à tes appels non plus ? »

C'est là que mon mensonge sur notre amitié a montré ses limites.

« Je n'ai pas son numéro. »

La vieille dame a sorti un portable des grosses poches de sa blouse de ménage et s'est arrêtée un instant.

« T'es vraiment une de ses amies ?

– Oui, ai-je répété avec assurance. Nous avons récemment bu une tisane au café et, il y a trois jours à peine, elle est venue me rendre visite à la maison. »

J'ai regardé le téléphone dans sa main, impatiente.

« Bon, on va dire que t'as la tête d'une personne honnête, a-t-elle conclu en tenant le téléphone à bout de bras tout en tripotant l'écran de son doigt arthritique.

– Merci. Pourriez-vous noter le numéro sur un papier ? Je n'ai pas de portable. »

Elle a haussé un sourcil avant de rentrer dans son appartement. J'ai descendu les marches qui menaient jusqu'à la porte du sous-sol.

« À vrai dire, ai-je crié dans la pénombre, tant que j'y suis, serait-il possible d'accéder à votre jardin ?

– J'ai déjà tenté d'ouvrir sa porte arrière, a-t-elle crié en retour. Mais si tu veux essayer, fais-toi plaisir. »

J'ai gravi les marches en métal, puis j'ai collé mon front contre la fenêtre de la porte arrière avant d'agiter la poignée. Il y avait une bouteille de lait sur le plan de travail, de la vaisselle sale, une lumière allumée au-dessus du four, des mouches qui planaient autour d'une corbeille remplie de bananes. Un petit Nokia noir était en train de charger sur une étagère et deux broderies toutes simples étaient accrochées sur le mur à côté d'un tableau noir sur lequel on avait noté une liste de courses.

« Où es-tu ? » ai-je murmuré.

J'ai placé mon épaule contre la porte et poussé. Sans succès.

« Que t'est-il arrivé ? »

J'ai lâché la poignée et je me suis assise sur la marche la plus haute, celle où elle buvait son café tous les matins. C'était bizarre de me retrouver dans un endroit que j'avais passé tant de semaines à observer. J'ai levé la tête vers le grillage de ma terrasse et j'ai eu la confirmation qu'il était

vraiment impossible de voir à travers le lierre. Si j'en avais été absolument certaine plus tôt, je n'aurais pas reculé aussi négligemment la première fois que j'avais vu Simone, ma main n'aurait pas frôlé cette feuille et elle ne serait pas complètement fichue. J'ai retiré le gant. Ma peau s'était encore assombrie et dégageait une odeur anormale. J'ai sorti la fiole de ma sacoche en cuir et prélevé un peu de pommade.

« J'ai fait du thé, a dit la vieille dame en posant un plateau sur la table de jardin. T'en veux ? »

J'ai compris que j'avais parlé à plus de personnes durant ces dernières semaines que durant toute l'année qui venait de s'écouler, et que ce n'était pas aussi difficile que je l'avais cru. Délicatement, j'ai renfilé mon gant puis redescendu les marches.

La vieille dame m'a tendu un papier sur lequel était griffonné le numéro de Simone. Je l'ai plié et rangé dans la poche de ma veste, avec le mot du café.

« Tu sais que tu m'as filé un choc quand tu as surgi sur le perron, m'a-t-elle dit en me tendant une tasse de thé. J'ai cru que mon Stanley était revenu.

– Stanley ?

– Mon mari. Il est mort il y a neuf ans. Il avait un costume exactement comme le tien. Il le portait tous les jours. »

J'ai lissé le tissu de mon pantalon.

« Je suis désolée pour le choc.

– C'est pas grave, ma grande, c'était un bon choc. » Elle a pris une gorgée de thé. « Mon Stanley était spécial avec son costume. Il n'enlevait jamais sa veste en public. Même quand il faisait chaud comme aujourd'hui.

– Moi non plus. »

Elle a regardé ma poitrine.

« T'aimes quand ils sont couverts, hein ? J'peux pas t'en vouloir. Ces trucs-là attirent plus d'ennuis qu'autre chose, a-t-elle dit en prenant une

autre gorgée. Sauf si tu veux des gamins, bien sûr. »

Son commentaire m'a déstabilisée l'espace d'un instant. En toute honnêteté, j'ai été estomaquée par l'audace de cette parfaite inconnue. Ma poitrine n'avait aucune incidence sur mon choix de porter des costumes.

« J'ai conscience que certaines personnes considèrent mes choix vestimentaires comme peu orthodoxes, mais je porte ce costume parce que je le trouve confortable », ai-je répondu d'un ton sévère.

Ce n'était pas vrai. Il n'avait rien de confortable. Il était trop grand au niveau des épaules, trop serré sur les hanches, les manches étaient trop longues et je devais constamment les retrousser. Non. La seule raison pour laquelle je portais ce costume, c'était parce qu'il avait appartenu à Père.

La vieille dame a haussé les épaules. « Comme tu veux, ma grande. C'est pas à moi de juger. Comme disait mon Stanley : "Les goûts et les couleurs..." »

Je me suis dit que Simone aimerait bien cette expression, avant de cligner des yeux, perturbée par la facilité avec laquelle je pouvais me laisser distraire. Je n'étais pas là pour prendre le thé et papoter. J'étais là pour retrouver Simone. Une idée m'a alors traversé l'esprit.

« Attendez », ai-je dit en me levant pour gravir de nouveau les marches. J'ai sorti le mot du café et l'ai collé à la fenêtre de derrière, dans l'axe de la liste de courses inscrite sur le tableau noir, pour comparer les deux écritures. Elles n'avaient rien à voir.

Il a fallu attendre une heure pour que le policier arrive chez Susan. J'ai voulu le conduire directement chez Simone mais il s'est planté face à nous, les pieds écartés, a observé la cuisine de Susan puis sorti un calepin qu'il a ouvert.

« Je vois que vous avez déjà essayé de nous contacter, madame Rose. L'officier en service m'a communiqué un numéro de dossier à votre nom.

– Professeure, ai-je corrigé.

– Pardon ?

– Professeure Rose. »

Il a regardé son calepin.

« Ah.

– Je vous ai téléphoné il y a trois jours et j’attends toujours que l’officier assigné au dossier me rappelle.

– Je suis désolé. Nous manquons de personnel, mais je suis certain qu’on ne vous a pas oubliée.

– Un officier a-t-il été assigné à l’affaire ? »

Il est revenu quelques pages en arrière.

« Je ne dispose pas de cette information pour le moment, mais je suis certain qu’on va vous rappeler très prochainement. »

Je ne crie pas souvent mais cet homme était si peu conscient du caractère urgent du problème que je n’ai pas pu m’en empêcher.

« Cette jeune femme a disparu depuis soixante-douze heures ! Depuis combien de temps faut-il qu’une personne ait disparu pour que vous vous décidiez à rappeler quelqu’un ? »

Il a levé les yeux de son calepin en haussant un sourcil.

« Je ne savais pas qu’il s’agissait d’une disparition. J’ai un simple rapport d’incident suspect impliquant une voiture.

– Impliquant un kidnapping, ai-je corrigé. Le mardi 21 à 18 h 15. J’ai immédiatement téléphoné pour expliquer que j’avais vu une jeune femme être poussée dans une voiture et cette dernière démarrer.

– Elle a été kidnappée ? » s’est écriée la vieille dame.

Je lui ai jeté un bref coup d’œil avant de me retourner vers l’officier.

« Bon sang, êtes-vous en train de me dire que personne n’est à sa recherche ?

– Je... hum... il faut que j’appelle le commissariat.

– Oui, en effet. Mais d’abord, suivez-moi. » Je lui ai tendu le mot du café et je suis sortie dans le jardin. « Voilà le mot qu’elle a soi-disant laissé à son patron mais regardez. » J’ai gravi les marches du perron et pointé le tableau noir du doigt. « Là, c’est son écriture. Comme vous le voyez, elle est complètement différente. »

L’officier a mis ses mains en visière et a regardé à travers la fenêtre.

« Comment savez-vous que c’est son écriture ?

– Parce qu’elle vit seule.

– Comment le savez-vous ?

– Parce que nous sommes amies, mais si vous avez besoin d’une confirmation... » J’ai pointé le doigt vers la porte de Susan. « Demandez-le-lui. »

Il a griffonné un truc sur son calepin.

« Quelqu’un, ai-je dit, a écrit ce mot à son patron pour que celui-ci ne la cherche pas et je crois que ce quelqu’un est l’homme que j’ai vu la pousser dans sa voiture.

– Où travaillait-elle ?

– Dans un café de l’avenue. »

Il a noté.

« Comment s’appelle le propriétaire ?

– Je ne sais pas.

– Depuis combien de temps travaillait-elle là-bas ? »

J’ai laissé échapper un grognement d’impatience.

« Ces questions, c’est au propriétaire qu’il faut les poser. Pas à moi. Maintenant, nous devons enfoncer cette porte. »

Il m’a regardée, paniqué.

« Nous n’allons rien faire de la sorte, madame.

– Allez, vous êtes déjà là. »

Il est descendu de deux marches et j’ai balancé mes bras en l’air.

« C'est une honte ! Une femme a disparu depuis soixante-douze heures. Elle est peut-être à l'intérieur. Elle est peut-être blessée. »

Sa radio a grésillé et il m'a tourné le dos pour répondre.

« Je dois retourner au poste. Un truc urgent, a-t-il dit en descendant une marche de plus.

– Un truc plus urgent qu'un enlèvement ? me suis-je écriée.

– Un officier va très vite vous appeler et vous pourrez voir avec lui pour avoir accès à l'appartement. Nous avons votre numéro de portable ? »

J'ai laissé échapper un gémissement d'exaspération. Je savais ce qu'il était. Un *Dicentra spectabilis*, nom vernaculaire : cœur-saignant. Une plante anodine, presque fragile d'apparence mais si toxique qu'elle provoque des convulsions. J'ai pris une grande inspiration par le nez et expiré doucement par la bouche.

« Je n'en possède pas. Vous avez mon numéro de ligne fixe. »

Il a descendu les marches à reculons et a ajouté avant de partir : « Alors je vous suggère de rentrer chez vous et d'attendre notre coup de fil. »

Quelques instants plus tard, Susan est sortie de chez elle et est venue se planter en bas des marches. Elle a soupiré bruyamment, s'est baissée pour prendre une grosse pierre et me l'a tendue.

« Prends ça. Je ne pense pas qu'elle soit à l'intérieur. J'aurais entendu un truc. Mais tu trouveras peut-être des indices. »

J'ai regardé la pierre dans sa main tendue.

« Je ne suis pas détective. Je ne saurais même pas par où commencer.

– Tu pourras pas faire pire que ce bras cassé de policier. »

J'ai réfléchi à ce qu'impliquait d'entrer par effraction chez quelqu'un. La dernière fois que j'avais eu affaire à la police, c'était après l'incident à l'université, celui qui avait entraîné mon licenciement. L'expérience n'avait rien eu d'agréable et je préférais ne pas la réitérer. Je me suis revue dans cette salle d'interrogatoire, assise à cette table. Les deux policiers d'un côté, mon avocat et moi de l'autre. J'ai mis plus d'un an pour surmonter la honte

que j'avais éprouvée. Mais l'effroi que je ressentais à cette seconde était sans doute la preuve que je ne m'en étais pas totalement remise. J'ai réajusté mes lunettes.

« Ce serait enfreindre la loi.

– J'aurais que c'était moi et que c'était un accident. Qu'est-ce qu'ils vont faire à une vieille de quatre-vingt-cinq ans, hein ? » Elle a tendu la pierre un peu plus haut. « Allez, ma chérie. C'est lourd. »

La porte était fermée par deux verrous, qu'on pouvait facilement atteindre une fois la vitre cassée. Quelques secondes plus tard, je me tenais au milieu de la cuisine. Un frisson m'a parcouru la nuque, puis la colonne, jusqu'aux talons, quand j'ai réalisé où j'étais, à savoir chez Simone. J'ai posé la main sur mon estomac, pour calmer les papillons, et j'ai regardé autour de moi.

Une grande ouverture donnait sur le salon d'à côté. Je pouvais voir le canapé et le bureau recouvert de livres et de papiers. J'étais sur le point d'y entrer quand j'ai senti la respiration poussee de la vieille dame derrière moi. Je me suis retournée ; elle était tout en haut des marches, agrippée à la rampe. Je ne voulais pas d'elle ici. Je voulais être seule dans l'appartement de Simone, seule avec ses affaires. Seule à respirer l'air qu'elle avait respiré.

J'ai traîné un tabouret jusqu'au perron.

« Asseyez-vous et attendez-moi là... Et ne touchez à rien. »

Puis j'ai rejoint le salon et me suis plantée au milieu de la pièce. Après quelques secondes d'hésitation, je me suis agenouillée. C'était à cet endroit que Ricin l'avait frappée. J'ai balancé mon poids d'avant en arrière, comme je l'avais vue faire ce soir-là. J'ai regardé le sol. Il y avait trois petits cercles noirs sur le parquet, possiblement du sang. J'en ai touché un du bout du doigt, en m'attendant à ce qu'il soit humide, puis je me suis levée et j'ai marché jusqu'à la fenêtre. C'est à cet endroit que j'avais vu son visage pour

la première fois, à travers mon télescope, que j'avais vu le sang sur ses doigts, que je l'avais regardée les glisser dans sa bouche.

Je me suis retournée. Le bureau était recouvert de papiers en tout genre et d'ouvrages de référence. Aucun étudiant ne devrait travailler dans un tel désordre. Un livre sur Frida Kahlo trônait sur une pile de livres d'art. J'ai penché la tête pour lire les dos. Georgia O'Keeffe, Françoise Gilot, Lee Miller et, tout en bas, Dorothea Tanning. Des photos de femmes étaient punaisées à un tableau en liège, derrière le bureau. Les artistes, je suppose. J'avais conscience de ne rien connaître à l'art. À vrai dire, la plupart des sujets qui n'avaient aucun lien avec la toxicologie botanique étaient pour moi un mystère.

Plusieurs notes étaient également épinglées au tableau en liège. Une confirmation supplémentaire que le mot laissé au café n'était pas de Simone : son écriture était petite, précise et dénuée de toute faute d'orthographe. J'ai lu une de ces notes : « Titres possibles : *Les Artistes de l'ombre – Muse et rien d'autre – Les Artistes femmes et leurs amants célèbres.* » Ces titres ne signifiaient rien pour moi. J'ai contourné le bureau et je me suis penchée pour regarder les photos de plus près, étudier chacune de ces femmes : des portraits en noir et blanc avec des vêtements et des coiffures propres à chaque époque. Des femmes sérieuses avec des expressions sérieuses, le regard perdu au loin.

J'ai regardé la pile de ce côté-là et j'ai remarqué qu'on avait glissé quelque chose dans le dernier ouvrage. Je me suis penchée pour voir de plus près. Le coin d'une feuille de papier pliée dépassait d'entre les pages. Avec un soin extrême, j'ai approché mon pouce et mon index puis tiré et, comme dans un jeu de Jenga, la pile de livres a chancelé quelques secondes avant de se stabiliser. J'ai déplié le papier. Une adresse était gribouillée d'une écriture ronde, à peine lisible. Absolument pas l'écriture de Simone. J'ai cligné des yeux et je l'ai relu, en me disant que j'avais dû me tromper.

« 32 Grange Ro...

– Tout va bien, ma chérie ? »

J'ai sursauté en entendant la voix de la vieille dame, j'ai froissé le papier et je l'ai fourré dans ma poche.

« T'as trouvé un truc ? »

Susan était debout dans la cuisine.

« Je vous avais dit d'attendre dehors. »

Une étincelle s'est allumée dans ses yeux noirs et elle a ri.

« J'ai arrêté d'écouter ce qu'on me dit y a des années. L'un des avantages de la vieillesse, c'est qu'on peut faire semblant d'être sourde. »

Elle a attrapé une coupe à fruits remplie de bananes.

« Non, ne touchez à rien.

– Elles sont pourries. Je vais les balancer. On n'a pas envie que l'appartement soit envahi par les mouches, non ? »

J'ai soupiré. La vieille dame était aussi pénible que les poils de *Rudbeckia hirta*, une plante herbacée vivace aux pétales jaunes : irritante mais inoffensive.

« Susan aux yeux noirs, ai-je marmonné.

– Qu'est-ce que tu dis, ma chérie ?

– Rien. Retournez vous asseoir sur le tabouret. Je vais aller voir à l'étage. »

En haut, il y avait deux chambres, une côté jardin et l'autre côté rue, dont les portes étaient grandes ouvertes. J'ai penché la tête pour regarder à l'intérieur de chacune. Celle de devant était vide, à l'exception d'un sommier sur lequel était posé un matelas nu. Celle côté jardin appartenait à Simone. Le lit était défait, et des habits éparpillés un peu partout sur le sol, la chaise et la coiffeuse. Tout ce désordre avait quelque chose de perturbant, mais j'ai pris une grande inspiration et je suis entrée dans la pièce.

Un miroir était posé contre le mur, derrière la coiffeuse, avec dessus la trace d'un baiser au rouge à lèvres. C'était troublant. Pourquoi quelqu'un

embrasserait-il son propre reflet ? Plusieurs colliers avec des crucifix de différents genres pendaient aux coins du miroir, parmi lesquels un chapelet.

« Catholique », ai-je murmuré.

Une trousse à maquillage qui débordait de poudriers et de bâtons de rouges à lèvres était couchée sur la table, son contenu éparpillé autour. À côté, une brosse pleine de longs cheveux noirs. À côté encore, un soutien-gorge rembourré de couleur rose. Je l'ai observé, curieuse.

Je me suis retournée. Un lit double était poussé contre le mur près de la fenêtre, la couette et les oreillers en désordre. À côté, une table de nuit encombrée. Une nuisette en soie en travers d'un oreiller. Pour lutter contre l'envie de la toucher, je me suis dirigée vers la salle de bains. J'ai entrouvert la porte avec mon pied. Je n'ai rien remarqué d'important à première vue : deux bouteilles de gel douche, deux shampoings et deux démêlants ; les uns parfumés, les autres non. J'ai trouvé ça étrange pour une seule et même personne et puis je me suis souvenue de Jonathan : l'homme qui se lavait de l'odeur de sa maîtresse au savon neutre avant de rentrer retrouver sa femme. J'ai frissonné de dégoût et fait demi-tour.

Rien de ce qui m'entourait ne m'indiquait où elle pouvait se trouver. J'étais sur le point de redescendre quand la nuisette a capté mon attention. Comme un appât pour un poisson, elle m'attirait malgré moi. Je l'ai attrapée par la bretelle, je l'ai portée à mon nez. C'était l'odeur la plus entêtante que j'ai sentie de ma vie. Des nuances de fruits exotiques : de la papaye et du ramboutan, de l'encens et quelque chose d'acide que je n'arrivais pas à identifier. J'ai furtivement regardé autour de moi, comme si je m'attendais à être prise en flagrant délit, puis j'ai roulé la nuisette en boule et l'ai fourrée dans ma poche.

Quand je suis redescendue, la vieille femme était assise sur le canapé, la coupe à fruits à côté d'elle et l'un des livres d'art de Simone ouvert sur les genoux.

« T'as trouvé quelque chose ? a-t-elle demandé.

– Il n’y a aucune trace d’elle. Ni aucun signe qu’elle soit partie volontairement.

– Tu as dit que tu avais vu quelqu’un la pousser dans une voiture ?

– Oui, pardon si ça a été dur à entendre.

– Ça l’a été, j’avais pas dire le contraire. C’tte fille est adorable, j’ai essayé de m’occuper d’elle. Je m’en veux vraiment. » Elle a secoué la tête.
« Vraiment. »

Je connaissais ce sentiment d’impuissance.

« J’espère que la police va enfin faire son travail et qu’elle rentrera bientôt à la maison. En parlant de rentrer à la maison, je dois y aller. Je ne veux pas rater leur coup de fil. »

La vieille dame a posé le livre à côté d’elle et s’est relevée tant bien que mal. Elle a attrapé la coupe à fruits et traversé la cuisine avant de s’arrêter en haut des marches.

« Et pas de silence radio. J’ai besoin de savoir ce qu’il se passe autant que toi.

– Bien sûr. Je repasserai dès que j’aurai des nouvelles.

– Voilà. Tu passes quand tu veux. Jour et nuit, a-t-elle précisé en serrant la coupe contre son ventre mou avant de commencer sa descente chancelante. Et ne t’inquiète pas pour la fenêtre cassée, je dirai que c’est moi. »

J’étais sur le point de la suivre quand j’ai aperçu le Nokia sur l’étagère. Il contenait probablement des informations cruciales. Il fallait le laisser pour la police. Je l’ai fixé une seconde, puis deux. J’ai traversé la pièce, je l’ai attrapé et je l’ai glissé dans ma poche.

Je suis rentrée en longeant les jardins côté rue, tous entretenus avec goût et joliment fleuris – nombre de ces plantes étaient vénéneuses. J’ai tourné dans ma rue, glissé ma main dans ma poche à la recherche de mes clés et

été surprise de sentir la nuisette. Je n'avais pas la moindre idée de pourquoi j'avais pris une chose aussi intime que de la lingerie. La soie était si douce sous mes doigts. Presque rassurante. Je l'ai serrée puis j'ai sorti mes clés.

À l'instant même où j'ai poussé la porte de mon immeuble, j'ai compris que quelque chose n'allait pas. Je me suis arrêtée en bas des escaliers et j'ai levé la tête. On sentait une brise légère mais quelque chose sortait de l'ordinaire. Je suis montée jusqu'au premier étage et je me suis de nouveau arrêtée. J'ai reniflé. Ça sentait une odeur que je reconnaîtrais entre toutes : le compost. Paniquée, je me suis ruée jusqu'à mon appartement, trois étages plus haut. Ma porte d'entrée était grande ouverte.

« Oh, pitié, non ! » ai-je crié.

Ma voix a résonné dans toute la cage d'escalier.

Debout sur le seuil, j'ai hésité une seconde avant de courir à l'intérieur. J'ai remonté le couloir jusqu'à la cuisine. L'échelle était posée n'importe comment par terre, sous la trappe ouverte.

« Non, non ! »

Je l'ai ramassée, repositionnée et suis montée à toute vitesse. Quand j'ai passé la tête à travers la trappe, mon cœur s'est arrêté.

11

Paralysée sur l'échelle, le corps à demi sorti sur le toit, j'ai observé le désastre. Tous les pots avaient été retournés, leur contenu renversé, les plantes détruites et le compost éparpillé partout sur le toit, comme si quelqu'un avait tout balancé dans un accès de fureur. J'ai posé la main sur ma poitrine, pas seulement à cause du choc mais parce que je connaissais la gravité des conséquences d'un tel acte de vandalisme. Si les coupables avaient accidentellement emporté avec eux des substances végétales... qui sait ce qu'il arriverait aux gens qu'ils croiseraient. C'était plus qu'un désastre. C'était une catastrophe en puissance.

Au centre de la serre mise à sac, j'ai aperçu la *Psychotria elata* intacte et, derrière, le télescope, épargné lui aussi. C'était étrange qu'ils n'aient pas pris les objets de valeur, mais cela confirmait qu'il ne s'agissait pas d'un cambriolage. On avait cherché à détruire le jardin. Moi qui ne pleurais jamais, pas même quand j'avais eu le cœur brisé, j'ai senti des larmes embuer mes lunettes.

« Qui a fait ça ? »

La logique voulait qu'il ne puisse s'agir que d'une personne, mais c'était impossible puisqu'elle avait été kidnappée.

Devant moi, une baie de *Karwinskia humboldtiana* gisait au sol et une autre encore derrière. À vrai dire, depuis la trappe, on devinait une ligne de baies. J'ai observé le reste du jardin, à la recherche de la plante détruite, mais elle était introuvable. Sur le sol de la cuisine, en bas de l'échelle, il y

avait quelques baies encore et j'ai compris qu'il s'agissait finalement bien d'un cambriolage, parce que celui qui avait fait ça avait volé le *Karwinskia*. Dans un état d'angoisse extrême, j'ai descendu l'échelle en chancelant, j'ai trébuché dans le couloir, attrapé le combiné du téléphone et appelé la police.

Je ne suis pas remontée sur le toit après ça. Assise à mon bureau, j'ai envisagé tous les dégâts que pouvait causer le *Karwinskia* s'il tombait entre de mauvaises mains. J'étais si concentrée que lorsque la sonnerie de l'interphone a retenti, j'ai sursauté et j'ai eu besoin d'une seconde pour reprendre mes esprits avant de pouvoir me diriger vers la porte et décrocher.

« Professeure Rose ? C'est l'inspecteur Roberts. »

Je me suis figée. L'inspecteur Richard Roberts. La dernière fois que je l'avais vu, je l'avais baptisé Petite herbe à poux. Nom latin : *Ambrosia artemisiifolia*. Une plante de mauvais goût au pollen hautement allergène, qui fait pleurer les yeux, irrite la gorge, provoque des douleurs sinusales et fait enfler les yeux en les cernant de bleu. Irritante à l'extrême. J'étais choquée d'entendre sa voix après tout ce temps. J'ai fermé les yeux et laissé retomber ma tête contre le mur.

« Professeure ? Vous me laissez entrer ? »

J'ai hésité, puis, d'une main tremblante, j'ai appuyé sur le bouton de l'interphone. En bas, j'ai entendu le déclic de la porte qui s'ouvrait, puis le bruit lourd de son claquement, comme un marteau qui tombe.

Il a pris son temps pour monter les escaliers mais je lui en étais reconnaissante, ça a donné le temps à mon cœur de se calmer. Il s'arrêtait à chaque étage. J'ai entendu son souffle appuyé bien avant qu'il n'entre dans mon champ de vision. Quand il a enfin eu atteint le bas du dernier escalier, il a levé les yeux vers moi.

« Bonjour, professeure. Ça fait longtemps. »

En entendant sa voix, je me suis revue dans cette salle d'interrogatoire, lui assis face à moi, son lieutenant à sa gauche et des pages et des pages de

rapports posées sur la table entre nous.

« Vous n'avez pas changé », a-t-il dit.

On ne pouvait pas en dire autant de lui. Il avait visiblement pris un coup de vieux. Ses cheveux étaient plus gris et plus épars, son teint plus blafard, et il avait pris beaucoup de poids. À vrai dire, j'aurais même parié qu'il était malade. J'ai glissé la main dans ma poche et serré la nuisette de Simone pour me rassurer.

« Je ne m'attendais pas à quelqu'un d'aussi gradé », ai-je dit d'un ton sec.

Il a haussé ses sourcils broussailleux.

« Oh ? Et à qui vous attendiez-vous ? »

– À l'officier que j'ai rencontré ce matin. Je ne me souviens pas de son nom. Je pensais qu'on lui confierait l'affaire à lui.

– Eh bien, il semblerait que tout ça soit devenu un petit peu plus compliqué, je me suis donc dit que j'allais venir en personne... » Il a commencé son ascension, une marche après l'autre, les yeux rivés sur ses bottes. « L'officier que vous avez rencontré ce matin est le lieutenant James Hannah et il a effectivement été assigné à cette affaire, pour m'assister. »

Il a atteint la dernière marche et m'a lancé son sourire pincé. Un sourire dont je me souvenais parfaitement.

« Je ne vous serre pas la main. Je sais que vous n'aimez pas ça. Je peux entrer ? »

– Vous ne portez pas la combinaison des scènes de crime. »

Il a baissé les yeux vers son costume bleu foncé, le même que celui qu'il portait toutes les fois où je l'avais vu dans ma vie. Déjà usé à l'époque. Encore plus aujourd'hui.

« Je n'avais pas conscience que ce serait nécessaire. »

J'ai laissé échapper un soupir.

« J'ai explicitement dit à Cœur-saignant... au lieutenant au téléphone qu'il fallait porter une combinaison.

- Je suis désolé que l’information ne m’ait pas été transmise.
- Je suppose que je vais devoir vous en prêter une, ai-je conclu agacée.
- Merci. C’est très gentil.
- Ce n’est pas de la gentillesse. »

Il a souri et s’est penché pour regarder l’appartement derrière moi.

« Entrons, voulez-vous ? »

L’idée de cet homme chez moi m’était insupportable. Je savais qu’il faudrait bien laisser entrer un policier à un moment ou un autre, mais j’aurais préféré n’importe qui plutôt que lui. J’ai reniflé et fait un pas de côté.

« C’est une situation étrange, n’est-ce pas ? a-t-il dit en me contournant. Je dois reconnaître que je pensais que cette... » Il a mimé des guillemets avec ses doigts. « ... “affaire de plantes vénéneuses” était derrière nous. »

J’ai grincé des dents mais je n’ai pas répondu.

Il a remonté le couloir et s’est arrêté devant la photo de Père. Mes yeux allaient de lui au cadre. Je me demandais ce qui avait bien pu attirer son attention. Ce n’était pas un cliché particulièrement bien cadré. Je l’avais pris à onze ans, avec l’appareil Kodak de Père. On le voyait assis à la grande table, en train de lire un exemplaire abîmé de *L’Idiot* de Dostoïevski. Autour de lui, un chaos de feuilles, de crayons, de livres et de journaux. Mais aussi de la vaisselle sale, un globe, une botte boueuse, un vieux boulier, une maquette du corps humain, une cravache, une taupe disséquée, un minuteur en forme d’œuf et une coupe de prunes pourrissantes. Il portait un costume en tweed et des lunettes en métal. Ses cheveux étaient soigneusement coiffés en arrière avec une raie nette sur le côté. Père se moquait du désordre autour de lui mais il était toujours très méticuleux quand il s’agissait de ses cheveux.

« C’est donc le fameux professeur Herbert Rose, a dit l’inspecteur Roberts. Cette photo aurait pu être prise il y a cent ans. »

Fameux ? ai-je pensé.

« C'est là qu'il vous faisait l'école à la maison ? a-t-il demandé en se tournant vers moi. C'était votre salle de classe ? »

Fameux ?

L'inspecteur Roberts a haussé les sourcils, mais il n'a pas insisté pour que je lui réponde.

« Où voulez-vous qu'on s'installe ? Ici ? » a-t-il proposé en entrant dans le salon pour aller s'asseoir sur le canapé.

Je suis restée debout sur le seuil.

« Asseyez-vous, s'il vous plaît », a-t-il dit.

Il a tapoté le coussin à côté de lui. J'ai traversé la pièce mais je me suis assise à mon bureau. Il est resté silencieux. Il me scrutait, comme pour m'analyser. Sans doute pour évaluer l'état de ma santé mentale. J'ai gardé les yeux rivés sur le tapis.

« Donc, clarifions la situation, a-t-il commencé. Il ne s'agit pas seulement de la destruction d'une collection de plantes vénéneuses mais également du possible enlèvement d'une femme. Correct ? »

J'ai relevé les yeux

« Est-ce que vous la cherchez ? »

Il s'est raclé la gorge.

« Avant que nous n'allions plus loin...

– Je suis très inquiète, l'ai-je interrompu. À propos de Simone, la jeune femme. Très inquiète. »

Il a levé la main pour m'arrêter.

« Avant que nous n'allions plus loin, j'ai besoin de voir votre permis de détention de substances vénéneuses. »

J'ai légèrement sursauté. Je ne m'y attendais pas.

« Je n'en ai pas. Le jardin n'est pas ouvert au public, c'est une collection privée. »

Il a consulté son calepin.

« Vous nous avez pourtant dit que la jeune femme qui a peut-être été enlevée l'a été après avoir visité votre jardin. »

L'angoisse m'a serré la poitrine, j'ai agrippé le tissu de mon pantalon pour tenter de me calmer. J'avais complètement oublié avoir mentionné la visite de Simone.

« Je n'ai jamais eu d'autre visiteur et je me suis assurée que tout se fasse dans un environnement contrôlé. Elle est restée à un endroit précis et n'a rien touché.

– Mais... il y a toujours un “mais”, n'est-ce pas ? a-t-il dit avec son sourire pincé. Une seule visite d'une personne non habilitée suffirait à contrevenir à votre permis de détention de substances vénéneuses... et vous n'en avez même pas. Ce qui veut dire que vous avez enfreint la loi... encore une fois.

– La dernière fois, c'était un accident, me suis-je empressée de répondre.

– Vraiment ?

– Oui. »

Il a laissé échapper ce grognement, celui qu'il faisait dans la salle d'interrogatoire quand il n'était pas satisfait de l'une de mes réponses. Je me suis tournée, comme je l'avais déjà fait, pour éviter ses yeux qui semblaient ramper vers moi comme des araignées.

« Nous ne sommes jamais vraiment allés au fond des choses dans cette histoire. Je veux dire *vraiment* au fond. »

Je lui ai lancé un bref coup d'œil.

« Pourquoi ressortez-vous tout ça ?

– Parce que nous voilà un an plus tard, dans une affaire similaire d'exposition de plantes vénéneuses impliquant votre collection. »

Père m'a dit un jour qu'ignorer le passé, c'était prendre le risque d'y rester pris au piège. Je ne voulais pas aller « au fond des choses ». Je voulais oublier que tout ça était arrivé. Pourtant j'étais là, à trembler au

bord d'un précipice creusé il y a longtemps. Et l'inspecteur Roberts n'attendait qu'un faux pas de ma part. Je me suis levée brusquement.

« Le défaut de permis, c'est un détail. J'en assumerai les conséquences, mais plus tard. Il y a des questions plus urgentes. Une femme a été enlevée. On a imité son écriture pour dissuader des gens de la chercher et quelqu'un l'a forcée à révéler où se trouvait mon jardin pour pouvoir voler une plante très dangereuse. »

Il a plissé les yeux.

« Vous êtes sûre de ce que vous avancez ?

– Non, ce n'est qu'une déduction logique. Mais puisqu'on parle de logique, ce type de vol ne peut avoir qu'une conséquence : une ou plusieurs personnes vont souffrir, voire mourir. »

Il a refermé son calepin.

« C'est une affirmation un peu excessive, professeure, mais je sais que vous n'êtes pas du genre mélodramatique. Mettons de côté un instant l'enlèvement supposé. Ce que je ne comprends pas, et je vous prie de pardonner ma lenteur intellectuelle, c'est pourquoi quelqu'un se donnerait la peine de vandaliser un jardin s'il n'avait l'intention de ne voler qu'une seule plante. Pourquoi ne pas juste la voler ? »

Je n'avais pas voulu le révéler plus tôt mais je n'avais plus le choix. J'ai réajusté mes lunettes.

« Parce que je crois qu'on a volé plus d'une plante mais je ne saurai pas combien avant de dresser un inventaire complet. Je crois que l'intention du voleur était de mettre à sac le jardin pour qu'on ne découvre jamais ce qu'il avait pris. »

L'inspecteur Roberts a réfléchi en se mordant les lèvres et en faisant tourner son stylo d'un doigt à l'autre, comme un magicien avec une pièce de monnaie. Il avait eu la même manie dans la salle d'interrogatoire. Cela m'avait décontenancée à l'époque et cela me décontençait aujourd'hui encore. Je savais qu'il m'observait scrupuleusement, même si je ne l'avais

pas regardé une seule fois dans les yeux depuis qu'il avait mis les pieds dans mon appartement.

« Je crois qu'il est temps que vous me prêtiez cette combinaison. »

Je lui ai donné celle que Simone avait portée. Elle était trop courte au niveau des jambes et des bras et il était impossible de fermer tous les boutons à cause de son énorme ventre. Quand nous sommes entrés dans la cuisine, il a regardé l'échelle, inquiet.

« Je monte la première, et je vous appelle après m'être assurée que c'est sans danger, ai-je dit en enfilant mes chaussons de protection. Quand vous monterez, restez sur l'échelle et ne touchez à rien. »

En voyant de nouveau mon jardin, j'ai failli me remettre à pleurer mais je me suis retenue. J'ai ramassé les débris de plantes tout autour de la trappe. L'inspecteur Roberts a mis du temps à gravir l'échelle mais sa tête a fini par surgir.

« Je comprends ce que vous dites, a-t-il dit en expirant bruyamment tout en regardant autour de lui. C'est un vrai carnage, n'est-ce pas ?

– Comme je vous l'ai dit.

– Quelle plante a été volée avec certitude ?

– Un *Karwinskia humboldtiana*.

– *Karwinskia humboldtiana*. Intéressant, a-t-il répété en écorchant sa prononciation. » Il a regardé en direction de la serre. « Pourquoi n'ont-ils pas touché à ces plantes-là ?

– Ce ne sont que des semis. Trop jeunes pour avoir développé la moindre toxicité.

– Ils savaient donc ce qu'ils faisaient. » Il a penché la tête. « Et celle-là, la criarde avec ses grosses lèvres rouges ? »

Je n'aimais pas son choix de mots.

« Elle n'est pas vénéneuse, ai-je répondu en ouvrant la porte de la serre pour la saisir. Elle contient bien un psychotrope, mais ce n'est pas pour ça que je l'ai achetée. C'est juste l'une de mes plantes préférées.

– Elle a quelque chose d'obscène. » Il a penché la tête de l'autre côté.
« Je vois que vous avez un Celestron CGX-L, monture équatoriale. »

J'ai suivi son regard jusqu'au télescope.

« Trente-cinq centimètres ?

– Oui.

– HD ?

– Oui.

– J'en ai toujours voulu un, mais il est trop grand pour mon petit balcon. » Il s'est tu un instant avant d'ajouter : « Et trop cher pour un salaire de policier. Vous aimez l'astronomie ? »

Sa question n'était pas pertinente. Pour quelle autre raison aurais-je un télescope aussi sophistiqué ?

« La pluie de météores de la semaine dernière devait être spectaculaire », a-t-il ajouté.

Il perdait son temps au lieu de poser des questions judicieuses. Des questions à propos du jardin. Plusieurs secondes ont passé avant que je ne réalise qu'il attendait une réponse de ma part.

« Je ne l'ai pas vue. »

Il a froncé ses sourcils broussailleux.

« Vous avez un Celestron et vous n'avez pas regardé la pluie de météores ? Quel gâchis ! »

Il a laissé échapper son grognement. J'ai eu l'impression d'attendre une éternité avant qu'il n'ajoute enfin :

« Très bien. Merci, professeure. J'en ai vu assez. »

La seule chose qu'il avait vue et la seule chose qui l'avait intéressé, c'était le télescope.

Où étaient les questions pertinentes ?

« C'est tout ? ai-je demandé.

– Pour le moment. J'ai deux autres arrêts à faire avant de rentrer au poste.

– Quels arrêts ?

– Des arrêts nécessaires. »

Agacée par sa phrase résolument obscure, un classique chez lui, je lui ai lancé un regard noir mais n'ai eu droit qu'à un sourire en retour.

« Au revoir, donc. Je vous tiendrai au courant, Eustacia. »

J'ai tressailli en l'entendant m'appeler par mon prénom. Il avait plusieurs fois employé cette tactique durant sa première enquête. Mais nous n'étions plus en salle d'interrogatoire. Nous étions chez moi.

« J'attends donc de vos nouvelles... *Richard*. »

J'ai eu droit à un dernier sourire pincé puis il a descendu l'échelle. Je suis restée là, à observer le dessus de son crâne chauve, tandis qu'il bataillait pour s'extirper de sa combinaison trop serrée. Quand il a quitté la cuisine, je n'ai pas bougé. Je me suis contentée d'écouter. Il prenait bien trop de temps pour s'en aller. Il devait, à n'en pas douter, regarder dans la salle de bains, la chambre, peut-être de nouveau le salon. Je suis restée immobile, j'ai inspiré doucement jusqu'à entendre la porte d'entrée se refermer. J'ai déplié la chaise en toile et je m'y suis installée, la *Psychotria* sur les genoux.

Assise là, j'ai repensé à l'incident qui avait eu lieu l'année dernière à l'université, celui qui m'avait valu tant d'ennuis. Je ne comprenais toujours pas comment tout ça avait pu arriver. Je gérais mon labo avec une méticulosité absolue, tout était absolument en ordre. Je pouvais rendre compte de chaque végétal, chaque fiole, chaque échantillon de poison dans l'armoire verrouillée. Chaque tube à essai, chaque boîte de Petri, chaque pipette. Alors comment une contamination au *Karwinskia* avait-elle pu survenir ? Comme je l'avais répété, encore et encore, dans la salle d'interrogatoire : je n'en avais pas la moindre idée.

12

J'ai senti les larmes monter mais pas à cause des plantes détruites : je pleurais les vingt ans qu'il m'avait fallu pour les collectionner. Deux décennies de recherches, d'enquêtes et de négociations. L'attente interminable d'un colis parti du fin fond d'un pays lointain. L'enveloppe remplie d'espèces tendue au livreur, dans l'alcôve, sous la pergola du Heath. La hâte qui m'empêchait de respirer quand je rentrais à pied à la maison. L'excitation quand j'ouvrais le paquet, sans savoir si la racine ou la bouture avait survécu au voyage, la découpe minutieuse du cordon, le dépliage du papier, le balayage de la main de la poussière accumulée et, enfin, le dévoilement en soulevant délicatement le morceau de laine de coton. Jamais, durant mes quarante-quatre années de vie, je n'avais éprouvé une extase comparable à celle de découvrir une pousse parfaitement verte ou une racine blanche et charnue, connaissant les dangers de ces boutures d'apparence anodine.

Désormais, tout ça était détruit, tout ça n'était plus et ne serait plus jamais. Pas dans une collection privée, en tout cas. De nos jours, cela demanderait trop de paperasse. Les contrôles aux douanes étaient devenus plus stricts, les obtentions de permis, plus difficiles. Les fouineurs officiels, comme l'inspecteur Roberts, fourraient leur nez partout. Moi, je n'avais rien d'autre que mon jardin. M'occuper de ces plantes était ma seule raison de vivre. J'avais perdu tout le reste : Père, mon amour, ma réputation, l'usage de ma main et désormais Simone. Toutes ces choses précieuses...

envolées. Je ne pouvais plus m'arrêter de sangloter. C'était pitoyable mais je m'en moquais. La morve et les larmes pouvaient bien se répandre, il n'y avait plus personne pour les voir.

Un morceau de lierre gisait à mes pieds, ses vrilles pliées et cassées. J'avais eu beaucoup de mal à garder cet abrus en vie. Quand il avait enfin produit des gousses, j'en avais ouvert une en deux et avais éprouvé un sentiment d'euphorie en constatant que les graines étaient intactes à l'intérieur. Mes larmes continuaient de tomber à grosses gouttes. Je me suis penchée pour ramasser une gousse écrasée. Je l'ai fait tourner dans ma main puis je l'ai ouverte et j'ai fait tomber les pois dans ma paume. Sept, exactement. Sept petits pois parfaits, chacun doté de son petit point noir si distinctif. En les voyant, j'ai laissé échapper un autre sanglot, puis je les ai emballés dans mon mouchoir et rangés dans ma poche.

La *Psychotria* était toujours posée sur mes genoux. Je ne m'étais pas rendu compte que j'avais machinalement frotté ses bractées rouges, si fort qu'il en était sorti du jus. J'ai observé le liquide couler le long de ma main. Je savais ce qu'il contenait. Je connaissais ses effets mais j'avais besoin d'un peu de temps. J'avais besoin d'une seconde pour me réfugier loin du deuil, du chagrin et de la peine. Un refuge sans aucune émotion. J'ai regardé le jus rouge, puis j'ai glissé mes doigts dans ma bouche et les ai méticuleusement léchés. Le goût était amer mais pas désagréable. Il m'a procuré la même sensation que lorsqu'on mord dans une prunelle, comme si toute ma salive avait été aspirée. Mes joues se sont creusées d'un seul coup. J'ai avalé puis léché mes lèvres et cassé une feuille épaisse pour la frotter contre ma bouche et en sucer son jus.

Après ça, j'ai perdu toute notion du temps. Je ne sais pas combien de minutes je suis restée là, à sucer pensivement la feuille, mais, petit à petit, j'ai pris conscience qu'une pie jacassait non loin de là. Perchée sur le grillage, à moins d'un mètre, elle a fait un bond de côté, s'est arrêtée et a penché la tête, un œil fixé sur moi.

« *Salue-la.* »

J'ai sursauté. C'était la voix de Père, lointaine et tremblante. J'ai regardé partout sur la terrasse et il s'est peu à peu matérialisé dans notre jardin d'Oxford, assis sur la chaise en toile sur laquelle j'étais moi-même assise à cette seconde, vêtu du costume que je portais moi aussi.

« *Salue-la.*

– Qu'est-ce que vous... Comment allez-vous ? ai-je demandé. Qu'est-ce que vous faites là ? »

J'ai tendu la main vers lui, elle est passée à travers son corps.

« *J'ai été appelé.*

– Appelé ?

– *Allons, Casse-Lunettes, elle est toute seule. "Une pour la tristesse."*
Salue-la. Chasse la tristesse. »

Captivée, j'ai posé un doigt sur chacune de mes tempes et j'ai souri.

« Qui vous a appelé ?

– *D'après toi ?* » a-t-il demandé tandis que les contours de son corps se floutaient.

D'une petite voix, presque enfantine, j'ai répondu :

« Moi ? C'était moi ? »

Mais sa silhouette continuait de disparaître, jusqu'à ne plus être qu'à peine visible.

« *Je ne peux pas rester, Casse-Lunettes. Je dois... je dois y aller.*

– Non. Ne me laissez pas... Restez... Restez avec moi. »

J'ai cligné des yeux et il a disparu. J'avais tant de mal à respirer qu'il a fallu que j'appuie des deux mains sur ma poitrine. Quel sans-cœur ! Quelle cruauté de sa part de m'abandonner encore une fois !

Un jacasement métallique a envahi mon cerveau, m'obligeant à me reconcentrer sur la pie. Son œil toujours rivé sur moi, sa tête toujours penchée. Je l'ai fixée moi aussi, puis j'ai incliné la tête dans la même direction. Elle a changé de côté. Je l'ai imitée.

« Qu'est-ce que tu essaies de me dire ? »

Quelque chose d'important. Quelque chose de vital. Peut-être qu'elle savait qui avait volé le *Karwinskia*. Peut-être qu'elle savait où était Simone. Je me suis levée, lentement, j'ai posé la plante sur la chaise et fait un pas en avant. La pie a bondi à gauche. Un pas de plus. Un autre bond. J'ai tendu la main, pour la toucher. J'ai avancé et elle s'est envolée par-delà les toits.

Je suis sans doute restée un long moment près du grillage, à fixer la brume de chaleur qui frissonnait au-dessus des toits, avant de comprendre qu'il y avait de l'agitation dans le jardin d'en face. J'ai baissé les yeux : l'inspecteur Roberts et Susan discutaient. Elle a montré du doigt la porte de derrière de chez Simone en haussant les épaules, sans doute pour expliquer le carreau cassé. Il a regardé la porte, les mains dans les poches et les épaules courbées. J'ai eu l'impression d'entendre son grognement. Il a gravi les marches du perron, s'est arrêté en haut, est entré dans la cuisine et a disparu de mon champ de vision. J'ai supposé qu'il ne croyait pas un mot de ce que venait de lui dire Susan.

J'ai eu beau plisser les yeux, impossible de le voir à travers la porte ouverte. J'ai hésité l'espace d'une seconde puis, en faisant attention, j'ai enjambé les débris de plantes. J'ai attrapé le télescope et l'ai penché vers le bas avant de poser mon œil sur l'oculaire. J'ai aperçu la silhouette floue de l'inspecteur Roberts dans le salon, debout face au bureau. J'ai fait la mise au point et l'ai regardé enfiler une paire de gants en latex. Il a attrapé un des livres d'art, l'a feuilleté puis reposé et s'est approché du tableau en liège pour regarder les photographies. Il a rejoint la fenêtre de devant, a regardé dans la rue, fait demi-tour et marché jusqu'à celle de derrière. Puis il s'est accroupi, a sorti son téléphone et pris une photo du parquet, avant de se relever et de disparaître dans le couloir.

J'ai déplacé le télescope vers la fenêtre de la chambre. Il a mis un temps fou à monter les escaliers. Quand il est entré dans la pièce, la première chose qu'il a faite a été d'aller s'asseoir sur le lit. Le voir sur son lit à elle,

avec ses habits sales et abîmés, à l'endroit exact où elle s'allongeait, me répugnait.

« Va-t'en », ai-je dit. Il s'est levé et a rejoint la salle de bains.

J'ai relevé la tête pour avoir une vue d'ensemble. Susan était en train de monter les marches du perron. Elle est entrée dans la cuisine, a ouvert le frigo pour en sortir plusieurs choses, tourné la tête vers le salon et s'est empressée de ressortir. J'ai posé mon œil sur l'oculaire, juste à temps pour voir l'inspecteur Roberts quitter la chambre. Susan avait du mal à descendre les marches avec tout son butin.

« Dépêchez-vous », ai-je murmuré.

Elle est rentrée chez elle au moment même où l'inspecteur Roberts réapparaissait sur le perron.

Il est resté là, les mains dans les poches, à scruter le jardin à droite et à gauche. À cette distance, je le voyais en entier. Une silhouette corpulente, un peu comme celle d'Hitchcock : pas vraiment de cou, des épaules rondes et un énorme ventre. J'ai ajusté le télescope sur son visage et j'ai été momentanément distraite par la clarté de l'image. Je pouvais voir chaque rougeur, chaque ride, chaque petite coupure qu'il s'était faite en se rasant, chaque poil qui dépassait de son nez. Il a levé la tête vers mon jardin et, même si je savais qu'il ne pouvait pas me voir, j'ai eu l'impression qu'il me fixait. J'ai eu l'impression de voir ses yeux pour la première fois. Le bleu de ses iris, le réseau veineux du blanc autour, le gris de son arc sénile. J'ai froncé les sourcils. Il avait une expression qu'il avait souvent eue dans la salle d'interrogatoire. Celle que je n'arrivais pas à déchiffrer. J'ai ôté mon œil de l'oculaire, je me suis redressée et je l'ai regardé sortir son téléphone de sa poche, lever le bras en direction de ma terrasse et prendre une photo.

J'avais déjà lu des témoignages de gens qui, sous l'influence de la DMT, affirmaient avoir interagi avec certains de leurs proches décédés. Ils

évoquaient une fusion de l'esprit avec des ancêtres si vieux qu'ils ne communiquaient pas dans la même langue. Il n'y avait évidemment pas de comparaison possible entre ce genre d'expérience et le bref moment où j'avais vu Père sur le toit. Ni entre les manifestations visuelles irisées et psychédéliques qu'ils disaient avoir vues en fermant les yeux et l'image de Père qui se dissipait lentement dans la brume. Dans mon cas, les effets de la drogue étaient arrivés doucement, de façon agréable au début, avec une sensation de bien-être si totale qu'il ne m'importait plus que mon jardin ait été détruit, ni que Simone ait été enlevée, ni que l'inspecteur Roberts fasse de nouveau partie de ma vie.

J'avais soigneusement étalé la nuisette de Simone sur mon bureau, à côté de l'adresse griffonnée, du Nokia, du mot du café et du numéro de téléphone que j'avais appelé une centaine de fois pour tomber inexorablement sur une messagerie, en m'assurant que tout soit bien aligné. Je lissais désormais la nuisette, du décolleté à l'ourlet, encore et encore, tout en marmonnant pour moi-même. Intellectuellement, je savais que le produit chimique altérait la perception des circuits neuronaux de mon cortex préfrontal. Mais j'étais également convaincue qu'il était impératif que je lisse méticuleusement la soie de cette nuisette avec la paume de ma main, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus le moindre pli.

Soudain, le Nokia a émis un bip aigu pour m'avertir de l'arrivée d'un SMS et j'ai détourné mon attention de la nuisette aussi facilement qu'une enfant qui aurait vu un nouveau jouet. J'ai essayé de lire l'écran flou du téléphone posé sur mon bureau sans bouger, mais j'ai dû finir par me résoudre à le prendre en main et à l'éloigner de mes yeux.

Où es-tu ? Je m'inquiète.

J'ai grimacé.

« Je suis là, au même endroit que d'habitude », ai-je dit en rapprochant le téléphone de mes yeux. Il a de nouveau bipé et je l'ai laissé tomber par

terre. J'ai posé mes mains sur mes cuisses, je me suis penchée pour le fixer, en attendant qu'il fasse autre chose, puis j'ai incliné la tête pour lire l'écran.

Envoie-moi un texto.

« O.K. », ai-je dit avec la conviction absolue qu'il était crucial que j'obéisse à cet ordre même si je n'avais pas la moindre idée de comment faire. J'ai ramassé le téléphone, appuyé sur le plus gros bouton et me suis esclaffée en voyant l'écran s'allumer. Je me suis retrouvée face à une ribambelle d'icônes, la plus évidente d'entre elles étant une enveloppe surmontée d'un petit rond rouge. J'ai de nouveau appuyé sur le gros bouton et une liste de messages est apparue, le plus récent en haut.

Envoie-moi un texto.

« Une seconde », ai-je dit en étudiant les boutons.

Après une étude minutieuse, j'ai aperçu les minuscules lettres à côté des chiffres. « Abc » à gauche du 2, « def » à gauche du 3 et ainsi de suite jusqu'à la fin de l'alphabet. J'étais peut-être une technophobe et sous l'influence d'un hallucinogène, mais je n'étais pas stupide. J'ai très vite compris comment double ou triple-cliquer sur les chiffres, jusqu'à avoir écrit « Azertyuiopqsdfghjklmwxcvbn ».

« Ingénieux », ai-je dit en fixant l'écran.

J'ai appuyé sur le bouton « effacer » et regardé les lettres disparaître une par une, puis j'ai recommencé.

Simone n'est pas en mesure de répondre, puis-je prendre un message ?

J'ai attendu quelques secondes que quelque chose se passe mais, comme rien n'arrivait, j'ai de nouveau appuyé sur le gros bouton. Le téléphone s'est mis à vibrer et mon texto est arrivé tout en haut de la liste des messages. J'ai fixé l'écran en attendant une réponse jusqu'à ce que j'oublie ce que j'étais en train de faire et que j'attrape le mot avec l'adresse griffonnée : 32 Grange Road. Comment la connaissait-elle ? Elle n'avait tout de même pas l'intention de s'y rendre ? Le portable a bipé et je l'ai saisi.

Qui êtes-vous ?

Sans hésiter, j'ai répondu : *Le Professeur.*

J'ai attendu et attendu. Puis j'ai été prise d'une faim aussi soudaine que vorace. Laisant le téléphone sur le bureau, je suis allée dans la cuisine et j'ai tout de suite remarqué que la trappe était restée ouverte. Si de la matière végétale venait à voler à travers, la cuisine serait contaminée. J'avais soigneusement ramassé les baies de *Karwinskia* éparpillées et je les avais enfermées dans une fiole mais une feuille égarée pouvait causer des dommages indicibles. Je me suis agrippée à l'échelle mais mon pied a glissé sur l'échelon du bas. Je suis tombée si lourdement que j'en ai fait trembler les carreaux de la fenêtre.

« Bon sang ! » ai-je crié en me frottant l'endroit du visage qui venait de percuter le coin d'une chaise.

Je me suis levée et j'ai ajusté la position de l'échelle un petit peu trop vigoureusement. Elle est tombée et venue s'écraser sur la gazinière. Il m'a fallu deux tentatives supplémentaires pour fermer la trappe. Quand j'ai enfin eu réussi, j'étais complètement exsangue. Abattue, j'ai regardé la cuisine autour de moi. J'étais incapable de rassembler l'énergie de me préparer à déjeuner. J'ai donc pris une décision qui allait à l'encontre totale de mes habitudes : j'ai attrapé mon porte-monnaie et quitté l'appartement avec l'intention d'aller manger dans un des restaurants de l'avenue.

Je suis reconnaissante qu'il n'y ait eu personne pour témoigner de ce qui m'a donné l'impression d'être un flottement gracieux jusqu'en bas des escaliers, comme si mes pieds ne touchaient plus terre, mais fut en réalité une dégringolade géante, sur les fesses et sur quatre étages, entrecoupée de plusieurs collisions avec les murs. Ni personne pour voir ma confusion quand j'ai fini par émerger de mon immeuble et constater qu'il faisait nuit. J'avais l'impression que quelques minutes à peine étaient passées depuis que j'avais vu l'inspecteur Roberts debout sur les marches de chez Simone. J'étais également persuadée que tout ça avait eu lieu dans la matinée.

« De plus en plus curieux », ai-je dit, tandis que je me dirigeais vers l'avenue en fredonnant.

13

Je me suis réveillée au son insistant d'une sonnerie. Je me levais en général à l'aube mais le réveil sur ma table de nuit indiquait 10 heures. Jamais de ma vie entière je n'avais dormi jusqu'à 10 heures. La sonnerie a de nouveau retenti, tonitruante et interminable, et il m'a fallu plusieurs minutes pour me rendre compte qu'il s'agissait de celle de mon interphone. Je me suis brusquement redressée, ce qui m'a aussitôt donné la nausée. Je me suis frotté le visage et j'ai grimacé en éprouvant une douleur inattendue. Hésitante, j'ai touché mon œil gauche et j'ai été surprise de sentir qu'il était enflé. Je me suis levée et j'ai claudiqué jusqu'à la salle de bains. Dans le miroir, mon œil était si gonflé que je ne pouvais presque plus l'ouvrir, la peau autour avait une teinte marron-violet. J'ai délicatement tapoté la boursouflure en essayant de me souvenir de ce qu'il s'était passé. On a de nouveau sonné.

« C'est bon, j'arrive, ai-je marmonné en me dirigeant vers l'interphone. Oui ?

– Professeure ? »

Mon cœur s'est emballé en reconnaissant la voix de l'inspecteur Roberts.

« Vous avez retrouvé Simone ?

– Pas encore. »

Puis serré.

« Pourquoi ? »

Il y a eu un silence avant qu'il ne réponde :

« Parce que ces choses-là prennent du temps. Je dois vous parler. Je peux monter ? »

– Non. Ce n'est pas le bon moment. »

J'ai entendu un soupir.

« C'est une affaire criminelle. Il faut que je monte. »

– Pas maintenant.

– Professeure Ro... »

J'ai raccroché, je suis retournée me planter devant le miroir et j'ai fixé mon reflet avec consternation. Mes souvenirs de la veille étaient fragmentés. Je me rappelais plus de sensations que d'actions : un sentiment de bien-être, d'assurance, de certitude, mais impossible de me rappeler comment j'avais fini avec un œil au beurre noir. J'ai fermé les yeux pour me concentrer sur la chronologie des événements. Je me revoyais assise sur le toit à épier l'inspecteur Roberts jusqu'à ce qu'il quitte la maison de Simone. Après ça, les détails n'étaient pas très clairs.

On a frappé à la porte d'entrée. J'ai laissé échapper un « tss-tss » de mécontentement. Un de mes voisins devait lui avoir donné accès à l'immeuble.

« Professeure Rose ? Ouvrez ! »

J'ai fait couler un bain et rejoint la cuisine pour préparer mon porridge. On a de nouveau frappé, plus fort cette fois.

« J'ai dit : pas maintenant. Je suis occupée. Revenez dans une heure. »

– Ce n'est pas une visite de courtoisie. »

Dans une casserole, j'ai versé une tasse de flocons d'avoine et deux d'eau. Il a de nouveau tambouriné.

« Ouvrez la porte ou l'un de mes officiers s'en chargera. »

Je suis allée fermer les robinets dans la salle de bains.

« Je vous aurais prévenue. »

Je suis allée ouvrir la porte. L'inspecteur Roberts était seul.

Il a écarquillé les yeux en voyant mon pyjama d'homme et mes cheveux dans tous les sens, puis a froncé les sourcils en apercevant mon visage.

« Qu'est-il arrivé à votre œil ?

– C'est ce dont j'essaie de me souvenir.

– Et votre main ?

– Un vieil accident, ai-je dit en la cachant derrière mon dos.

– Vieil ? Je n'ai rien remarqué hier.

– Je portais des gants. Vous en avez pour longtemps ?

– J'ai besoin que vous me suiviez au commissariat.

– À propos de mon jardin ou de Simone ?

– Habillez-vous, s'il vous plaît. »

L'idée de retourner là-bas me terrifiait. J'ai cherché une raison de ne pas le faire.

« Je serais ravie de m'exécuter, monsieur l'inspecteur, mais je dois d'abord prendre mon bain et mon petit déjeuner. Ma routine a déjà été perturbée ce matin et si elle n'est pas rectifiée... » Je me suis arrêtée pour trouver les mots qui décriraient correctement les conséquences de cette perturbation. « ... je serai incapable de me concentrer sur quoi que ce soit d'autre de la journée. »

Il a passé la main sur son visage.

« On vous achètera un petit déjeuner en chemin.

– Je ne mange pas de nourriture que je n'ai pas préparée moi-même. »

Il y a eu une sorte de flottement, durant lequel il me fixait moi tandis que je fixais le mur derrière lui, jusqu'à ce qu'il finisse par dire : « Très bien, mais pouvez-vous me rendre un service avant ? Pouvez-vous regarder par la fenêtre ? »

J'ai jeté un coup d'œil au salon puis marché jusqu'à la fenêtre. Sur le trottoir devant mon immeuble, le lieutenant Hannah parlait dans sa radio. Derrière lui, un van était garé, de ceux qu'on voit sur les scènes de crime.

Les portes arrière étaient grandes ouvertes et deux techniciens se tenaient juste à côté, en combinaison Hazmat et avec des masques.

« Que se passe-t-il ? ai-je demandé.

– Ce matin, un homme a été admis au Royal London Hospital avec des symptômes d’empoisonnement. Les médecins l’ont aussitôt mis en quarantaine et nous ont contactés.

– Quel poison ?

– Nous attendons le coup de fil du labo, mais la police scientifique a besoin de prélever des échantillons sur votre toit au cas où il correspondrait à la plante que vous avez déclarée volée hier. Donc, si vous pouviez “rectifier votre routine” le plus rapidement possible, je vous en saurais gré. »

Je me suis brusquement retournée.

« Pourquoi ne m’avez-vous pas tout de suite parlé du poison ? »

Il a levé les mains, paumes en l’air, avant de les laisser retomber le long de son corps.

« Parce que pour être totalement honnête, professeure, l’expérience m’a appris que quand il s’agit de vous, une certaine dose de... tact est nécessaire.

– Bon sang, mais de quoi parlez-vous ?

– Eh bien, quand vous êtes contrariée, vous pouvez être... comment dire... instable.

– Mais enfin, je ne suis pas demeurée ! me suis-je écriée. C’est de toute évidence une affaire urgente ! Vous auriez dû commencer par ça. Attendez-moi en bas pendant que je m’habille. »

J’ai couru dans ma chambre, enlevé mon pyjama avant de le balancer sur le lit. Si le poison provenait bien d’une de mes plantes, ma plus grande peur allait se réaliser. J’avais averti l’inspecteur Roberts que ça pouvait arriver mais il n’avait eu d’yeux que pour le télescope. J’ai enfilé ma chemise et mon costume de la veille, puis couru dans la salle de bains pour

me coiffer. Dehors, j'entendais l'équipe scientifique discuter en montant les escaliers. J'ai arrangé mes cheveux à la main aussi vite que possible puis me suis dirigée vers la porte d'entrée. J'étais sur le point de la franchir quand j'ai aperçu du coin de l'œil les affaires de Simone étalées sur mon bureau. L'équipe de la scientifique approchait, il ne leur restait plus qu'un étage. Je les ai regardés puis j'ai couru vers le bureau, attrapé le Nokia et l'ai glissé dans ma poche.

L'inspecteur Roberts a tourné sur l'avenue puis s'est garé devant l'imposant commissariat en briques jaunes. J'ai ouvert la portière passager et observé l'immeuble, avec ces grandes fenêtres divisées en dix-huit carreaux, comme les barreaux d'une cellule. Depuis mon dernier passage, j'évitais ce quartier afin de ne pas raviver cet épisode traumatique. J'ai tremblé en me souvenant de ces moments horribles avant de nerveusement réajuster mes lunettes. Comme j'étais partie à la hâte de chez moi, mes cheveux étaient en bataille, mes aisselles me démangeaient, j'étais mal à l'aise dans ma chemise, j'avais faim, et tous ces éléments menaçaient de faire basculer mon angoisse au-delà du point de non-retour. J'ai pris une grande inspiration, je suis sortie de la voiture et j'ai attendu que l'inspecteur Roberts ouvre la marche.

« Je n'irai pas dans la salle d'interrogatoire. Que cela soit bien clair. Je suis là pour vous aider dans votre enquête et non pour être interrogée. »

Il s'est arrêté à la moitié des marches du perron, devant l'entrée en forme d'arche, et a baissé les yeux vers moi.

« Nous pouvons aller dans mon bureau. »

On pouvait sentir l'odeur de chien mouillé dès le pas de sa porte. J'ai scruté la pièce, à la recherche d'un énorme chien couché dans son panier. Mais il n'y avait aucun panier.

« Asseyez-vous », a-t-il dit.

Mes narines se sont dilatées en voyant la chaise de bureau tachée et usée qu'il désignait de la main. Je me suis assise au bord, réticente.

« *Donc*, a-t-il commencé en insistant sur ce mot. Votre collection de plantes vénéneuses a été vandalisée hier et aujourd'hui nous avons un homme qui se retrouve hospitalisé après avoir été empoisonné. »

J'ai pincé les lèvres.

« Il pourrait s'agir d'une coïncidence, évidemment, a-t-il poursuivi. Il a peut-être ingurgité par accident de la mort-aux-rats ou quelque chose du genre.

– Quels sont ses symptômes ?

– Il ne peut pas bouger.

– Une dégénérescence axonale des nerfs moteurs ? Une quadriparésie flasque ? » ai-je demandé.

Il a chaussé ses lunettes de lecture, ouvert un dossier sur son bureau et lu la première page. Il m'a regardée.

« Je ne sais pas si le fait que vous connaissiez aussi bien les symptômes de la victime doit m'impressionner ou me rendre suspicieux.

– Je suis professeure de toxicologie. C'est mon travail de connaître ces choses-là. Est-ce qu'on l'a mis sous respirateur ?

– Oui.

– Donc vous n'avez pas été en mesure de l'interroger. » Je me suis arrêtée pour réfléchir. « Plusieurs poisons peuvent avoir causé ce type de symptômes.

– Mais considérant que le *Karwinskia humboldtiana* a été volé dans votre jardin hier...

– On pourrait avoir affaire à une tentative de meurtre », ai-je fini sa phrase pour lui.

Il a refermé et reposé le dossier.

« En effet.

– Depuis combien de temps présente-t-il ces symptômes ?

– Sa femme nous a dit qu’il n’était pas allé travailler la semaine dernière, mais qu’elle ne pensait pas qu’il ait été malade. En même temps, les femmes pensent rarement que leurs maris sont malades. » J’ai eu droit au sourire pincé mais j’ai ignoré son commentaire hors sujet.

« Vous voulez que j’analyse des échantillons de mon jardin pour les comparer aux analyses sanguines de la victime ? ai-je demandé. Le labo est ici ou dans un autre endroit ?

– Nous avons des techniciens pour ça, a-t-il dit en levant la main.

– Mais je peux accélérer le processus. » J’ai sorti ma pochette en cuir de sous ma chemise et sélectionné une petite fiole. « Pas besoin d’attendre que votre équipe prélève des échantillons. J’ai des baies de *Karwinskia* ici même. »

Il a écarquillé les yeux.

« Vous les trimblez avec vous !

– Pas habituellement. Après le cambriolage, celles-ci étaient éparpillées partout sur mon toit et dans ma cuisine. Il fallait que je les ramasse et que je les mette en sécurité.

– En sécurité autour de votre cou ? »

J’ai baissé les yeux vers la fiole.

« Je peux comprendre que cela vous paraisse étrange.

– Pas étrange, professeure. »

Il a laissé échapper un soupir, attrapé un sachet transparent dans le tiroir de son bureau, l’a secoué pour l’ouvrir et me l’a tendu.

« Qu’est-ce que je fais ici ? ai-je demandé en laissant tomber la fiole à l’intérieur.

– Je crois que vous connaissez la réponse à cette question. »

Je lui ai lancé un bref coup d’œil inquisiteur, puis j’ai soudainement compris. Il ne voulait pas du tout que je l’aide. Il m’avait amenée ici pour me faire sortir de chez moi afin que son équipe de scientifiques ait la voie libre pour collecter des preuves. J’ai touché ma poche et senti le Nokia.

« Le cauchemar recommence ! ai-je gémi en me levant. Vous pensez que je suis impliquée.

– Calmez-vous. J'ai juste besoin de savoir où vous étiez hier soir entre 21 heures et 23 heures.

– Je n'arrive pas à croire qu'on en soit de nouveau là.

– Croyez-moi, j'aimerais que ce ne soit pas le cas. Asseyez-vous. »

Je me suis dirigée vers la porte et je l'ai ouverte.

« Si vous voulez me parler, il faudra venir chez moi. Je ne mettrai plus les pieds ici à moins d'être en état d'arrestation. »

Il s'est levé, a posé les mains sur son bureau et penché son poids en avant.

« Professeure Rose, vous savez parfaitement que je peux vous mettre en garde à vue pendant vingt-quatre heures sans motif particulier, voire plus longtemps si nécessaire, mais je ne vais pas le faire. Tout ce que je veux, c'est que vous répondiez à ma question afin de vous éliminer de la liste de mes suspects.

– De m'éliminer ?

– Oui. Maintenant, s'il vous plaît, asseyez-vous. Je répète la question : où étiez-vous hier soir entre 21 heures et 23 heures ? »

Je suis restée sur le seuil et j'ai passé la main dans mes cheveux.

« Je dormais, évidemment.

– Pourquoi évidemment ?

– Parce que je suis une couche-tôt et une lève-tôt. Depuis l'enfance.

– Vous avez dit que votre routine avait été perturbée ce matin. Pouvez-vous m'expliquer pourquoi ?

– Je me suis réveillée inhabituellement tard.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas.

– Comment vous êtes-vous fait cet œil au beurre noir ?

– Je ne m'en souviens pas.

– Vous ne l’aviez pas hier quand je vous ai laissée, ça a donc dû arriver en fin d’après-midi, dans la soirée ou pendant la nuit.

– Je viens de vous le dire, je ne me souviens pas de comment c’est arrivé. Je n’étais pas moi-même. J’étais bouleversée de ma journée. »

Il n’aurait pas été sage de lui dire que j’étais sous l’influence de la diméthyltryptamine, et que je ne pouvais donc pas faire confiance à ma mémoire.

« Vous êtes peut-être allée vous balader ? a-t-il suggéré.

– Ces questions ne semblent pas avoir pour but de me fournir un alibi. On dirait plutôt des insinuations. Vous pensez vraiment que je partirais me balader au milieu de la nuit pour empoisonner un parfait inconnu ? »

Il s’est assis et a croisé les bras avant de les poser sur son énorme ventre.

« Mais justement, professeure. Il ne s’agit pas d’un inconnu. Mais de quelqu’un que vous connaissez. Tout comme votre vieille copine Mary Spicer. »

14

L'inspecteur Roberts m'a obligée à rester au commissariat jusqu'à ce que la police scientifique ait terminé de fouiller mon appartement. J'ai refusé sa proposition de me ramener chez moi – je préférais marcher et oublier cette expérience désagréable plutôt que de me retrouver coincée avec lui dans une voiture. Si j'avais su que son intention avait été de m'éloigner pour que son équipe scientifique puisse passer mon appartement au peigne fin, j'aurais fait preuve de beaucoup plus de fermeté et exigé un mandat. J'aurais dû me souvenir de son goût pour les tactiques sournoises.

J'avais beau considérer avoir un intellect au-dessus de la moyenne, j'avais depuis longtemps compris que l'inspecteur Roberts représentait pour moi une vraie menace. Parce que son système de pensée n'avait rien de scientifique, mais qu'il se fondait au contraire sur des *pressentiments* et des *intuitions*. Deux concepts que j'étais incapable d'appréhender. De nombreuses fois, dans la salle d'interrogatoire, je n'avais pas su deviner la direction dans laquelle il m'emmenait malgré moi, ni déceler ses manipulations psychologiques et les pièges subtils qu'il me tendait. De nombreuses fois, je m'étais retrouvée à me débattre contre un scénario confus qu'il avait inventé et qui semblait toujours me désigner comme coupable. Il faisait la même chose aujourd'hui. Pourquoi refuser de me dire qui avait été empoisonné ? Pourquoi m'annoncer que je connaissais la victime et ne pas révéler son identité ensuite ? Et pourquoi mentionner Mary Spicer ? Qu'avait-elle à voir avec tout ça ?

Ça avait été un choc d'entendre son nom prononcé à haute voix après toutes ces années. Surtout dans la bouche d'un officier de police. J'ai repensé à l'album photo que je gardais dans le tiroir de mon bureau. Je l'avais tant feuilleté qu'il était tout corné et abîmé. Je n'avais plus besoin de l'ouvrir, je connaissais chaque page par cœur. Des photos de dunes, de plages et de la mer. Une cabane en bois entourée d'oyat. Deux vélos couchés dans le sable et un panier de pique-nique. Des gros plans sur des chardons bleus des dunes, de la chourbe, de la glaucière jaune, de la valériane et puis la première photo de Mary Spicer : cette doctorante qui nous rendait visite de l'université d'Édimbourg. Mary qui sourit à l'objectif, assise dans le sable. Mary debout à côté de son vélo, en train de manger une glace devant la petite épicerie du village. Mary qui admire les vitraux d'une église de campagne. Et sur la dernière page, la photo de nous deux à la plage, prise par un passant, elle dans sa robe jaune pâle, moi dans ma robe bleu ciel. Le vent dans nos cheveux, le soleil sur nos peaux, la beauté de notre jeunesse. Père n'était pas du genre à prendre des vacances. Il les considérait comme une perte de temps frivole et, par conséquent, moi aussi. Mais ce court week-end à la mer avec Mary fut les meilleures vacances de ma vie. Et également les seules.

J'ai atteint Gordon House Road mais plutôt que de tourner en direction de la maison, j'ai continué le long de la colline jusqu'aux terrains de tennis du Heath. L'endroit était noir de monde et bruyant, rien à voir avec les itinéraires silencieux et solitaires que j'avais mis au point au fil des ans. Partout autour de moi, des enfants criaient, des chiens aboyaient et des jeunes gens jouaient étonnamment mal de toutes sortes d'instruments. Sur la piste d'athlétisme, une compétition amateur avait lieu. J'ai sursauté quand le coup de feu marquant le départ a retenti. Et quand la foule s'est mise à hurler pour encourager les coureurs, je me suis couvert les oreilles et empressée de changer de direction. Il existait des coins plus calmes dans ce parc. Il fallait juste un peu de temps pour les atteindre. J'ai accéléré le pas,

traversé la longue queue en S du camion de glaces, évité les pique-niques et les matchs de foot qui envahissaient le grand terrain au pied de Kite Hill, puis rejoint le chemin qui menait jusqu'au sommet de la colline.

Face à moi, une petite fille dévalait le sentier en faisant des moulinets avec les bras, pour se propulser plus vite encore. Elle avait perdu le contrôle. Elle allait tomber, c'était inévitable. N'importe qui l'aurait compris mais ses parents marchaient tranquillement derrière elle, inconscients. Comme prévu, elle a trébuché, s'est écrasée sur le sol puis a glissé sur un mètre avant de s'arrêter juste à mes pieds. Après un silence stupéfait, elle a laissé échapper un cri aigu et ses parents se sont enfin mis en mouvement. Le père l'a prise dans ses bras, serrée contre lui en lui répétant qu'elle était une petite fille très courageuse, tandis que la mère soufflait inutilement sur ses genoux écorchés. J'ai observé ce comportement étrange, en me disant que ce n'était certainement pas comme ça qu'aurait réagi Père si je m'étais blessée enfant. Puis, en fermant les yeux pour bloquer le son phénoménal qu'un aussi petit corps pouvait émettre, je les ai contournés et j'ai continué mon chemin.

En marchant, j'ai pensé à deux choses. 1) Pourquoi l'avait-il prise dans ses bras et serrée quand la façon la plus rapide de cesser le bruit atroce qu'elle produisait aurait été de panser ses blessures ? 2) Pourquoi lui avait-il répété qu'elle était une petite fille courageuse quand ce n'était de toute évidence pas le cas ?

L'ambiance était plus calme au sommet. Je me suis assise sur un banc. J'ai regardé Londres en pointant mentalement tous les monuments connus. Tout semblait si proche à cette distance. L'air était plus respirable loin de la pollution de la ville, mais il restait quand même oppressant. Une rafale de vent chaud m'a soulevé les cheveux. J'ai recoiffé ma frange et essuyé mon front avec mon mouchoir. Le sommet était en plein soleil. La chaleur me

brûlait la peau et ajoutait à mon inconfort de ne pas avoir pu prendre de bain ce matin-là. J'ai jeté un coup d'œil furtif autour de moi, pour vérifier que personne ne me regardait, et j'ai vite retiré ma veste.

Derrière moi, des cerfs-volistes étaient plongés dans une méditation silencieuse, à tirer, relâcher et tirer encore sur leur ficelle. Guidée par leur calme, j'ai pris une grande inspiration puis expiré un long moment pour tenter de me vider l'esprit et de décortiquer ma dernière conversation avec l'inspecteur Roberts. Il s'était d'abord montré assez méprisant quand j'avais suggéré qu'il existait un lien entre l'enlèvement de Simone et l'empoisonnement. Puis il avait délibérément essayé de m'embrouiller et de me manipuler. Des tactiques qu'ils avaient déjà employées par le passé. Quand j'avais insisté pour connaître les progrès de l'enquête la concernant, il avait osé remettre en cause son existence même, en expliquant que tout ce qu'il avait été capable de prouver, c'est qu'elle ne figurait sur aucune liste électorale, ne payait pas d'impôts locaux, et n'avait ni permis de conduire ni contrat de téléphonie mobile enregistré à son adresse. Et Southside Arts ne connaissait aucune étudiante en histoire de l'art du nom de Simone.

Quand je lui ai rappelé que, dans ce cas, Susan et le propriétaire du café avaient interagi avec un fantôme, il a froncé les sourcils et dévoilé son coup suivant : il a affirmé que la femme qui se faisait appeler Simone n'avait en réalité pas été enlevée, mais qu'elle était montée volontairement dans la voiture d'un de ses amis. Ça, je l'ai vigoureusement réfuté. Je savais ce que j'avais vu. Mais l'inspecteur Roberts avait peut-être raison à propos d'une chose. Peut-être que la version d'elle qu'elle présentait au monde n'existait pas. Peut-être qu'elle n'était pas étudiante en art, ni brésilienne. Peut-être qu'elle était une tout autre personne.

Quelque chose a percuté ma jambe et m'a sorti de mes pensées. J'ai baissé les yeux et aperçu un ballon juste à côté de ma chaussure. Un petit garçon a débarqué en courant avant de stopper net à quelques mètres. Il m'a regardé moi, puis le ballon, avant de fourrer ses mains dans ses poches. Je

l'ai regardé lui, puis le ballon, puis lui encore, en me demandant pourquoi il ne s'approchait pas pour le récupérer. Quand ses yeux se sont remplis de larmes, j'ai compris. Il avait peur de moi. J'ai essayé de me voir à travers ses yeux et j'ai vu une femme aux cheveux fous qui portait des habits d'homme, un seul gant en cuir noir, une chemise grise trop grande avec des auréoles de sueur au niveau des aisselles et des lunettes qui cachaient à peine son œil tuméfié et bleu. Je devais avoir l'air terrifiante pour un enfant. J'ai fait un effort pour lui sourire, puis j'ai tapé dans la balle pour la renvoyer dans sa direction en lui disant : « En voilà un garçon courageux. » Il s'est contenté de ramasser son ballon et de s'enfuir.

Je gâchais mon temps. Je n'aurais pas dû être au parc à jouer avec des enfants. J'aurais dû être en train de chercher Simone. Décidée, je me suis levée, j'ai plié ma veste sur mon bras et je suis partie en direction de chez Susan. Si quelqu'un avait des informations sur Simone, même anodines, ce serait elle.

Je me suis arrêtée acheter des fleurs en chemin. Je ne sais pas pourquoi. Je n'avais jamais acheté de cadeau auparavant – d'un autre côté, je ne m'étais jamais rendue chez quelqu'un sans y avoir été invitée. Alors que j'étais en train de payer, j'ai remarqué un reçu par terre, à côté de mon pied. Je l'ai ramassé. C'était l'addition d'un repas, datée de la veille au soir. L'espace d'une seconde, je me suis demandé si elle m'appartenait, si elle était tombée de mon portefeuille. Mais il était impossible que ce reçu soit le mien parce qu'il indiquait que la personne avait consommé deux grands verres de merlot – deux verres que je n'aurais jamais pu boire puisque je ne bois pas. J'aurais pu le remettre par terre, mais ce n'est pas mon genre, je l'ai donc soigneusement plié et glissé dans ma poche.

Quand je suis arrivée chez elle, Susan a cligné plusieurs fois des yeux en me regardant puis a mis un doigt sur ses lèvres en me faisant signe de la

suivre. Une fois dans la cuisine, elle a pointé le plafond et murmuré :
« Écoute. »

J'ai posé les fleurs sur la table et penché la tête. En effet. Un bruit ténu de pas sur le parquet. Mon cœur s'est arrêté.

« C'est elle ? »

– Non, c'est son ami. Il est arrivé juste avant toi. Il est entré avec une clé. Il vient de descendre. »

Est-ce qu'on parlait de Tabac du diable, de Sebastian ou de Jonathan ? Il ne s'agissait pas de Ricin en tout cas. Lui, ce n'était pas son ami.

« Décrivez-le-moi. »

– Fauché. Déprimé. Déteste tout le monde.

– Non, je veux dire physiquement.

– Je ne sais pas. Je ne les vois jamais. Je les entends, c'est tout. »

On entendait effectivement distinctement, à croire que seul le parquet nous séparait, et je me suis demandé s'il pouvait nous entendre murmurer. On avait l'impression qu'il cherchait quelque chose sur le bureau de Simone. J'ai entendu le bruit d'une chaise qu'on déplace et le son sourd d'un objet qui tombe par terre, puis quelqu'un qui fouille dans des livres et des papiers, des pas qui avancent vers la cuisine, des tiroirs et des portes qu'on ouvre et qu'on referme, des craquements quand il a marché sur les débris du carreau.

Et puis une voix, claire comme le jour, que j'ai immédiatement reconnue. Sebastian.

« Il n'est pas là... Il y a eu un cambriolage, il y a du verre partout... Je sais à quoi ressemble un Nokia, merci. Il n'est pas là... Je suis sûr... Non... Je m'en vais... Oui, on se voit tout à l'heure. »

J'ai de nouveau touché ma poche pour vérifier que le Nokia y était toujours et, d'un coup, je me suis souvenue de l'échange de textos que j'avais eu la veille au soir.

La porte d'entrée a claqué, si fort que le bâtiment entier a tremblé, et j'ai couru jusqu'à celle de l'appartement de Susan, juste à temps pour apercevoir les jambes de Sebastian passer la grille. Le temps que je rejoigne le trottoir, il approchait déjà du bout de la rue. J'aurais pu crier son nom mais, au lieu de ça, je suis restée debout, immobile. Et j'ai regardé ses longs cheveux blonds et la démarche chaloupée de son corps fin, tandis qu'il tournait au coin et disparaissait.

« Cours-lui après ! » Susan était debout derrière moi, à bout de souffle. « Il faut que tu découvres à qui il parlait.

– Il est trop tard.

– Peut-être pas si tu te dépêches. Allez, donne ça ! » Elle a pris ma veste et m'a poussée en avant. « Dépêche-toi avant qu'on le perde. »

Il faisait trop chaud pour courir. Mon dos et mon ventre dégouлинаient de sueur depuis que j'avais gravi Kite Hill, mais je me suis quand même mise à trotter jusqu'à avoir atteint le bout de l'avenue. En sueur et rouge écarlate, j'ai regardé autour de moi en me demandant où il était passé avant d'apercevoir ses cheveux blonds qui volaient au vent un peu plus bas sur la colline. Au Camden Lock Market, je l'ai de nouveau perdu dans une nuée de touristes mais j'ai continué jusqu'au carrefour. J'ai cherché partout, scruté chaque rue à la recherche de ses cheveux qui auraient flotté au-dessus de la masse des piétons, en ignorant les expressions de dégoût des gens qui passaient à côté de moi et s'écartaient aussitôt.

Soudain, il a surgi d'un magasin juste devant moi. Il a dévissé le bouchon de la bouteille de vin rouge qu'il avait dans la main et en a pris une grande lampée. Je l'ai observé. De près, sa peau de porcelaine semblait presque translucide. Ses longs cheveux blonds encadraient délicatement son visage et ses paupières étaient maquillées de bleu. Je n'emploie pas ce terme à la légère, mais il avait vraiment l'air d'un ange. Il a pris une inspiration, m'a regardée droit dans les yeux sans me voir puis a de

nouveau porté la bouteille à ses lèvres. Après en avoir bu la moitié, il s'est essuyé la bouche et a traversé la rue pour rejoindre la station de métro.

« Excusez-moi », ai-je dit en le suivant, mais il entraînait déjà dans la station.

J'ai hésité. Je vivais à Londres depuis des décennies, mais j'avais toujours eu une peur pathologique du métro. Pas à cause des trains, mais du fait que ceux-ci se déplacent sous terre, et la connotation funeste que cela impliquait. Je préférais passer des heures à changer de bus plutôt que de poser un seul pied sur un escalator qui me conduirait droit dans les profondeurs des Enfers. À quelques mètres de moi, Sebastian était en train de passer les portes automatiques. Il allait falloir que je me remue si je voulais le rattraper. Il est monté sur un escalator et a commencé à disparaître de ma vue. Se remuer. J'ai inspiré profondément et fait un pas en avant, puis un autre et quelques autres encore, jusqu'à ce que je me retrouve face aux portes. Les gens y inséraient leur carte de métro et celles-ci s'ouvraient. J'ai tâté mes poches et grogné. Je n'aurais pas pu aller plus loin même si je l'avais voulu parce que ma carte de transport était dans mon portefeuille, et mon portefeuille, dans la poche de ma veste. Sebastian était maintenant à la moitié de l'escalator. J'aurais beau crier, la station était trop bruyante et bondée pour qu'il m'entende.

C'est là que j'ai été emportée malgré moi au-delà de la porte par un homme imposant qui venait de passer sa carte derrière moi. Pas dérangé le moins du monde par ce qu'il venait de faire, il m'a entraînée plus loin encore, jusqu'à l'escalator, comme s'il se frayait un chemin au bélier, avec tout un tas de gens dans son sillage et moi devant.

« Non, non, ai-je dit alors que j'étais balayée malgré moi. Non, non, non. »

Mais personne ne m'a entendue. À dire vrai, peu de gens avaient conscience de ma présence. J'ai réussi à me dégager à la dernière seconde. J'ai trébuché sur le côté jusqu'à un mur contre lequel je me suis appuyée

pour reprendre mon souffle. Il était insoutenable d'affronter toutes mes phobies en même temps.

Soudain, un rugissement assourdissant accompagné d'une rafale de vent nous est parvenu d'un tunnel et s'est engouffré jusqu'en haut des escalators. J'ai écarquillé les yeux, stupéfaite, tandis que le vent fouettait autour de moi, gonflant ma chemise et soulevant mes cheveux. Inquiète, j'ai regardé le niveau inférieur en m'attendant à voir de la fumée ou des flammes ou pire, mais il n'y avait personne à part Sebastian, seul dans son coin, à siffler sa bouteille. J'ai été surprise de le voir. J'ai fait quelques pas vers l'escalator. J'ai observé la première marche sortir du sol et s'étendre puis devenir une autre, avec sa surface dentée, avant de disparaître et j'ai eu envie de vomir. Je savais que si je m'accrochais à la rampe, je serai emportée plus bas, que je sois prête ou non.

Une flopée de passagers du métro qui venait d'arriver a envahi le hall. Si je voulais attirer son attention, il fallait que ce soit maintenant.

« Sebastian ! ai-je appelé comme un bébé qui hurle. Sebastian ! » ai-je répété tandis qu'une annonce retentissait dans les haut-parleurs. Il a jeté un coup d'œil en direction du train, penché la tête en arrière pour finir son vin, posé la bouteille par terre et dévalé les escaliers qui menaient au quai. Trop tard. Il était trop tard. Un autre train est entré en gare et, une fois encore, le rugissement assourdissant et les tourbillons de vent ont balayé l'escalator. J'ai écarté les bras et chancelé en arrière, comme frappée par l'haleine fétide de Cerbère. Puis, quelque chose d'extraordinaire s'est produit. Un autre élan de foule m'a entourée, soulevée et déplacée jusqu'en bas de l'escalator, puis dans le train. Et je me suis laissé emporter, un « oh » surpris sur les lèvres.

Être sous terre n'était pas aussi terrifiant que je l'aurais cru. Si j'arrivais à dissocier mon corps du concept, j'aurais pu me trouver n'importe où. En tout cas ailleurs. C'était ce que les autres passagers semblaient faire, s'extraire de l'endroit où ils se trouvaient à coups d'écouteurs et d'écrans. Assis ou debout dans le couloir, ils fixaient tous leurs portables. Tous sauf un. Sebastian était assis sur le siège le plus éloigné de la rangée, la tête posée sur une vitre de séparation, les bras croisés, les yeux fermés. J'ai remonté le couloir en me tortillant et je suis allée me planter de l'autre côté de la vitre.

Je l'avais trouvé angélique quand je l'avais vu un peu plus tôt, mais maintenant que j'avais le temps de l'étudier en détail, j'ai pu constater combien il était en mauvaise forme. Combien son corps était maigre sous ses habits, combien sa peau était pâle et fragile et je me suis demandé ce qui avait bien pu lui arriver pour qu'il soit dans cet état-là. Le train s'est arrêté à la station suivante et son téléphone a bipé pour annoncer l'arrivée d'un texto. Il l'a sorti de sa poche, j'avais une vue plongeante sur l'écran.

Reviens tout de suite. On a besoin de ton aide. Elle n'arrête pas d'essayer de sortir.

Il n'a pas répondu. Il a rangé l'appareil dans sa poche, reposé la tête sur la vitre et refermé les yeux.

Qui n'arrêtait pas d'essayer de sortir ? Simone ? Est-ce que la personne qui avait envoyé le texto était son ravisseur ? C'était une supposition un peu tirée par les cheveux. Ce message aurait pu concerner n'importe qui, même un animal domestique. Mais je voulais savoir. Je brûlais de savoir parce que je voulais désespérément retrouver Simone et que, à ce stade, Sebastian était ma seule piste. Je l'avais suivi avec l'intention de lui demander à qui il parlait quand il était dans son appartement un peu plus tôt. Ce n'était plus le cas. J'étais désormais déterminée à le suivre et découvrir moi-même qui avait besoin de son aide.

Il est descendu à Tottenham Court Road et a tourné sur Soho Square, mais, plutôt que de rejoindre directement son appartement au-dessus du club de jazz, il est entré dans un pub. Je me suis arrêtée net. Avant toute cette histoire, je n'aurais jamais mis les pieds dans un pub. Je détestais ce genre d'endroits. Je détestais leur odeur écoeurante, leurs tables collantes, leur obscurité morose. Ils étaient encore pires il y a vingt ans, la fois où Mary m'avait persuadée de l'accompagner boire un verre après le travail et que j'avais accepté à contrecœur. À l'époque, les pubs empestaient le tabac froid et l'odeur m'avait collé à la peau pendant des jours. Elle avait ri quand je m'étais plainte à ce sujet. Je n'ai jamais compris pourquoi.

L'endroit semblait excessivement fréquenté pour un après-midi. Le fait qu'il y ait du monde m'angoissait, mais j'ai vite compris que cela pouvait jouer en ma faveur. Je me suis plantée derrière un groupe au bar et j'ai regardé autour de moi. Sebastian était un peu plus loin, en train de boire cul sec ce que je supposais être un shot de vodka. Il y avait trois shots supplémentaires alignés devant lui sur le comptoir. Il les a enchaînés. Il a regardé son téléphone puis brandi deux doigts à l'intention du barman. Deux shots plus tard, il a glissé les mains dans ses poches et quitté le pub.

Il a traversé Soho Square d'une démarche légèrement plus chaloupée qu'avant mais il ne semblait pas complètement ivre, juste pompette. Au bout de Frith Street, il s'est arrêté devant une galerie d'art et a collé son

avant-bras et sa tête sur la vitrine. Je me suis arrêtée moi aussi. Aussi près de lui qu'il était raisonnable de l'être. Pendant un instant, j'ai cru qu'il allait vomir. Mais au lieu de ça, je l'ai entendu dire : « Putain, elle ne s'est pas vendue. Pourtant elle est bonne. Pourquoi elle ne s'est pas vendue ? »

Puis je me suis souvenue du chevalier dans son appartement et me suis demandé combien des tableaux exposés dans cette galerie étaient de lui. Il a relevé la tête, redressé les épaules, agité ses longs cheveux, puis il est reparti avec sa démarche de marin. Et je l'ai suivi, en tentant de passer aussi inaperçue que possible.

Vu que nous étions en plein milieu de l'après-midi, je ne m'attendais pas à ce que l'homme du guichet soit là. Sa voix m'a prise par surprise encore une fois, tandis que je passais la porte du club quelques secondes après Sebastian.

« Nous n'ouvrons pas avant 21 heures. Le spectacle commence à 23 heures. »

Je me suis tournée vers lui.

« Je ne suis pas là pour le spectacle. »

Il a haussé les sourcils et dit :

« Je me souviens de vous.

– Tant mieux, donc vous vous souvenez que je suis là pour rendre visite à un ami. »

Il a attrapé son téléphone.

« Quel ami ? Je vais l'appeler et il descendra vous chercher.

– On ne va pas recommencer, me suis-je énervée. La dernière fois, je vous ai donné cinquante livres pour rien. La moindre des choses, ce serait de me laisser entrer sans me faire passer d'interrogatoire. »

Je pouvais sentir ses yeux me regarder de haut en bas, m'examiner en détail.

« Donnez-moi juste un nom et je vous laisse monter », a-t-il dit en guise de compromis.

J'ai réajusté mes lunettes en me disant qu'il était fort possible que je sois sur le point de commettre une erreur.

« Sebastian.

– Sebastian ? Pourquoi vous ne l'avez pas dit avant ? Il vient de rentrer du pub. Il avait l'air un peu bourré. Comment vous le connaissez ? »

Pour mettre un terme à la conversation, je me suis contentée de lui tourner le dos et de gravir les marches à toute vitesse.

Le bar était désert et la porte marquée « Privé », ouverte. J'ai entendu les voix avant même d'atteindre le seuil de l'appartement de Sebastian : une femme et un homme, tous les deux avec un fort accent. De temps en temps, ils changeaient de langue, du portugais, je crois. Je suis restée où j'étais, à la moitié des escaliers, ne voulant pas prendre le risque d'être découverte.

« Pourquoi t'as mis autant de temps ? a demandé l'homme.

– Un problème avec le métrotrain », a répondu Sebastian.

J'ai entendu un bruit sourd, comme si quelqu'un s'était laissé tomber dans un fauteuil, suivi d'un soupir sonore.

« Tu es ivre, a dit la femme.

– Et pas toi, chérie. » J'ai entendu le bruit d'une bouteille qu'on débouche. « Tu veux un verre ? »

L'homme et la femme ont échangé quelques mots que je n'ai pas compris.

« Où est-elle ? a demandé Sebastian.

– Dans la chambre. »

Mon cœur s'est emballé. Parlaient-ils de Simone ?

« Elle m'a entendue parler avec toi au téléphone tout à l'heure. Elle sait que tu n'as pas trouvé le Nokia. Elle n'est pas contente, a dit la femme.

– Ce n'est pas ma faute s'il n'y était pas. Ils l'ont probablement piqué pendant le cambriolage. J'ai trouvé le chapelet en tout cas.

– O.K. Bien. On aura au moins ça. Tu as tout l'équipement dont tu as besoin ?

- Oui.
- Assure-toi de bien tout stériliser.
- Je sais.
- Et porte des gants.
- Je ne suis pas débile. »

Il y a eu un silence puis la femme a ajouté :

« D'accord. On s'en va. Garde un œil sur elle. Ne la laisse pas sortir. C'est trop dangereux pour elle. » Un autre silence. « Hé, ne t'endors pas. »

Puis la voix de l'homme :

« Regarde-toi, mec. Tu es défoncé. *Você e inútil*. C'est une mauvaise idée. May, regarde-le. *Meu Deus*. »

Un autre silence puis de nouveau la voix de l'homme : « Allez. Réveille-toi. T'es vraiment pas fiable. Tu vas tout faire foirer. »

J'ai entendu le bruit d'une claque, puis Sebastian crier : « Oh, putain! Je suis réveillé, bordel !

– Arrête de boire, a dit la femme. On compte sur toi. »

J'ai entendu des pas se diriger vers la porte. J'ai dévalé les marches, passé la porte marquée « Privé » et me suis cachée derrière le comptoir. Ils descendaient en parlant portugais. Quand ils sont entrés dans mon champ de vision, j'ai été surprise de voir Tabac du diable avec une femme plus âgée. J'ai froncé les sourcils. Que faisait-il là ? Et qui était-elle ? J'avais au moins un nom : May. Je me suis dit que la façon la plus rapide de trouver des réponses à toutes mes questions, c'était tout simplement de remonter et d'exiger de Sebastian qu'il me raconte tout. Puis d'ouvrir la porte de sa chambre pour voir qui se cachait derrière.

« Qu'est-ce qui peut m'arriver de pire ? ai-je murmuré, accroupie de l'autre côté du comptoir. Me faire agresser ? » J'avais bien vu à quel point Sebastian était fragile. Difficile de l'imaginer me faire le moindre mal.

J'étais sur le point de me relever quand il a dévalé les escaliers en titubant puis surgi dans la pièce. Il a pris une seconde pour se redresser et il

est resté là, à tanguer dangereusement. J'ai sursauté en entendant une autre voix.

« Seb, mon pote. Qu'est-ce que tu fais de beau à cette heure-ci ? Je croyais que tu étais un vampire.

– Je vais chercher des clopes », a bégayé Sebastian.

Il a fait un pas vers les escaliers qui conduisaient à la rue avant de s'arrêter encore une fois.

« Mec, t'es défoncé, a dit la voix. Voilà, laisse-moi t'aider à descendre. »

J'étais piégée. La personne qui aidait Sebastian, quelle qu'elle soit, serait de retour dans quelques secondes. Ma seule issue, c'était de monter. Je suis sortie discrètement de derrière le comptoir, avant de me faufiler jusqu'à la porte et de gravir les escaliers.

La porte d'entrée de son appartement était grande ouverte. J'ai jeté un œil à l'intérieur et aperçu la chaise longue, le fauteuil couleur moutarde, la mouette ébouriffée dans sa vitrine et la couverture en faux velours rose jetée par terre en boule. À l'arrière de la pièce il y avait une porte que je n'avais pas pu voir la fois précédente et, à côté, une petite kitchenette. Je suis entrée et j'ai enfoui mon nez dans ma main. Ça empestait le tabac froid et la sueur. Je suis retournée dans le couloir pour prendre une grande inspiration avant d'entrer de nouveau, cette fois en me dirigeant directement vers la porte du fond.

J'avais la main sur la poignée quand je me suis rendu compte, avec excitation, que si Simone était bien derrière cette porte, j'étais sur le point de la sauver. J'ai savouré cette sensation pendant un instant puis poussé la porte. Je suis aussitôt redescendue de mon nuage. La pièce était vide. Un chaos d'habits et de chaussures, une moquette dégoûtante et, à côté du lit défait, ce que j'ai présumé être un nécessaire à drogue : un briquet, une boulette de papier d'aluminium, un flacon, une cuillère, une seringue. La fenêtre était grande ouverte et donnait sur un petit balcon qui était relié au

balcon de l'immeuble voisin. Rien de plus simple pour s'échapper. J'ai soupiré. Si Sebastian avait effectivement enlevé Simone, c'était vraiment le pire ravisseur de tous les temps. J'ai passé la tête par la fenêtre et pris une grande inspiration. Cette pièce empestait encore plus que l'autre.

Je suis retournée dans le salon pour me coller à la fenêtre qui donnait sur la rue et attendre le retour de Sebastian ; je l'ai vu assis à la terrasse du café italien avec un autre homme. Un serveur a posé deux tasses sur leur table. C'était ma chance de filer. En me retournant, j'ai vu le chevalet recouvert d'un tissu. Je ne sais pas pourquoi, j'ai eu une envie irrésistible de le soulever. L'art ne m'intéressait pas particulièrement. Mais le fait de m'être retrouvée si près de Sebastian dans le métro et d'avoir vu l'endroit où il vivait m'avait rapprochée de lui. Tout comme mon télescope m'avait rapprochée de Simone. J'ai attrapé le coin inférieur du tissu et soulevé. Mon cœur a fait un bond dans ma poitrine.

C'était un portrait de Jonathan Wainwright.

« Qu'est-ce que c'est que... ? »

Il était dans un jardin entouré d'une haie recouverte de lierre, assis dans un fauteuil en rotin, un verre à la main et un sourire en coin. Il semblait paisible. Je me suis approchée de la toile et j'ai été parcourue d'un frisson en découvrant qu'il avait deux trous de brûlure à la place des yeux. Probablement des trous de cigarettes. J'ai cherché une signature et vu qu'on avait gravé une tête de mort dans un coin de la toile. J'ai reculé pour observer l'œuvre dans son ensemble. Je ne m'y connaissais pas suffisamment pour savoir si c'était beau ou non, mais en tout cas c'était réaliste. J'avais tout de suite reconnu Jonathan, une version de lui plus jeune – celle que j'avais connue à l'université. Le tableau était truffé de petits détails, surtout dans le jardin. Il y avait des jouets d'enfants sur la pelouse, devant son fauteuil, un tube de crème solaire sur la table... mais l'endroit n'avait rien d'un jardin anglais. Les plantes étaient tropicales : bromélias, bougainvilliers, cactus. Puis quelque chose a de nouveau attiré

mon attention sur les feuilles qui recouvraient la haie qui entourait le jardin.
En m'approchant, j'ai reconnu les fleurs rouges en forme de trompette.

16

Mon cerveau tournait à cent à l'heure. Je voulais rentrer chez moi pour organiser mes pensées et c'est ce que j'aurais fait si mes clés et ma carte de transport n'étaient pas restées dans la poche de ma veste chez Susan. J'ai donc traîné des pieds en parcourant les six kilomètres qui me séparaient de Hampstead. La colline m'a semblé plus abrupte que d'habitude, le chemin, interminable. Quand j'ai enfin tourné dans la rue de Susan, j'ai été surprise de voir qu'elle était exactement là où je l'avais laissée, debout sur le trottoir, avec ma veste pliée sur son bras. Elle devait être là depuis des heures.

« Est-ce que tu lui as parlé ? m'a-t-elle demandé dès qu'elle m'a vue.

– Non, mais je l'ai suivi jusqu'à Soho.

– Tu as fait tout le chemin jusqu'à Soho ?

– Oui. Et maintenant il faut que je rentre chez moi. Je suis épuisée. »

J'ai tendu la main pour qu'elle me rende ma veste, mais elle a collé ses coudes contre son corps et m'a regardée droit dans les yeux.

« Ma veste ?

– Entre donc une minute, a-t-elle dit en faisant demi-tour.

– Pas maintenant. J'ai juste besoin de ma veste. »

Elle l'a serrée un peu plus fort.

« J'ai quelque chose à te montrer. Tu m'as l'air d'être intelligente. Tu sauras quoi faire. »

Elle a disparu dans son appartement et je n'ai rien pu faire d'autre que la suivre dans la cuisine. Elle a attrapé un téléphone portable posé sur la table.

« Écoute ça. Ça bafouille beaucoup. Je ne comprends rien mais j'ai l'impression que c'est important. »

Elle a reposé l'appareil sur la table et appuyé sur l'écran. Soudain, une flopée de mots déformés a envahi la pièce, si fort que j'ai sursauté. J'ai attrapé le téléphone mais je n'avais aucune idée de comment baisser le volume. Susan me l'a pris des mains et a pressé plusieurs fois un bouton sur le côté, mais même à un volume plus faible, impossible de comprendre la conversation. Je me suis penchée en avant pour me concentrer. J'ai fini par distinguer deux voix : celle d'un homme et celle d'une femme. En revanche, il m'a fallu plusieurs minutes pour comprendre que la conversation était en portugais.

« C'est Simone ? »

Elle a acquiescé.

« Vous l'avez enregistrée ? »

– Oui. J'ai entendu des cris et des bruits sourds. J'avais trop peur d'aller frapper à sa porte parce qu'elle avait l'air d'être avec un sale type, mais je me suis dit : autant collecter des preuves au cas où la situation dégénère. Ça n'a pas été si grave au final, Dieu merci. Quand je l'ai vue après, elle avait juste une petite coupure. Elle m'a dit qu'elle s'était cogné la tête contre l'embrasure de la porte. Je l'ai pas crue, bien évidemment. Elle a surtout dû se cogner la tête contre son poing à lui.

– C'était quand, tout ça ?

– Il y a environ un mois, et maintenant qu'elle a disparu, je me demande s'il y a un lien. » Elle a fait défiler l'écran et m'a montré le téléphone. « J'ai un autre enregistrement. Il date de la veille de sa disparition. J'étais inquiète parce qu'un homme l'attendait quand je suis rentrée de mes courses. J'aimais pas son style. Il traînait sur le perron comme s'il était chez lui, cigarette au bec, en se servant de ma lampe comme d'un cendrier. On aurait dit une sorte de cow-boy, avec ces bottes. Tu sais, celles en cuir avec des talons ? Je lui ai jeté un regard noir mais il s'est contenté de me lancer un

sourire méprisant. Quand elle est rentrée, je les ai entendus discuter dehors. Je ne comprenais pas un mot mais j'entendais bien qu'elle avait peur. »

Elle a appuyé sur « play ».

« Est-ce que tu comprends ce qu'ils disent ? »

Je ne parlais pas portugais mais j'ai identifié deux mots qu'ils répétaient sans cesse : *professor de inglês*. Le professeur d'anglais. À la fin de l'enregistrement, j'ai attrapé le téléphone.

« Je peux vous l'emprunter ?

– Pourquoi ? Pour le filer aux flics ?

– Non.

– Parfait. Mon Stanley a eu que des mésaventures avec les flics. Je leur fais pas confiance pour deux sous – même pour un ! Mais toi, t'es différente. J'ai l'impression que je peux te faire confiance. »

Dans ma profession, la confiance était un prérequis – elle faisait partie de la fiche de poste. Mais c'était la première fois qu'on me disait en personne qu'on avait confiance en moi. L'entendre m'a procuré une sensation étrange.

« Je connais quelqu'un qui pourrait traduire les enregistrements, ai-je expliqué. Est-ce que je peux vous emprunter votre téléphone ou vous en avez besoin ?

– Prends-le. Personne ne m'appelle et je peux me connecter à mes réseaux depuis mon ordi.

– Vos quoi ?

– Mes réseaux sociaux. »

Je n'avais pas la moindre idée de ce dont elle parlait. Elle a attrapé le téléphone et appuyé plusieurs fois sur l'écran avant de me le tendre.

« Tiens, je l'ai débloqué. Rapporte-le-moi quand t'as fini. On n'est pas pressées. »

Une demi-heure plus tard, j'entrais dans les locaux de l'administration de l'université et m'arrêtais un instant pour admirer l'impressionnant bâtiment Art déco. J'étais aussi émerveillée que la première fois que j'y avais mis les pieds. Je me suis souvenue de ce frisson qui m'avait parcourue ce jour-là, le frisson de mon ambition réalisée et de mon privilège à venir. Mais j'ai secoué la tête, consciente que ces aspirations appartenaient à une vie révolue, et je me suis dirigée vers la bibliothèque où j'étais certaine de trouver mon ex-collègue portugaise.

Matilde Acosta avait les cheveux bruns. Pas tout à fait quarante ans, petite, la peau dorée et une nuée de taches de son en travers du nez. Elle aurait pu sembler frêle du haut de son mètre cinquante, mais elle était en réalité très imposante. Dès qu'elle ouvrait la bouche, sa voix résonnait et couvrait tout le reste. Il ne m'a pas fallu longtemps pour la trouver. Comme prévu, je l'ai entendue avant de la voir et, quand elle m'a aperçue, elle a poussé un cri, a couru dans ma direction, m'a serrée dans ses bras et embrassée sur la joue. Elle me faisait penser à un *Lobularia maritima*, l'alysson maritime, une plante minuscule avec un énorme impact.

« *Minha amiga !* Quelle merveilleuse surprise ! C'est si bon de te voir, ma chérie. *Meu Deus !* Ton visage ! Tu t'es fait agresser ?

– Non. Je suis tombée mais je vais bien, ai-je répondu en essayant de me défaire de son étreinte.

– Tu n'as pas l'air bien du tout.

– Ce n'est rien. Vraiment. »

Elle a fait un pas en arrière pour regarder mon corps en entier, puis pincé les lèvres pour se retenir de tout commentaire.

« C'est formidable de te voir, Eustacia, a-t-elle fini par dire. Tu nous manques vraiment beaucoup. Le département part à vau-l'eau sans toi.

– Je n'y crois pas une seconde, ai-je répondu en réussissant enfin à m'extirper de son étreinte pour essuyer ma joue.

– C’est la stricte vérité. Il y a eu soixante-dix pour cent de désinscriptions dans ton module cette année.

– Soixante-dix pour cent ?

– Soixante-douze, en réalité. C’est à cause des nouvelles règles de sécurité que l’université a dû mettre en place après... » Elle a hésité. « ... l’incident. Désormais, ce n’est plus qu’un cours théorique, les étudiants n’ont pas le droit de mener des expériences et le nouveau professeur est plutôt rasoir. J’ai bien peur qu’après toi les étudiants le trouvent carrément barbant. Il ne les enthousiasme pas comme tu le faisais. Personne ne sera jamais à ton niveau. »

Je n’ai jamais été très douée quand il s’agit de recevoir des compliments, parce qu’on ne m’a jamais appris comment faire. Dire merci m’a toujours semblé prétentieux, comme si j’étais d’accord avec les louanges qu’on me chantait.

« Je suis certaine que la situation n’est pas aussi critique.

– Elle l’est, Eustacia. Si le pourcentage d’abandon continue de grimper, le cours sera sans doute annulé l’année prochaine. »

Elle a fait un pas en avant et a dit d’un ton légèrement plus calme :

« Il faut que tu saches qu’une pétition circule pour demander ton retour. Nous avons besoin de toi ici. De préférence avant la rentrée prochaine. »

J’ai reculé d’un pas.

« Ils ne voudront jamais de moi. Et puis je ne suis pas certaine de vouloir revenir. J’adore ma liberté. Désormais, je fais ce que je veux de mon temps. »

Elle a haussé les sourcils.

« Et qu’en fais-tu exactement ?

– Mes recherches me prennent... » Je me suis interrompue en me souvenant que mes recherches étaient désormais complètement détruites.

« Tu peux continuer tes recherches ici. Tu auras accès aux installations et je connais plusieurs étudiants qui rêveraient de pouvoir être ton

assistant. »

Je me suis raclé la gorge pour clore le débat.

« Je ne suis pas venue pour parler de ça. Je suis venue... »

Je me suis arrêtée en me souvenant que Matilde n'était pas le genre de personne à qui on pouvait se contenter de demander une faveur et s'en aller. Il allait falloir avoir une conversation. Ou, comme elle disait, un « débrief ».

« Je suis venue te demander si tu avais envie d'aller prendre un thé. »

Pas besoin de la regarder en face pour savoir qu'elle souriait. Je pouvais le sentir.

« Oh oui, avec plaisir. Ce serait formidable. »

Nous sommes allées dans un café à côté de Russell Square dont un laborantin m'avait parlé un jour et j'ai envoyé Matilde s'asseoir dans le jardin pendant que je prenais la commande. Quand je l'ai rejointe, elle lisait un journal soigneusement plié, les jambes parfaitement croisées, son sac à main très cher ouvert négligemment sur la chaise à côté d'elle. Nos deux tasses de thé à la main, j'ai levé les yeux vers l'arbre au-dessus de nos têtes.

« Peut-on changer de table ? »

Matilde a levé les yeux de son journal.

« Si tu veux, ma chérie. »

Je suis allée m'installer à une table libre de l'autre côté du jardin. Matilde m'a regardée faire quelques secondes avant de se lever et de rassembler ses affaires.

« J'aime bien cet endroit, a-t-elle dit en s'asseyant. Le jardin est charmant.

– Il serait tout aussi charmant s'il n'abritait pas d'arbre toxique. »

Elle a regardé autour d'elle d'un air inquiet.

« Quel arbre toxique ?

– Celui sous lequel tu étais assise. *Cascabela thevetia*, du laurier jaune. Je ne sais pas pourquoi les gens continuent d’en planter dans les jardins des cafés. Ses fleurs, ses feuilles et ses graines contiennent toutes de la digitoxine, qui ralentit le rythme cardiaque. »

Matilde a fixé l’arbre de l’autre côté du jardin.

« Il est vraiment si dangereux que ça ? »

– Ingérer une seule de ses graines ralentit le rythme cardiaque jusqu’à... l’arrêt.

– Mon Dieu ! On ne devrait pas prévenir quelqu’un ?

– Ça ne sert à rien. Selon mon expérience, les gens semblent s’en moquer. »

Elle a haussé les épaules, comme si je lui avais donné la permission de s’en moquer elle aussi.

« Je tiens à dire que je suis vraiment ravie qu’on soit là. J’ai envie qu’on débrieife ensemble depuis si longtemps. Après l’inci... après ce qui s’est passé, je t’ai laissé plein de messages sur ton vieux répondeur mais tu n’as jamais rappelé. Je me suis dit qu’il était cassé. Ou que tu n’avais pas envie de me parler. »

Elle a posé ses coudes sur la table, son menton sur ses doigts entrecroisés, et m’a fixée. Cherchant à échapper à l’intensité de son regard, j’ai attrapé le téléphone de Susan dans ma poche et je l’ai posé sur la table.

« Est-ce que tu pourrais traduire quelques enregistrements pour moi ? »

Matilde a regardé le téléphone, puis moi.

« Je pensais que tu voulais discuter de ce qui s’était passé, a-t-elle dit en posant les mains à plat sur la table et en se penchant vers moi. Je vois bien à quel point ça te torture, ma chérie. La culpabilité peut être destructrice, mais parler fait toujours du bien et, comme tu le sais, je suis très douée quand il s’agit d’écouter. »

J’ai haussé les sourcils. Je connaissais Matilde depuis des années et être douée pour écouter ne faisait pas vraiment partie des qualités que je lui

aurais attribuées. Douée pour parler, oui, mais pas pour écouter. J'ai poussé le téléphone vers elle.

« Les enregistrements sont en portugais. Je ne suis pas certaine de comment y avoir accès, mais je suis sûre que toi, oui. »

Elle a reculé les mains, oscillé légèrement de la tête, attrapé le téléphone et tapoté l'écran.

« D'accord, mais tu sais que ce n'est pas sain de tout garder à l'intérieur. Si tu ne fais pas attention, tu vas exploser et alors là ce sera l'enfer... » Elle venait de presser la touche « play » et a été interrompue par deux voix.

Elle a appuyé sur un des boutons de la tranche du téléphone pour augmenter le volume et l'a collé à son oreille.

« C'est du portugais brésilien. Les voyelles sont plus rondes que les nôtres. Nous, nous prononçons le « s » comme un « ch » alors qu'eux l'étirent en « ss ». Et puis ils emploient *ocê* pour le tutoiement, alors que nous, nous nous servons de *tu*. Je vais reprendre au début et traduire. »

Elle a posé le téléphone sur la table entre nous deux. La conversation était parfaitement intelligible, comme si Susan avait eu l'audace de se faufiler dans le jardin pour les enregistrer juste en dessous de leur fenêtre ouverte.

« Elle semble avoir peur de lui, a expliqué Matilde. Elle dit : "Tu m'as dit de m'en aller. De me cacher." Il dit : "Je ne t'ai pas dit de quitter le pays, je t'ai dit d'aller à Ubatuba et de m'y attendre." Elle dit : "Je ne me sentais pas en sécurité, fallait que je m'en aille. Ici je suis en sécurité." Il dit : "En sécurité ? Tu pensais que je n'allais jamais te trouver ? Tu pensais pouvoir disparaître ? Tu ne peux pas disparaître, cette jolie tête contient bien trop d'informations." »

On a alors entendu des bruits de bagarre, de coups et de cris étouffés, puis de nouveau la voix de l'homme.

« "Ne bouge pas. Ne me force pas à te frapper." Mathilde a appuyé sur « pause ». Qu'est-ce que c'est que ce truc ? »

J'avais oublié qu'il était fort probable qu'elle me pose des questions.

« C'est ma voisine qui me l'a donné.

– On dirait l'enregistrement d'une agression. Il faut que tu le remettes à la police.

– C'est mon intention. J'ai juste d'abord besoin de savoir ce qu'ils disent. »

J'ai appuyé sur « play ». Elle a aussitôt appuyé sur « pause ».

« C'est bon, ai-je ajouté. La femme n'a pas été blessée. Je l'ai croisée juste après cet enregistrement et elle allait parfaitement bien. »

Matilde a froncé les sourcils, avant d'appuyer à nouveau sur « play » et de poursuivre.

« Elle lui crie de s'en aller. Il refuse. Il dit : “Ça fait un an que tu es partie. Tu sais à quel point j'ai eu du mal à te retrouver ?” »

Elle a attendu tandis que les bruits de bagarre reprenaient.

« Il lui demande si elle a fait le boulot qu'elle était censée faire avant sa fuite... Il dit : “Tu t'es occupée de lui ?” Elle dit : “Comment j'étais censée m'occuper de lui ? Personne ne sait à quoi il ressemble. Personne ne connaît son nom.” “Donne-moi son nom.” “Non, je ne connais pas son nom. C'est juste un professeur d'anglais.” “Le voilà, son nom : le Professeur d'anglais.” »

J'ai appuyé sur « pause ».

« *Professor de ingls*, le professeur d'anglais.

– Tu sais qui c'est ? a demandé Matilde.

– Aucune idée. Continuons.

– Il dit : “Tu l'as trouvé, n'est-ce pas ? C'est pour ça que tu es à Londres...” “Non.” “Ne mens pas. Donne-moi son nom.” “Je ne le connais pas.” “Ne me force pas à te faire mal.” »

Matilde a arrêté l'enregistrement.

« Tout ça me met très mal à l'aise.

– Continue. S'il te plaît. »

Matilde a secoué la tête en appuyant sur « play ».

« Elle dit : “Crois-moi, si je savais quoi que ce soit, je te le dirais. J’ai envie qu’on le retrouve autant que toi. Tous ces gens, Andreas. Cinq vies perdues à cause de lui. Deux autres détruites.” Mon Dieu, est-ce que le Professeur d’anglais a tué cinq personnes ? Il faut vraiment que tu confies ces enregistrements à la police. »

J’ai levé la main pour l’interrompre.

« Attends, c’était quoi, ce mot ? On aurait dit “coyotillo”. Là, tu as entendu ? Elle l’a redit. “Coyotillo.” »

Je me suis penchée plus près du téléphone, mais un autre enregistrement s’est enclenché.

« *Você esteve ?* a répété Mathilde à haute voix. *Aqui e ali.* » Elle a fermé les yeux pour se concentrer. « Ce sont les mêmes personnes, n’est-ce pas ? Mais ça doit être un autre jour parce que la qualité du son est différente. Est-ce que tu sais qui est cet homme ? »

J’ai visualisé son visage, la profonde cicatrice sur sa joue, la cruauté de ses yeux.

« Je sais seulement qu’il s’appelle Andreas.

– Elle lui demande où il était. Où il loge. Il loge à Soho... Ah bah voilà ! s’est-elle exclamée en ouvrant les yeux. C’est son mari. »

Son mari ? Le mot m’a fait l’effet d’un coup de poing dans le ventre. J’ai laissé échapper un grognement et croisé fort les bras autour de mon torse. Matilde a appuyé sur « pause ».

« Tout va bien ? »

Je me suis redressée. J’ai pensé à Jonathan Wainwright.

« Est-ce que tu es sûre que c’est son mari ? »

Elle a penché la tête et m’a regardée avec insistance.

« Ce n’était pas ce que tu avais envie d’entendre ?

– Ce n’était pas ce que je m’attendais à entendre, ai-je corrigé. Je pensais qu’elle était avec quelqu’un d’autre. »

Matilde a haussé les sourcils et souri.

« Continuons », ai-je dit, perturbée par sa réaction.

Elle a appuyé sur « play » et refermé les yeux.

« J'entends le bruit d'un bouchon qui saute. Il dit qu'il a envie de célébrer ce moment parce que "non seulement je retrouve enfin ma femme que j'avais perdue depuis longtemps mais j'ai également trouvé le Professeur d'anglais". Elle parle, mais je n'arrive pas à entendre ce qu'elle dit. Il y a beaucoup de bruit derrière. On dirait qu'elle coupe quelque chose. »

Et c'est là que j'ai compris que j'avais assisté à cette scène. Simone en train de découper des légumes sur le plan de travail, Andreas en train de boire du vin. Je savais tout ce qui était sur le point d'arriver et désormais j'allais pouvoir allier les mots aux gestes.

« Il continue, a poursuivi Mathilde. "Mais toi aussi, n'est-ce pas, mon amour ? Quand je pense que pendant tout ce temps nous étions persuadés qu'il s'agissait d'un homme !" »

Elle a de nouveau appuyé sur « pause », s'est penchée vers moi et a dit d'un ton excité :

« Il a donc trouvé la personne qui avait tué tous ces gens et c'est une femme ? »

Matilde n'était plus une traductrice impartiale. Elle était aussi investie que moi dans cette conversation. Ce n'était pas mon intention de départ, mais j'aurais dû savoir que ça arriverait. J'aurais également dû savoir qu'elle poserait des questions. Elle a toujours été très curieuse, c'était dans sa nature.

« Continue, l'ai-je pressée.

– Sa voix est plus intelligible. Elle dit : "Comment l'as-tu trouvée ?" Il dit : "Facile, je t'ai suivie. Au café, à l'université, à Soho. Maintenant que nous sommes sur la même longueur d'onde, nous pouvons travailler ensemble comme un couple marié digne de ce nom." C'est sa voix à lui

qu'on entend moins bien maintenant. Ce n'est pas vraiment clair. Il dit : "Elle vit juste au coin... Dans l'autre rue... C'était malin de ta part de prendre une maison juste à côté." »

C'était sans doute pour ça qu'Andreas traînait en haut des marches du jardin.

« Elle dit qu'elle ne sait pas de quoi il parle. Il dit : "Vraiment ? C'est étrange. Vous aviez l'air de vraiment bien vous connaître toutes les deux au café." »

– Il devait nous épier, ai-je dit en comprenant.

– Elle dit un truc et puis un autre... On n'entend pas très bien. On dirait : "s'habille comme un vieil homme... Elle est inoffensive... C'est plus un personnage." Il dit : "Elle n'est pas inoffensive... C'est une experte en poisons. Des gens sont morts... Le poison est introuvable... Un poison d'une plante indigène." » Mathilde a retenu son souffle. « Mon Dieu, Eustacia, est-ce qu'ils parlent de toi ?

– Je crois. Qu'est-ce qu'elle dit maintenant ?

– Elle lui demande ce qu'il a l'intention de faire. Il va faire ce qu'elle devait faire, elle. Elle dit qu'elle va s'en occuper. Il dit qu'elle a eu un an pour le faire. Elle dit : "Je peux me rapprocher d'elle." "Moi aussi, je peux me rapprocher d'elle. Tout près..." "Comment ? Dans la rue où quelqu'un te verra ?" "Personne ne me verra." "Si, Andreas, crois-moi. Il y a des caméras de surveillance partout." »

Matilde a appuyé sur « pause », elle s'est laissée retomber contre le dossier de sa chaise, puis m'a suppliée :

« Il faut vraiment faire écouter ces enregistrements à la police. »

Elle a dit ça si fort que sa voix a résonné contre les grands murs qui entouraient le jardin et attiré l'attention des autres clients. Tous se sont tus mais il aurait été inutile de lui demander de parler moins fort de toute façon.

« Je suis sérieuse, Eustacia. Tu pourrais être en danger.

– C’est bon, ai-je répondu. Ces enregistrements datent de plusieurs jours et il ne m’est rien arrivé.

– Pour le moment...

– Je vais bien. Tout va bien. Continuons. »

Elle a laissé échapper un long soupir.

« Seulement si tu me promets d’aller voir la police.

– Oui, oui », ai-je répondu, impatiente.

Elle m’a aussitôt pris la main.

« *Promets-moi.* »

J’ai pris une expression qui, je l’espérais, avait l’air sincère, et lui ai dit :

« Je te promets. »

Elle a soupiré, acquiescé et appuyé sur « play ».

« O.K. Où en étions-nous ? » Elle a écouté pendant quelques secondes.

« Ah oui, elle lui dit : “Laisse-moi faire. Je peux m’arranger pour qu’elle me fasse confiance, qu’elle m’invite chez elle.” Il lui demande comment. Elle répond : “Elle m’aime bien. Elle n’arrive pas à me regarder dans les yeux. Elle tremble dès que je la touche.” Il rit. “C’est vrai, Andreas. Je l’ai senti. J’ai senti à quel point elle avait envie de moi. Elle me mangera dans la main.” »

Matilde m’a regardée en haussant un sourcil. « Elle me mangera dans la main. » Six mots qui ont instantanément détruit le souvenir si doux de notre moment passé au café. Non. Elle ne le pensait pas. Elle essayait de me sauver des griffes d’Andreas. C’est tout. Une vague de chaleur m’a soudain envahi le cou et le visage et j’ai ouvert le premier bouton de ma chemise. J’avais extrêmement conscience du regard de Matilde. Conscience de combien j’étais exposée. Mais elle ne m’a posé aucune question, elle n’a même pas souri. Elle s’est contentée de tousser délicatement et de continuer.

« Elle dit : “Je maquillerai ça en accident... Je me servirai d’une de ses plantes.” Il dit : “C’est trop risqué. Elle te connaît. Mieux vaut agir vite fait,

avec un couteau.” Elle dit : “Elle ne me connaît pas.” On dirait qu’il fait les cent pas sur un parquet... »

Puis Matilde a écarquillé les yeux en traduisant la suite.

« “D’accord, mais si elle n’est pas morte d’ici une semaine, je la tue, moi.” »

17

Il y avait beaucoup d'émotions que je ne comprenais pas, mais la peur n'en faisait pas partie. Je comprenais parfaitement les réactions physiques qu'elle induisait. L'accélération du rythme cardiaque, la poussée d'adrénaline, la pensée qui s'enfonce dans la panique et la confusion... Pour une raison ou pour une autre, je n'ai rien ressenti de tout cela quand j'ai entendu Andreas prononcer sa menace de mort. C'était comme si ma propre sécurité avait moins d'importance à mes yeux que celle de Simone. Matilde, en revanche, est devenue pâle comme un linge et sa main tremblait en tenant le téléphone, mais elle n'a rien dit, a appuyé sur l'écran et a continué sa traduction.

« Les voix sont plus claires. Ils ont changé de sujet. » Elle a froncé les sourcils. « Elle dit quelque chose à propos d'un prof particulier, d'un cours d'anglais, de lui cuisiner un repas : elle n'a pas les moyens de le payer alors elle cuisine pour lui à la place. Il a une femme handicapée... »

Il y a eu un silence, puis Matilde a sifflé quand une vague furieuse de portugais a déferlé.

« Je suis désolée mais je ne vais pas traduire cette partie. Disons juste qu'il est en colère parce qu'elle a fait la cuisine au lieu de se concentrer sur son autre boulot. »

Soudain, il y a eu un gros bang, comme un tir d'arme à feu, qui a fait bondir Matilde de son siège.

« C'était quoi, ça ? Il lui a tiré dessus ? Est-ce qu'il lui a tiré dessus ? » a-t-elle crié.

Je savais exactement ce que c'était. C'était mon pot de terre cuite en train d'exploser sur les pavés.

« Ce n'était pas un coup de feu.

– Ça ressemblait à un coup de feu, en tout cas. »

J'ai jeté un coup d'œil autour de moi et j'ai vu que les autres clients ne faisaient même plus semblant de ne pas nous écouter. Ils nous fixaient ouvertement, les yeux écarquillés, attendant que Matilde continue. Elle a appuyé sur « play ».

Il y a eu un bruit de coups frappés à une porte, puis Andreas a parlé en anglais avec un accent prononcé.

« Attends. Est-ce que tu peux monter le volume ? » ai-je demandé en me penchant en avant pour écouter.

J'avais l'impression qu'Andreas accueillait quelqu'un, peut-être le prof particulier d'anglais. J'ai entendu : « Ma femme m'a parlé de vous... Vous voulez du vin ? » Une pause, puis c'est un autre homme qui a parlé. « Merci mais non. Nous pouvons reporter la leçon à un autre jour. »

Mon cœur a fait un bond dans ma poitrine. Cela faisait des années que je n'avais plus entendu cette voix, cette voix arrogante, agaçante, toujours sûre de sa légitimité.

Puis Andreas a repris la parole. « Restez, c'est moi qui vais partir. Ne m'attends pas, *meu amor*. Je vais rentrer tard. » Le bruit d'une porte qui se ferme, un silence, puis la voix de Jonathan, plus forte cette fois, claire comme de l'eau de roche et bouillonnant de rage. « Qu'est-ce que cet homme faisait là ? Tu m'as dit que vous aviez divorcé ! » Alors Simone répondait doucement en anglais : « ... veut pas signer les papiers... est difficile... ne fait pas de différence pour nous... Pourquoi tu es en colère ? Tu as une femme. J'ai un mari... Ça ne change absolument rien. » Un grand

coup, comme si un mur avait été frappé, puis Jonathan qui hurle : « Ça change absolument tout ! »

Simone a repris la parole. Il y avait une sorte d'urgence dans son ton et un mot très clair : « malentendu ». Je n'ai eu aucun mal à comprendre la réponse de Jonathan, car il a parlé si fort que Matilde a dû baisser le volume.

« Il n'y a aucun malentendu ! Je ne suis pas idiot ! Je comprends parfaitement à quel petit jeu ton mari et toi vous êtes en train de jouer, et vous pouvez aller vous faire foutre ! Tu m'entends ? Allez vous faire foutre tous les deux au Brésil et foutez-moi la paix ! »

Le son d'une porte qui claque, des pas sur le plancher. Le son affolé de touches que l'on presse à toute vitesse et la voix de Simone : « *Merda. Merda. Merda.* » Et enfin le silence.

Matilde a fait défiler la page, à la recherche d'un autre enregistrement.

« C'était le dernier, a-t-elle dit, en reposant le portable sur la table. Waouh... De la jalousie, un amour non réciproque, des menaces de mort. On dirait une très mauvaise télénovela. Tu sais qui est le deuxième homme ?

– Oui, c'est Jonathan Wainwright. »

Elle a fait une pause. « Ce nom me dit quelque chose. Comment je le connais ?

– Il était directeur du département d'histoire de l'art à UCL il y a vingt ans, avant d'aller à Southside Arts.

– Ah oui, je me souviens de lui, maintenant. Il aimait bien les jolies étudiantes. Personne n'a jamais vraiment su pourquoi il était parti. Comment cette femme s'est-elle donc retrouvée dans ses pattes ?

– Je ne sais pas mais j'ai bien l'intention de le découvrir. Merci, Matilde. Je suis désolée, ce n'était pas exactement la séance de bavardage à laquelle tu t'attendais, mais tu m'as beaucoup aidée. »

J'ai repris le téléphone et je me suis levée, mais elle m'a suivie et attrapée par le coude.

« Tu pars ? » Elle me dévisageait avec de grands yeux, l'air presque en colère.

« Oui. Je dois réfléchir à tout ça.

– Réfléchissons-y ensemble.

– Je préfère être seule. »

Elle a soupiré lourdement, bruyamment. « Tu es sûre ? Vraiment ? Tu te souviens de ce que je t'ai dit à propos de tout garder à l'intérieur ? De trouver quelqu'un à qui parler ?

– Oui.

– Et tu me promets que tu le feras ? »

J'ai regardé le ciel, impatiente de partir. « Oui.

– Bien, parce que je m'inquiète pour toi. Et... » Elle s'est rapprochée. « Je te le dis comme une amie, mais tu devrais savoir que tu as une mine épouvantable. Pas juste ton visage, c'est l'ensemble. »

Je l'ai regardée, sans trop savoir quoi répondre.

« Je... Ces derniers jours ont été difficiles. »

Elle a hoché la tête avec compassion, m'a prise dans ses bras et a embrassé ma joue.

« Et puis tu as perdu ton père il y a un an, ma chérie. Tu ne crois pas qu'il est temps d'arrêter de porter ses vêtements ? »

18

Père avait été professeur de lettres classiques et modernes au Magdalen College, à Oxford. Il avait pris sa retraite dans un petit appartement de Camden une dizaine d'années auparavant pour se rapprocher de celle qu'il surnommait sa fille délicieusement excentrique et qui avait elle-même obtenu un poste de professeure à UCL. Il aurait pu me donner le nom de n'importe quelle déesse grecque, mais avait choisi de m'appeler Eustacia, un clin d'œil à Thomas Hardy. Je n'avais aucun souvenir de ma mère, qui avait disparu de la circulation quand j'étais très jeune. Son départ avait été si soudain que Père était resté pour toujours en état de choc. Si soudain qu'il l'avait également obligé à faire une pause dans sa brillante carrière pour s'occuper de sa fille délicieusement excentrique.

Je tenais de lui aussi bien au niveau de l'apparence que de la stature. En un mot, tout à fait quelconque. J'avais vu des photos de ma mère. Je savais que si on nous avait mises côte à côte, on aurait été bien en peine de deviner que nous étions de la même famille. Mais ce que j'avais de remarquable, et qui tranchait avec mes pairs, c'est que je me coiffais et m'habillais comme un vieil homme. L'androgynie n'était pas quelque chose de rare parmi les étudiants. Ça l'était en revanche parmi les professeurs d'université. Et quand Matilde avait suggéré que je cesse de porter les vêtements de Père, je l'avais vécu comme un jugement sur mon identité, à laquelle je n'étais pas prête à renoncer.

Son commentaire sur mon apparence n'avait toutefois pas été complètement vain. J'avais bien l'intention de rentrer chez moi dès que possible pour prendre un bain et me changer, mais je n'arrivais pas à oublier l'image de Susan debout dehors dans la rue, attendant pendant des heures mon retour de Soho. Quelque chose me disait que c'était exactement ce qu'elle était en train de faire, et je ne pouvais pas la laisser comme ça. Quand je suis arrivée, sa porte était ouverte, comme si elle m'attendait. J'ai frappé mais il n'y a eu aucune réponse, si bien que je suis rentrée dans la maison que j'ai traversée jusqu'au jardin. Elle était assise à une table, regardant quelque chose au loin, immobile, comme si elle avait pressé le bouton « pause », mais elle a fini par regarder dans ma direction avec l'expression vague de qui se réveille d'un rêve.

« Est-ce que tout va bien, ma chère ? a-t-elle demandé.

– Et *vous*, est-ce que tout va bien ? » ai-je répondu.

Elle a pris une grande inspiration. « J'étais avec mon Stanley. Parfois, je me perds si profondément dans nos souvenirs à tous les deux que quand je reviens, des heures se sont écoulées. » Elle a agité une main impatiente. « Je ne veux pas que tu te fasses une idée fausse. Il était loin d'être un ange... Ce n'était pas le soleil au beau fixe, et les fleurs, et tout ça, mais il était à moi. » Elle m'a regardée avec insistance. « Tu as déjà eu quelqu'un de spécial ? »

J'ai pensé à mon amour perdu et j'ai promené mes yeux autour de moi jusqu'à ce qu'ils tombent sur l'arrière de mon immeuble.

« Je dois rentrer. Je suis juste venue vous rendre votre téléphone. »

Je l'ai posé sur la table.

« Tu as eu la traduction ? »

– Oui. Il semblerait que Simone ne soit pas uniquement venue pour étudier l'histoire de l'art. Je peux ? » ai-je demandé en désignant une chaise de jardin, oubliant aussi sec que j'avais eu l'intention de rentrer à la maison,

avant de m'asseoir lourdement. « Elle cherchait un certain professeur d'anglais.

– Et l'homme en colère ?

– Andreas. Il a dit à Simone de s'occuper du Professeur d'anglais, et il n'a pas été content quand elle lui a dit qu'elle ne l'avait pas trouvé.

– *S'occuper* de lui ?

– C'est ce qu'il a dit. “Tu t'es occupée de lui ?”

– Ça ne veut pas forcément dire ce que nous pensons, si ?

– Si, ça veut clairement dire ça, Susan. »

C'était la première fois que je l'appelais par son prénom. Nous en avons toutes les deux été surprises. Elle a eu l'air contente. Je pouvais l'affirmer sans même la regarder.

« Je devrais rentrer, ai-je répété. Je dois prendre un bain. »

Mais je ne me suis pas levée. Je suis restée où j'étais, à regarder fixement la balustrade qui entourait ma terrasse.

« Prends un bain ici, a-t-elle dit. Tu n'as qu'à utiliser la salle de bains de Simone, elle est bien mieux que la mienne. Laisse tes habits sur son lit, et je les mettrai à la machine. »

J'étais sur le point de protester devant cette proposition saugrenue quand elle m'a coupée : « Tu as mangé ? Tu dois avoir faim. Je vais ouvrir une boîte de soupe. Descends quand tu es prête. » Puis elle s'est levée d'un coup et a gagné la cuisine.

Plongée dans la confusion la plus complète, j'ai jeté un coup d'œil à la porte de derrière de chez Simone. Si j'entrais à nouveau dans sa maison, j'allais compromettre une scène de crime. Je me suis levée et j'ai marché jusqu'aux bas des marches. En vérité, Susan y avait été plusieurs fois et Sebastian y avait farfouillé le jour même. Et puis l'inspecteur Roberts avait l'air de s'en soucier comme d'une guigne. J'ai gravi deux marches. Quelle différence cela ferait-il si j'y retournais une nouvelle fois ? Pas pour prendre

un bain, bien sûr. Ça, c'était une suggestion parfaitement ridicule. Non, juste pour y jeter un dernier coup d'œil.

Être dans la cuisine m'a fait cette fois une impression différente. C'était presque comme si j'avais reçu la permission de revendiquer la propriété de l'endroit et de tout ce qu'il contenait. J'ai placé ma main sur le comptoir, j'ai fermé les yeux et j'ai essayé de la visualiser à cet endroit, en train d'émincer des légumes, de moudre des grains de café ou de se verser un verre de vin. Toutes ces tâches ordinaires que je l'avais vue accomplir chaque jour à travers mon télescope. Je savais dans quel placard elle rangeait son café, et dans lequel se trouvaient les tasses.

J'ai regardé de nouveau les deux broderies sur le mur à côté du placard. Les mailles étaient grossières, et la forme, plus que confuse. Même en reculant, je ne pouvais pas dire s'il s'agissait d'une primevère ou d'une jonquille. C'était quoi qu'il en soit un drôle de choix pour une étudiante en histoire de l'art. Mais qu'est-ce que j'y connaissais, après tout ? C'était peut-être justement leur naïveté qui leur conférait de la valeur. J'ai éteint la lumière au-dessus du four, passé la porte et étudié le salon. Sebastian avait laissé un sacré désordre. Des livres et des papiers étaient éparpillés sur le sol, et les coussins du canapé avaient été éventrés. J'avais terriblement envie de tout ranger, comme s'il s'agissait de ma propre maison, mais j'ai résisté et je suis montée à l'étage.

Dans la salle de bains, je suis tombée sur mon reflet dans le miroir et j'ai ôté mes lunettes d'un geste brusque. Parfois, il est plus simple d'exister dans un monde brouillé que d'affronter la réalité nue. J'ai ramassé une bouteille de bain moussant, dévissé le bouchon et senti l'odeur de lavande. Sur une étagère à côté de la porte, il y avait une bougie et des allumettes. Je l'ai allumée et un parfum de *Simmondsia chinensis* a rempli la pièce. Il se mélangeait de manière désagréable avec l'odeur du bain moussant, et je me

suis fait la remarque que la combinaison lavande et jojoba n'existait de toute façon pas dans la nature. J'ai baissé les yeux sur la baignoire, secoué la tête en repensant à la suggestion de Susan, puis je me suis penchée et j'ai ouvert le robinet.

Rapidement, je me suis déshabillée et j'ai laissé mes vêtements sur le lit, comme elle me l'avait dit, avant de pénétrer dans le bain. L'eau était brûlante, exactement comme je l'aime. Je me suis autorisée à savourer un moment la sensation étrange de l'eau recouvrant progressivement mes cuisses puis, tenant ma main blessée en l'air, je me suis progressivement laissée glisser jusqu'à ce que ma poitrine, mes épaules, mes cheveux et mon visage soient submergés, et, pour la première fois de ma vie, j'ai fait l'expérience de la sensation bizarre de l'ASMR. C'est seulement quand j'ai commencé à sentir mes poumons se contracter que je me suis rassise et que j'ai essuyé la mousse de mes yeux.

L'état de ma main empirait, la peau avait désormais craquelé, pelait, et du pus suintait des fissures. C'était exactement ce que j'avais voulu éviter. Lentement, j'ai enfoncé ma main dans l'eau, supportant la piqûre cuisante de l'eau chaude sur ma peau ravagée, autorisant la douleur à suivre son cours, et je me suis allongée de nouveau. Blottissant ma main contre ma poitrine, j'ai pensé à la conversation de Simone et de Jonathan sur l'enregistrement. Cela ne ressemblait pas à une petite querelle d'amoureux, une petite crise de jalousie. Non, pour Jonathan, cela semblait quelque chose de bien plus grave. Que sous-entendait-il quand il avait dit qu'il comprenait parfaitement à quel petit jeu Andreas et elle étaient en train de jouer ? D'après ce que je comprenais, ils étaient trop obnubilés par l'idée de trouver le Professeur d'anglais et de « s'en occuper » pour comploter contre Jonathan. J'ai frissonné en me souvenant de la menace de mort d'Andreas et en pensant au fait qu'il sache tant de choses à mon propos – mon travail, mon adresse. Depuis quand avait-il commencé à me suivre ? Ce jour-là, quand j'avais braqué mon télescope sur lui pendant qu'il se tenait à

l'extérieur, devant la porte de derrière de Simone, est-ce qu'il savait que le toit-terrasse qui lui faisait face était le mien ? Est-ce qu'il était conscient que je l'observais ? Je suis restée à mariner un moment, et c'est seulement quand l'eau est devenue froide et que les bulles se sont toutes évaporées que je me suis rassise, me suis lavée avec mon efficacité et ma rapidité habituelles, me suis levée et que je me suis enveloppée dans une serviette.

Il y avait un nombre déconcertant de flacons, de bouteilles et de tubes de crème, d'huiles et de lotions à côté du lavabo, et je me suis demandé comment Simone arrivait à tous les utiliser. J'ai fait courir mon doigt sur les bouteilles en me souvenant de la façon dont elle avait doucement frotté de l'arnica sur ma main, et j'ai ramassé un tube qui contenait ce qui au bout du compte n'était rien d'autre que de la cire d'abeille diluée. En fronçant les sourcils, je l'ai reposé, puis j'ai dévissé le couvercle d'un pot de crème hydratante avant de me le mettre sous le nez. Il avait une odeur désagréable. J'en ai pris une noisette avec un doigt, je me suis penchée en avant et je me suis figée, ma main à mi-parcours. Aussi près du miroir, je pouvais voir que mon œil était encore salement gonflé, la peau d'un violet boueux. J'ai appliqué la crème sur ma joue, en mouvement circulaire, et je n'ai rien ressenti. J'ai frotté plus vigoureusement, en remontant vers mon œil jusqu'à ce qu'enfin la douleur refasse surface, tout comme le souvenir d'être tombée d'une échelle et de m'être cogné le visage. J'ai lâché un « hmmm » de soulagement en comprenant que je m'étais blessée toute seule et j'ai reculé jusqu'à ce que, dans le miroir, mon visage soit redevenu une tache floue.

Mes vêtements n'étaient plus au bout du lit et Susan n'avait rien laissé pour les remplacer. Agacée, j'ai fouillé des yeux la chambre à la recherche de quelque chose à emprunter. J'ai trouvé une jupe noire toute simple par terre. Je l'ai ramassée, je l'ai tenue contre ma taille, j'ai vu jusqu'où elle était fendue et je l'ai laissée tomber. Puis j'ai vu un legging rouge, avec des rayures blanches sur le côté, qui pendait sur le dossier d'une chaise. Je l'ai

envisagé, avant d'y renoncer. J'ai jeté un coup d'œil à un soutien-gorge rose rembourré. Un kimono aux couleurs vives était suspendu à un crochet derrière la porte. Je l'ai attrapé par la manche et l'ai étudié attentivement. Ce n'était pas le genre de chose que j'aurais porté, même avant de commencer à m'habiller avec les vêtements de Père. J'ai relevé la manche et je l'ai senti. Il avait la même odeur entêtante que la nuisette, et, après avoir hésité une fraction de seconde, je l'ai enfilé. À côté de moi, il y avait un miroir en pied. J'ai scruté mon reflet flou aux couleurs vives en imaginant que je regardais quelqu'un d'autre, puis j'ai doucement fait glisser ma main depuis mon torse jusqu'à ma cuisse, concentrée sur la douceur du tissu sur ma peau, et j'ai fermé les yeux.

Une porte a claqué au rez-de-chaussée et j'ai rouvert les yeux. J'ai noué fermement la ceinture du kimono autour de ma taille, j'ai remis mes lunettes et j'ai crié : « Je descends dans une minute. Est-ce que vous m'avez apporté des habits ? »

Sans réponse, j'ai rejoint le palier avant de me coller au mur quand j'ai vu qui se tenait en bas des escaliers. Devant moi, me regardant avec la même expression choquée que je devais moi-même arborer, se trouvait Simone. J'ai tout de suite remarqué que son apparence avait changé ; ses yeux étaient cerclés de noir, ses cheveux, gras et attachés en un chignon grossier, et ses lèvres autrefois pleines et rouges étaient désormais pâles et gercées. Dans mon esprit défilaient toutes les horreurs qu'elle avait dû endurer pendant sa captivité.

« Vous êtes saine et sauve ! me suis-je exclamée.

– Qu'est-ce que vous faites là ?

– J'étais si inquiète pour vous ! » Rapidement, j'ai descendu les escaliers. « Vous vous êtes échappée par la fenêtre ? »

Elle a plissé les yeux. « C'est mon kimono ? »

J'ai baissé la tête. « Ah... oui. J'ai dû vous emprunter quelque chose. Susan est en train de laver mes habits.

– Vous connaissez Susan ?

– Oui. »

Simone a cligné plusieurs fois des yeux. « J'ai pas le temps pour ça, là. »

Elle a jeté un bref coup d'œil à la porte d'entrée puis est partie dans le salon pour fouiller dans les tiroirs de son bureau, aussi indifférente aux livres d'art et aux dissertations éparpillées sur le sol qu'au canapé éventré. Je l'ai suivie et l'ai observée pendant qu'elle cherchait. Son éclat, sa vitalité, toutes ces qualités rares qui l'avaient placée sur un autre plan avaient tout simplement disparu. Tout ce que j'avais tant admiré en elle, envolé. C'était juste une fille ordinaire qui avait besoin d'un bon bain.

« Vous avez escaladé le balcon ? »

Elle m'a ignorée.

« Vous avez escaladé le balcon ? ai-je de nouveau demandé.

– De quoi parlez-vous ? »

Je me suis figée un moment, confuse. Si elle ne savait pas de quoi je parlais, cela signifiait que ce n'était pas de la chambre de Sebastian qu'elle s'était échappée.

« Est-ce que vous étiez détenue ailleurs, alors ? Par quelqu'un d'autre ?

– Je ne sais pas de quoi vous parlez.

– Je parle de votre enlèvement », ai-je dit, un peu trop fort.

Elle m'a regardée en fronçant les sourcils. « Pourquoi pensez-vous que j'ai été enlevée ?

– Parce que après que vous avez quitté mon appartement il y a huit jours, je vous ai vue vous faire pousser dans une voiture et vous faire emmener, et personne ne vous a vue depuis. »

Elle a émis un son dont je n'ai pas saisi la signification et a dit : « Je n'ai pas été kidnappée. J'étais avec un ami. » Puis elle a lâché le livre qu'elle tenait à la main et s'est tournée vers la cuisine, mais elle s'est arrêtée et a émis un faible sifflement en voyant les débris de verre sur le sol. Avec

précaution, elle a enjambé les débris, s'est avancée vers une étagère et a commencé à tout en retirer.

« *Cadê ? Cadê ? Cadê ?* »

Définitivement perdue, j'ai demandé : « Et le mot qui a été laissé au café ? Celui qui dit que vous quittiez votre job ?

– Quoi, le mot ?

– Ce n'était pas votre écriture. »

Elle s'est alors retournée vers moi en secouant la tête. « *Nossa Senhora ! Rose !* Je n'ai pas été kidnappée ! J'étais avec un ami. » Elle a claqué la langue en signe de désapprobation et continué à vider les étagères.

« Quel ami ? »

Elle m'a ignorée et est passée aux placards et aux tiroirs.

« C'était Andreas ? »

Lentement, elle a levé les yeux pour me fixer d'un air sombre et sceptique. « Comment connaissez-vous Andreas ?

– Susan vous a entendus vous disputer.

– Elle parle portugais ?

– Non, pas un mot, ai-je dit en m'ordonnant d'être prudente. Mais elle a entendu le nom "Andreas" plusieurs fois et ça l'a assez inquiétée pour qu'elle m'en parle. »

Les yeux toujours fixés sur moi, elle s'est rapprochée et a examiné mon visage. Elle était si près que je pouvais sentir son odeur de cigarette et de transpiration. Mon cœur a cogné dans ma poitrine. J'ai retenu ma respiration. Finalement, elle a lâché un « pffft » et a repris sa fouille.

« Elle devrait s'occuper de ses affaires. Vous aussi, d'ailleurs. »

J'ai soupiré et je me suis passé une main sur le visage.

« Nous étions inquiètes pour vous, ai-je dit doucement.

– Ce n'était pas nécessaire. Je vais bien. »

Elle était accroupie, désormais, vidant le contenu du placard sous l'évier ; des produits d'entretien, des chiffons, des sacs en plastique. Elle

cherchait sans la moindre méthode. Elle se contentait de vider les étagères, les tiroirs et les placards et de tout laisser sur le sol, comme si elle n'avait pas la moindre intention de ranger plus tard.

J'ai réessayé.

« Alors, c'était Andreas ? »

– Non. »

Sur le moment, je n'avais pas été sûre que ce soit Andreas qui l'avait poussée dans la voiture. Ça aurait pu être Tabac du diable. Ou même Sebastian avec les cheveux cachés sous une casquette de base-ball. J'avais été trop choquée par la scène pour bien saisir les détails, donc je n'étais en définitive sûre de rien. Je n'avais même pas noté la plaque de la voiture.

« Est-ce que c'était le jeune homme avec les longs cheveux blonds ? »

Sa main s'est suspendue au-dessus d'une bouteille d'eau de Javel.

« Le jeune homme avec les longs cheveux blonds, a-t-elle répété en se raidissant. Vous m'avez espionnée. »

J'ai pris une grande inspiration.

« Bien sûr que non. Jamais je ne ferais une chose pareille. »

Elle a baissé la tête, comme si elle était devenue d'un coup trop lourde.
« Susan m'a espionnée.

– Non. Non. J'ai parlé de lui seulement parce qu'il était ici plus tôt dans la journée et qu'il est rentré avec une clé, alors j'ai supposé que c'était un ami à vous. J'ai voulu lui demander s'il savait où vous étiez. Je lui ai même couru après, mais il a été trop rapide pour moi. »

Doucement, elle a tapoté une bouteille de détachant.

« *Meus Deus !* Écoutez, Rose, je n'ai pas été kidnappée. Je n'étais pas en danger. J'étais avec un ami. Vous devriez partir maintenant, et oublier qu'on s'est rencontrées. »

J'ai secoué énergiquement la tête. « Je ne veux pas partir. Je veux vous aider. Dites-moi juste ce que vous voulez que je fasse. »

Ça l'a fait rire. Pas le rire joyeux et optimiste qui m'avait procuré tant de plaisir auparavant. Non. Un rire sans joie.

« Vous ne savez pas ce que vous dites. Vous ne savez rien. »

J'ai remonté mes lunettes sur mon nez. « Je sais au moins que vous cherchez un téléphone portable. »

Elle a sursauté comme si elle avait reçu une décharge électrique.

« Je sais que vous cherchez un professeur d'anglais, ai-je enchaîné. Et je sais que vous êtes terrifiée par Andreas. »

Elle me fixait maintenant avec des yeux écarquillés.

« Vous ne me connaissez pas, ai-je continué. C'est seulement la troisième fois que nous nous voyons, mais je veux que vous me laissiez vous aider. Laissez-moi vous aider. S'il vous plaît, Simone. »

Elle a ouvert la bouche pour parler. L'a refermée. Puis l'a rouverte et a fini par dire : « Je ne m'appelle pas Simone. »

Je n'ai pas hésité. « Et moi, je ne m'appelle pas Rose. »

Nous avons sursauté en entendant quelqu'un tambouriner à la porte d'entrée.

« Qui c'est ? ai-je glapi.

– Allez chez Susan, a-t-elle rétorqué. Vous n'êtes pas en sécurité ici.

– Non. Je veux rester avec vous. »

Elle m'a attrapé le bras et m'a tirée jusqu'à la porte de derrière.

« Allez-y. Maintenant ! »

J'ai descendu deux marches, je me suis arrêtée, et j'ai écouté. À peine ouverte, la porte d'entrée a été violemment poussée contre le mur et des cris en portugais ont retenti. J'ai immédiatement reconnu la voix d'Andreas. J'ai gravi les deux marches sur la pointe des pieds et, par la porte du salon restée ouverte, j'ai vu Simone tituber en arrière en se tenant la tête à deux mains, avant de s'écrouler au pied de l'escalier. Les cris ne se sont pas

arrêtés pour autant. Si la chose était possible, ils sont même devenus davantage hystériques. J'ai plaqué une main sur ma bouche pour étouffer mon cri et j'ai foncé dans la cuisine. Qu'est-ce que je pouvais faire ?

J'étais terriblement vulnérable dans mon kimono, mais je n'avais qu'une idée en tête : la protéger. J'ai frénétiquement regardé autour de moi, j'ai vu un couteau à côté de l'évier, je l'ai glissé dans ma manche et j'ai appelé d'une voix tremblante : « Simone ? Tout va bien ? Susan et moi avons entendu des cris. »

C'était un pari insensé, mais je n'avais rien d'autre à proposer. Andreas s'est tu. Simone s'est tue elle aussi, et, caressant du doigt le couteau à travers le tissu du kimono, je me suis avancée dans le salon.

« Simone ? Où es-tu ? »

Je tremblais de manière incontrôlée, mais j'ai forcé mes pieds à avancer, un pas après l'autre, jusqu'à m'approcher enfin de la porte menant à l'entrée. Elle gisait à terre, Andreas était debout à côté d'elle, et tous deux me regardaient d'un air abasourdi. Plusieurs secondes d'un silence flottant se sont écoulées avant qu'Andreas ne tourne la tête, l'attrape par le bras et la soulève à moitié tout en criant quelque chose en portugais. Puis il l'a laissée tomber, s'est retourné vers moi, et a rugi, en anglais cette fois : « Qu'est-ce que tu fais là ? »

Je n'ai pas eu le temps de répondre parce qu'il s'est précipité vers moi, m'a attrapée par le cou et m'a violemment plaquée contre le mur.

« J'ai dit : qu'est-ce que tu fais là, putain ? »

Sa prise était puissante, non seulement la pression qu'il exerçait sur ma trachée, mais également ses doigts qui s'enfonçaient dans ma peau. J'ai essayé de prendre une bouffée d'air, en vain. Immédiatement, Simone était là à essayer de tirer sur son bras.

« *Não. Não. Para com isso ! Ela não é professor de inglês. Não é ela.* »

Ses efforts ne servaient à rien. Les mains d'Andreas étaient toujours aussi fermes autour de mon cou. J'ai senti mes pieds quitter le sol, et j'ai

entendu le couteau tomber sur les lattes du plancher. J'ai tiré sur sa main autour de mon cou, j'ai essayé de lui griffer le visage, les yeux, mais sa prise ne s'est pas relâchée. *Não é ela. Não é ela. Não é ela.* Un flux continu de mots me parvenait de manière assourdie tandis que des étincelles blanches faisaient palpiter ma vision, et, juste au moment où j'ai été submergée par la peur de la mort, il m'a relâchée, et je suis lourdement tombée au sol. Juste avant de m'évanouir, j'ai vu Simone debout à côté de moi, le couteau à la main.

19

Não é ela.

Je ne parlais pas un mot de portugais, mais je comprenais un peu l'espagnol. *Não é ela*. Tandis que j'étais affalée contre le mur du salon de Simone, la phrase tournait en boucle dans ma tête. *Não é ela*. En espagnol, *No es ella* signifie « Ce n'est pas elle ». J'ai ouvert les yeux et je suis progressivement redevenue consciente de ce qui m'entourait. Un homme était agenouillé à côté de moi et me tenait la main. Il a souri quand il a vu que j'avais ouvert les yeux.

« Bon retour parmi nous », a-t-il dit gentiment.

Je n'avais aucune idée de qui c'était.

« Mes lunettes ! » ai-je croassé, surprise par le son de ma voix. Il a regardé autour de moi, les a ramassées et m'a aidée à les remettre. J'ai alors vu que c'était un infirmier.

« Vous êtes salement blessée, dites donc. Qu'est-ce qui vous est arrivé à la main ? »

Il ne me tenait pas la main, en fait, il l'examinait.

« Empoisonnement à l'urushiol. » De nouveau, cet étrange croassement.
« Ça s'est infecté. J'ai besoin d'antibiotiques. »

Il a souri comme si ma main était le dernier de mes problèmes.

« Ils s'en occuperont à l'hôpital. »

J'ai regardé derrière lui les deux silhouettes debout à côté du bureau de Simone.

Ignorant que j'avais repris conscience, Susan et le lieutenant Hannah appuyaient de manière répétée sur les boutons « play », « stop », « play » sur le portable de Susan, faisant résonner dans toute la pièce la voix de Simone. *Não. Não. Ela não é professor de inglês. Não é ela. Não é ela. Não é ela.* J'ai émis un drôle de son, proche du gazouillement d'un bébé, puis j'ai réessayé.

« Ce n'est pas elle. »

Ils se sont retournés et Susan s'est écriée : « Oh, Dieu merci, tu es réveillée ! »

Je me suis redressée et j'ai essayé de me racler la gorge, mais la gêne n'a pas disparu.

« Elle dit : ce n'est pas elle. »

Le lieutenant Hannah est venu s'agenouiller près de moi. « Qui n'est pas elle ? »

« Moi. Il pensait que j'étais le Professeur d'anglais.

– Qui pensait que vous étiez le Professeur d'anglais ?

– Ricin. Andreas. Le type de l'enregistrement. Celui qui a kidnappé Simone. Même s'il semblerait qu'en fait il ne l'a pas kidnappée. »

Le lieutenant Hannah a échangé un regard avec l'infirmier.

Une pensée a fusé dans ma tête. « Où est Simone ? Elle va bien ?

– Elle est partie, a répondu Susan. J'ai appelé la police dès que j'ai entendu les cris. » Elle a lancé un regard furieux au lieutenant Hannah. « Mais ils sont arrivés trop tard. »

Il s'est raclé la gorge et a dit : « Des officiers de police sont actuellement en train de la chercher. Mme Marsh a bien voulu nous confier une photographie.

– Qui est Mme Marsh ? ai-je demandé.

– C'est moi, ma chérie, a dit Susan en souriant.

– Vous aviez une photo de Simone ?

– J’ai un peu fouillé en attendant la police, et tu sais ce que j’ai trouvé d’autre ? Son nom n’est pas Simone, c’est Zena. Zena Sousa. Elle ment depuis le début.

– Zena, née de Zeus », ai-je dit, en me laissant de nouveau glisser contre le mur et en fermant les yeux. Derrière mes paupières, j’observais danser les étincelles blanches. Un éclair bleu, le visage d’Andreas tout près, les yeux exorbités, une veine sur son front en train de palpiter. Un éclair bleu. Puis Simone, non, Zena, debout à côté de moi, le couteau à la main. Un éclair bleu.

« O.K., l’ambulance est là, a dit l’infirmier en mettant son sac en bandoulière.

– Une minute, l’a interrompu le lieutenant Hannah. Professeure ? S’il vous plaît, ouvrez les yeux. J’ai besoin de votre déposition.

– Pas maintenant, est intervenu l’infirmier. Elle doit d’abord être vue par un médecin et elle ne doit pas parler. Son larynx et sa trachée sont endommagés. Vous pouvez passer à l’hôpital plus tard si vous voulez l’interroger. Est-ce que vous vous sentez capable de marcher jusqu’à l’ambulance, ou préférez-vous que j’amène un fauteuil roulant ? m’a-t-il demandé.

– Je peux marcher, ai-je croassé en me relevant maladroitement et en m’accrochant à son bras. Merci.

– Je t’accompagne, a aussitôt dit Susan en se plaçant de l’autre côté.

– Non, c’est moi qui vais l’accompagner, a dit le lieutenant Hannah.

– Il n’y a de la place que pour un seul d’entre vous.

– Dans ce cas, ce sera moi », a décidé Susan.

Le lieutenant Hannah a rangé son calepin dans sa poche. « Non. Ce sera moi. J’ai besoin de sa déposition. On pourra commencer sur la route. »

Susan l’a fixé d’un regard d’acier. « Donc vous vous attendez à ce qu’une femme de quatre-vingt-cinq ans se rende à l’hôpital en transports en

commun, c'est ça ? Je ne pense pas. Et puis, j'ai toutes ses affaires en bas. Vous voulez vraiment que je me les trimballe en bus ?

– Madame Marsh... »

Elle s'est contentée de l'ignorer et s'est adressée à l'infirmier. « Je suis là dans une minute, jeune homme, je vais juste chercher mon chariot de courses. »

J'ai timidement touché ma gorge. Le médecin des urgences m'avait donné un anti-inflammatoire et un gargarisme antiseptique, et m'avait conseillé de laisser ma voix se reposer. Il m'avait également prescrit des antibiotiques pour ma main, ce qui, à mes yeux, était de loin le plus important. Comme un chien fidèle, Susan était restée à mes côtés, et quand le médecin a eu fini, elle avait chassé le lieutenant Hannah du box et avait sorti mes vêtements de son chariot de courses. Troublée par l'odeur de lessive et la douceur inhabituelle du tissu, j'ai tenu le costume de Père dans mes mains un moment avant de l'étaler sur le lit.

« J'ai quelque chose à te montrer, a chuchoté Susan pendant que je m'habillais. C'est pour ça que j'ai insisté pour venir. Je n'étais pas sûre de quand je te reverrais et je ne voulais pas que ce soit ce policier louche qui les voit en premier. »

Elle a jeté un coup d'œil au rideau, plongé la main dans son chariot de courses et en a sorti une petite boîte en carton qui contenait un bracelet à breloques, plusieurs lettres, un petit carnet noir dont toutes les pages étaient noircies de nombres, quelques pois cassés et quelques photographies de Zena enfant.

« Tu vois quelque chose d'important ? » m'a-t-elle demandé.

J'ai pris l'une des photographies. Elle représentait trois enfants debout devant une barrière recouverte de lierre. Zena était plus grande que les

garçons et les entourait d'un bras protecteur. Deux enfants aux cheveux sombres et à la peau olivâtre, et un autre blond et pâle.

J'ai approché la photographie de mon visage et je me suis rendu compte que la vigne vierge était en réalité du *Mandevilla sanderi*, c'est-à-dire la même plante que celle qui entourait mon toit-terrasse. La même que sur la peinture de Sebastian.

Il y a eu un froissement du rideau, et le lieutenant Hannah a demandé : « Êtes-vous visible ? »

– Non ! » a crié Susan en m'arrachant la photo des mains.

Mais je l'ai reprise en croassant : « Attendez. »

Je l'ai regardée à nouveau et j'ai vu une silhouette derrière la barrière ; le visage dans l'ombre, les bras pliés encadrant une taille fine, un os iliaque faisant saillie contre une jupe moulante s'arrêtant aux genoux.

« Vous avez eu assez de temps, a annoncé le lieutenant Hannah. J'entre. »

Rapide comme l'éclair, Susan m'a arraché la photo des mains, l'a jetée dans la boîte avant de l'enfourer dans son chariot de courses et de la recouvrir avec le kimono de Zena. Je voulais avoir plus de temps pour étudier la silhouette debout derrière la barrière. Cela a dû se voir sur mon visage, parce que Susan a dit : « Passe chez moi quand tu peux pour la boîte. » Avant d'enchaîner, au moment où le lieutenant Hannah est entré, sur « Je vais prendre une tasse de thé à la cafétéria avant que vous me déposiez à la maison », et de le contourner sans un regard en tirant son chariot de courses.

« O.K. Commençons », a-t-il dit en s'asseyant sur l'unique chaise et en ouvrant son calepin.

Le Nokia était sur le lit, avec mon gant, ma pochette en cuir, mon portefeuille, ma montre et mes clés. Je me suis empressée de m'asseoir au bord du lit, j'ai tout glissé dans ma poche et j'ai remis ma montre.

« Professeure Eustacia Amelia Rose ? » a-t-il demandé en transformant mon nom en question.

Je l'ai ignoré et je me suis concentrée sur l'affiche derrière sa tête illustrant comment bien se laver les mains.

« Pouvez-vous me dire ce que vous faisiez dans la maison de Zena Sousa uniquement vêtue d'un kimono ? »

J'ai soupiré bruyamment et secoué la tête. Il a souri tout en fronçant les sourcils, ce qui était troublant.

« D'accord, reprenons au tout début. Est-ce que Zena Sousa était dans sa maison quand vous y êtes entrée ? »

Je savais ce qu'il était en train de faire. Il avait dû voir le verre brisé de la porte de la cuisine. Il essayait de me coincer. De me faire admettre que j'étais entrée par effraction. J'ai de nouveau secoué la tête.

« Elle n'était pas dans la maison ? »

J'ai secoué la tête avec davantage d'énergie, en montrant ma gorge du doigt et en me couvrant la bouche, pour lui rappeler ce qu'avait dit le médecin.

Il a haussé les sourcils et a dit : « Ah, oui. Vous ne pouvez pas parler. »

J'ai hoché la tête.

« Pas du tout ? »

C'était quoi, le problème de ce type ? Qu'est-ce qu'il trouvait si difficile à comprendre ? J'ai de nouveau secoué la tête.

« O.K. Allons au poste, et vous pourrez écrire votre déposition. »

Il s'est levé pour partir mais je n'ai pas bougé.

« Je dois d'abord attendre mon ordonnance pour les antibiotiques.

– Elle parle. C'est un miracle, a-t-il dit en ouvrant le rideau du box et en me prenant par le bras pour que je me lève. On va demander à l'hôpital de nous les envoyer au poste. Allez, en route. »

J'ai essayé de libérer mon bras, mais sa prise était étonnamment ferme.

« Ça va prendre trop de temps, et puis qui ira à la pharmacie ? J'ai besoin des antibiotiques... Ma main... ça s'aggrave. » J'ai brandi cette dernière sous ces yeux pour qu'il voie à quel point elle avait noirci. À quel point elle était crevassée et couverte de pustules. À quel point les ongles étaient devenus fragiles. « S'il vous plaît. Si on ne s'en occupe pas immédiatement, je vais peut-être la perdre. »

Le lieutenant Hannah a reculé et lâché mon bras. Il a hésité, comme s'il pesait le pour et le contre, et a dit : « Attendez ici. Je vais aller voir ce qui bloque au niveau de l'ordonnance, puis nous irons ensemble au poste.

– Il faut d'abord que vous rameniez Susan chez elle. On ne peut pas la laisser comme ça.

– Je vais lui appeler un taxi.

– Elle est à la cafétéria. Amenez-la jusqu'à la borne, mettez-la dans un taxi et payez-le. »

Il a fait une grimace, alors je me suis rassise et j'ai croisé les bras.

« Je ne quitterai pas ce box tant que Susan ne sera pas dans un taxi. »

Il a soupiré comme si je lui avais demandé de pousser un rocher tout en haut d'une montagne, mais a fini par hocher la tête.

Pour quelqu'un qui avait passé toute sa vie d'adulte dans un laboratoire, il y avait vraiment beaucoup de choses dans les hôpitaux qui me répugnaient – l'odeur particulière, la chaleur excessive, les bactéries, la lumière artificielle, les bips incessants, l'air vicié. Peut-être était-ce lié au fait que la dernière fois que j'avais été à l'hôpital, c'était pour rendre visite à Père. Une chose était sûre, je n'avais clairement aucune envie d'être assise dans un lit d'hôpital à écouter les horribles gémissements provenant du box voisin ou les conversations étouffées et urgentes des médecins et des infirmières dans le couloir. Mais je devais être patiente parce que j'avais besoin de ces antibiotiques. J'en avais sacrément besoin.

Une demi-heure plus tard, le lieutenant Hannah avait non seulement récupéré l'ordonnance, mais s'était également rendu à la pharmacie pour récupérer les antibiotiques. Nous étions désormais en train d'avancer dans le long couloir qui nous menait vers la sortie, mais quand nous nous en sommes approchés, il s'est arrêté pour répondre à un appel sur sa radio. Lorsqu'il a eu fini, il m'a prise par le coude et m'a emmenée dans un autre couloir. Après avoir tourné d'innombrables coins et recoins, nous nous sommes arrêtés devant une porte vitrée.

« Qu'est-ce qu'on fait ici ? » ai-je demandé d'une voix rauque.

Il regardait à travers la vitre de la porte. J'ai suivi son regard.

Dans la pièce, le tableau était sinistre. Trois personnes étaient réunies autour d'un lit d'hôpital. L'une d'entre elles était en fauteuil roulant, une femme qui me tournait le dos. Sur le lit reposait un corps complètement recouvert d'une couverture bleue, et j'ai eu un choc en comprenant que quelqu'un venait de mourir. J'ai regardé à nouveau et j'ai été surprise de voir Sebastian assis sur une chaise, la tête penchée sur une cuvette médicale, et, debout à côté de lui, une autre femme avec une main posée sur son dos.

Je me suis retournée vers le lieutenant Hannah et j'ai redemandé : « Qu'est-ce qu'on fait ici ?

– Un instant », a-t-il dit sans lâcher mon coude.

Je me suis retournée pile au moment où la femme en fauteuil roulant faisait une manœuvre pour changer de côté et, quand j'ai vu son visage, j'en ai à peine cru mes yeux. C'était Mary Spicer. D'un coup, j'ai été renvoyée vingt ans en arrière, à la première fois où je l'avais vue – les cinq minutes les plus importantes de toute ma vie, à jamais gravées au fer rouge dans ma mémoire.

C'était lors d'une réunion de ma faculté à l'université. J'avais vingt-quatre ans et je venais d'être nommée maîtresse de conférences en toxicologie botanique à la faculté des sciences du vivant – j'étais la plus

jeune maîtresse de conférences de mon département. J'étais tranquillement assise au fond de la pièce, prenant soin de ne pas attirer l'attention, quand j'avais commencé à éprouver une drôle de sensation, comme une iridescence qui aurait progressivement pris possession de mon corps. C'était comme si une lumière chatoyante avait circulé de mes doigts de pied jusqu'à mon cuir chevelu, et qu'elle avait laissé une traînée de frissons dans son sillage. J'avais examiné la pièce en me demandant ce qui avait pu provoquer cette étrange sensation quand mes yeux étaient tombés sur une femme grande et mince d'à peu près mon âge, les cheveux blonds jusqu'aux épaules, debout près de l'entrée, à la fois dedans et dehors.

Jusqu'à ce moment-là, ma journée avait été on ne peut plus ordinaire. Je m'étais réveillée à l'aube, et j'avais laissé mon porridge mijoter pendant que je prenais mon bain express habituel. J'avais mangé à la table de la cuisine, mâchant consciencieusement chaque bouchée, puis je m'étais rendue à l'arrêt de bus. Un matin comme tous les autres. Mais une heure plus tard, j'étais en train de fixer bouche bée une femme qui s'appuyait contre la porte avec une nonchalance gracieuse, une main sur sa hanche délicate, les trois premiers boutons de son corsage audacieusement ouverts, écoutant le directeur du département pendant son discours hebdomadaire. Réagissant à une phrase absurde dont j'avais fait l'hypothèse qu'il s'agissait d'une blague, la salle avait éclaté de rire, et l'un des côtés de la bouche de la femme s'était ourlé en un demi-sourire. J'avais fixé ce sourire jusqu'à ce que les lumières qui ricochaient partout à l'intérieur de mon corps soient devenues si agitées que j'étais certaine qu'elles jaillissaient comme des rayons de mes pores, projetant des millions de lances lumineuses dans la pièce.

Et peut-être que pendant une fraction de seconde ça avait été exactement ce qu'il s'était passé parce que quelque chose avait attiré l'attention de la femme et lui avait fait tourner la tête. Pendant un instant, nos regards s'étaient croisés, et j'avais senti que mes yeux s'ouvraient de plus en plus

jusqu'à ce que je puisse voir davantage que ce que j'avais jamais pu voir avant. Lentement, le sourire de la femme s'était soulevé du deuxième côté de sa bouche, et, pendant une minute entière, nous nous étions mutuellement dévisagées. Deux lumières brillantes enfermées dans une pièce plongée dans l'obscurité. Puis la femme avait cligné de l'œil, reculé derrière l'embrasure de la porte et disparu, et j'étais restée toute seule, émerveillée, à me demander si elle avait jamais été véritablement là.

J'ai posé une main sur mon cœur. Je n'avais pas vu Mary depuis vingt ans. Tout ce que j'avais d'elle, c'étaient des souvenirs et quelques photographies. Et maintenant elle était là, juste devant moi. Plus vieille, avec des cheveux fins et gris, le teint cireux et le visage ridé, mais c'était toujours Mary. Où était-elle passée tout ce temps ? Qu'avait-elle fait ? Pourquoi était-elle dans un fauteuil roulant ? Et pourquoi était-elle à l'hôpital avec Sebastian et un cadavre ? Il y avait tant de questions que je mourais d'envie de lui poser. De manière inopinée, l'inspecteur Roberts est apparu de l'autre côté de la porte vitrée, et sa vue a suffi à éparpiller mes pensées. Il m'a regardée pendant un long moment avant d'ouvrir la porte et de s'avancer vers moi.

« Eustacia Amelia Rose, je vous arrête pour le meurtre de Jonathan Wainwright. Vous avez le droit de garder le silence, mais le fait de ne pas mentionner, quand vous serez interrogée, quelque chose dont vous parlerez plus tard devant la cour pourra nuire à votre défense. Tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous. »

J'ai cligné des yeux, entendant sans écouter, puis mon regard est lentement revenu dans la chambre, une étrange sensation s'insinuant en moi tandis que je comprenais que c'était Jonathan qui gisait là, mort, dans ce lit. C'était Jonathan qui avait été la victime du poison.

« Quand est-il mort ?

– Il y a une heure.

– Qu'est-ce que Mary fait ici ?

– Vous ne saviez pas ? » Il a détaché une paire de menottes de sa ceinture. « C'est la femme de Jonathan. »

L'étrange sensation a augmenté jusqu'à ce qu'elle menace de prendre le contrôle de tout mon corps. Ma vision devenait floue. Je n'arrivais pas à arrêter de cligner des yeux. Derrière Mary, Sebastian a vomi dans la cuvette, mais plutôt que de lui venir en aide, elle a fait tourner son fauteuil jusqu'à ce qu'elle se retrouve face à la porte. Face à moi. L'inspecteur Roberts m'attachait les menottes dans le dos. Le lieutenant Hannah n'avait toujours pas lâché mon coude. J'ai un peu résisté, ne voulant pas partir, parce qu'à ce moment-là le regard de Mary et le mien se sont croisés. Je ne pleurais jamais, mais à cet instant j'ai pu sentir des larmes couler le long de mes joues.

20

Ils m'ont fait asseoir à l'arrière. C'était désagréable, avec mes mains menottées dans le dos. Le lieutenant Hannah conduisait. L'inspecteur Roberts était assis à la place du mort, devant moi. J'ai contemplé sa calvitie et j'ai dit : « Vous savez que ce n'est pas moi. »

Après quelques très longues secondes, l'inspecteur Roberts a répondu.

« Non, je n'en sais rien. »

Le Nokia était dans ma poche. Je pouvais le sentir à travers le tissu de mon pantalon.

« Je ne vous reproche pas de penser que je suis coupable, ai-je dit d'une voix rauque et douloureuse. Après tout, c'est une supposition tout à fait logique. Je suis toxicologue et je déteste depuis longtemps la victime. Je peux comprendre que vous pensiez que je l'ai empoisonnée puis que j'ai détruit mon propre jardin et inventé un cambriolage pour maquiller ce fait, mais je vous l'assure, Richard, je n'ai pas tué Jonathan Wainwright. »

J'ai toussé, et un millier de dagues ont poignardé ma gorge.

« Je pense en revanche savoir qui l'a fait, et si vous m'autorisez à être libre de mes mouvements pour un instant seulement, je serai en mesure de le prouver. »

Ça n'allait pas marcher. Les individus suspectés de meurtre ne sortaient pas de prison pour avoir une chance de prouver leur innocence. Il y avait des procédures à suivre, de la paperasse à remplir, des données à rentrer dans des ordinateurs, ce qui signifiait une longue nuit de solitude à essayer

d'ignorer l'image de Père en train de me regarder tristement recroquevillée sur la couchette d'une cellule de détention. À essayer aussi d'ignorer la honte qu'il me voit tombée si bas. Je n'arrivais pas à me débarrasser de la conviction amère que l'on m'avait piégée, et que si seulement je pouvais trouver qui et pourquoi, tout serait arrangé.

Après m'être enfoui la tête sous la fine couverture de la cellule, je suis revenue au jour où j'avais vu Mary pour la toute première fois. J'étais restée assise au début, à fixer la porte d'entrée, à me demander si elle n'avait été qu'une apparition, puis je m'étais levée en plein milieu de la réunion pour la suivre. Dans le couloir, j'avais contemplé le balancement de ses hanches tandis qu'elle avait dépassé avec nonchalance les salles de séminaires, et, comme si nous étions reliées par quelque fil invisible, ou peut-être simplement par la traînée entêtante de son parfum de muguet, je l'avais suivie sur plusieurs volées de marches, jusqu'à la cafétéria. Au comptoir, je m'étais approchée d'elle. Suffisamment pour être complètement engloutie par son parfum, et quand elle s'était retournée et avait souri en me découvrant plantée devant elle, j'avais simplement dit : « Eh bien... voilà, je suis là. »

J'ai roulé sur le dos, fixé le plafond de la cellule, et je me suis souvenue de Mary nous achetant du thé et de moi l'écoutant parler de son projet de thèse. J'avais regardé avec fascination la façon dont elle coupait son gâteau et déposait des fourchetées délicates dans sa bouche, ainsi que les petites pauses pendant lesquelles elle mâchait et avalait. Et quand elle m'avait dit que nous allions partager un labo l'année suivante, je me souviens avoir été saisie d'un vertige et avoir dû brièvement me couvrir le visage avec mes mains.

Il y avait tant de souvenirs de cette année passée ensemble : la nage dans les étangs de Hampstead, le vélo dans Hyde Park, les visites de galeries, les soirées au théâtre, à l'Opéra, les ballets à Sadler's Wells. Les soirées à regarder la télévision dans son appartement minuscule, notre week-end à la

mer. Chacun de ces souvenirs, à jamais chéris. Et à la fin de l'année, une fois son projet de recherche terminé, le bail de son appartement arrivé à son terme, je me souviens avec une clarté viscérale de la douleur cuisante de la séparation quand Mary avait quitté Londres pour partir en vacances avec Jonathan et qu'elle n'était jamais revenue.

Il y a eu un petit coup à la porte de la cellule et le lieutenant Hannah est entré. Épuisée, j'ai lutté pour m'asseoir et prendre la deuxième dose d'antibiotiques qu'il m'avait apportée. Je n'ai pas aimé la façon brusque dont il m'a ordonné de le suivre. J'ai encore moins apprécié le couloir qu'il m'a fait emprunter, parce que je savais où il menait.

L'inspecteur Roberts était déjà dans la salle d'interrogatoire quand nous sommes arrivés. Une jeune femme était assise de l'autre côté de la table. J'ai examiné avec intérêt son corsage en soie et son cardigan en cashmere gris.

« Oreille d'ours », ai-je dit la voix encore un peu rauque.

Elle a levé la tête du dossier qu'elle était en train de lire, et ses yeux se sont agrandis en découvrant mon visage et mon cou.

« Pardon ? Vous avez dit quelque chose ? »

– *Stachys byzantina*, nom vernaculaire : oreille d'ours. Les poils argentés soyeux qui recouvrent les feuilles comme un duvet. S'épanouit mieux avec une lumière directe du soleil. Vous aimez la lumière directe du soleil ? »

Elle a regardé l'inspecteur Roberts, avant de revenir à moi.

« Bonjour, professeure, a-t-il dit. Je vous présente votre avocate, Meredith Wise. »

Elle s'est levée et a tendu la main. Je l'ai ignorée.

« L'avocat de ma famille est maître Bishop. Pourquoi n'est-il pas là ? »

Elle a souri comme si elle attendait cette question. « Il m'a demandé de vous représenter car il n'est pas pénaliste. Il n'a pas l'habitude de défendre les criminels.

– Je ne suis pas une criminelle, ai-je rétorqué.

– Et mon travail consiste à le prouver à ces deux hommes. »

Elle continuait à me tendre la main avec insistance, alors je l'ai regardée.

« Vous êtes très jeune.

– Aux âmes bien nées, la valeur n'attend point le nombre des années. »

La citation m'a fait pouffer, mais je ne lui ai pas pour autant pris la main.

« Pouvons-nous commencer ? » a demandé l'inspecteur Roberts, impassible.

Meredith Wise a souri et s'est assise mais je n'ai pas bougé d'un pouce.

« Asseyez-vous s'il vous plaît, professeure », a-t-il ajouté.

Je me suis dirigée vers le mur, je m'y suis adossée et me suis touché les cheveux. Ils étaient particulièrement doux depuis que j'avais utilisé le shampoing de Zena. « Je préfère rester debout.

– Nous avons besoin que vous soyez assise », a dit l'inspecteur Roberts, indiquant la caméra braquée sur la chaise vide. Je l'ai regardée.

« Vous savez ce que je pense de cette pièce. Nous nous étions mis d'accord pour que toutes nos discussions aient lieu dans votre bureau. »

Ma voix était très sourde, étrange. J'ai essayé de l'éclaircir.

« Ça, c'était avant que vous soyez soupçonnée de meurtre », a-t-il répliqué.

Meredith Wise s'est levée et a posé sa main sur le dos de la chaise vide. « S'il vous plaît, asseyez-vous. Plus vite on commencera, plus vite on aura terminé. »

J'ai regardé le plafond. « Je m'assiérai si vous répondez d'abord à ma question », ai-je dit.

L'inspecteur Roberts a secoué la tête. « Ici c'est moi qui pose les questions. »

J'ai touché mon cou. Ça me faisait mal de parler, mais il y avait tant de choses que j'avais absolument besoin de savoir.

« Alors je ne m'assiérai pas. »

Il a levé les yeux de son dossier en soupirant. « Combien de questions ?
– Pas beaucoup. »

Il a grogné doucement. « Allez-y, alors. »

Mais avant que je puisse ouvrir la bouche, Meredith Wise m'a coupée en disant : « En tant qu'avocate, je vous déconseille de faire ça. »

Je me suis tournée vers elle. « Si vous voulez rester dans la pièce, asseyez-vous et taisez-vous. »

Ses yeux se sont agrandis une nouvelle fois, comme quand elle avait découvert mon visage. Une fois encore, son regard a fait un aller-retour entre l'inspecteur Roberts et moi.

« C'est bon, maître Wise, a dit l'inspecteur Roberts. C'est en off. L'entretien n'a pas officiellement commencé. Je n'ai pas lancé l'enregistrement. Allez-y, professeure. »

Je me suis raclé la gorge et me suis lancée.

« Pourquoi ce jeune homme était-il dans la pièce avec Mary ?

– C'est son fils, ainsi que le beau-fils de Jonathan. »

J'ai fait une pause et j'ai dit : « Bien sûr. »

Je ne comprenais pas comment je n'y avais pas pensé avant. Il ressemblait tout à fait à Mary quand elle était jeune, la même peau douce, les mêmes yeux bleus, les mêmes cheveux blonds jusqu'aux épaules. Une pensée m'est venue. La raison pour laquelle il était si en colère contre Zena la fois où je les avais écoutés au restaurant, c'est parce qu'il ne supportait pas qu'elle couche avec son père. Si l'idée de Zena et Jonathan ensemble me répugnait, cela devait avoir été au moins dix fois pire pour lui.

« Attendez. Vous avez dit "beau-fils" ?

– Oui.

– Il a quel âge ?

– Vingt et un ans. »

J’ai fait un rapide calcul.

« Donc Mary était déjà enceinte quand elle est partie en vacances avec Jonathan. Elle était déjà enceinte quand elle travaillait avec moi au labo. Qui est le père ? »

L’inspecteur Roberts a fait bruisser ses documents comme si sa patience était à bout.

« Je ne sais pas et ce n’est pas pertinent.

– C’est pertinent pour moi, ai-je dit.

– Mais pas pour cette enquête. Asseyez-vous, maintenant, s’il vous plaît, professeure. Je vous ai laissé poser bien assez de questions.

– Et l’autre femme dans la pièce ? C’était qui ?

– J’ai dit : asseyez-vous. »

J’ai tiré la chaise et je me suis apprêtée à m’asseoir, mais je ne me suis pas assise.

« L’autre femme ? » ai-je demandé.

L’inspecteur a lâché un grognement d’impatience. « L’auxiliaire de Mary Spicer. C’est bon, là ? On peut commencer ? »

Mon avocate m’a jeté un bref coup d’œil, et j’ai alors su que je ne pouvais pas pousser plus loin mon avantage, si bien que j’ai reculé la chaise et que je me suis assise.

L’inspecteur Roberts m’a regardée par-dessus ses lunettes. « Tout d’abord, si je puis me permettre, je me réjouis que vous puissiez de nouveau parler.

– Maintenant, l’a coupé Meredith Wise, j’aimerais préciser à ma cliente qu’elle n’est absolument pas dans l’obligation de répondre à vos questions. » Elle s’est tournée vers moi. « Vous pouvez répondre “sans commentaire” quand vous voulez.

– Seulement si elle a quelque chose à cacher », a dit le lieutenant Hannah à voix basse.

Je lui ai lancé un regard. « Je n'ai rien à cacher.

– Alors vous n'aurez aucun mal à répondre à mes questions, a dit l'inspecteur Roberts en appuyant sur le bouton rouge de l'enregistreur. Cet entretien avec la professeure Eustacia Amelia Rose est enregistré et pourra servir de preuve en cas de procès. Je suis l'inspecteur Roberts. L'autre officier de police présent est...

– Le lieutenant Hannah.

– Est également présente...

– Maître Meredith Wise.

– Bien. Commençons. » Il a ouvert le dossier sur la table devant lui. « Maintenant, professeure, j'ai une bonne nouvelle et une mauvaise nouvelle ; laquelle voulez-vous en premier ?

– Aucune des deux. »

Il a toussé dans son poing.

« Je vais vous les donner quand même. Il est trop tôt pour l'autopsie, mais les rapports médicaux à propos de Jonathan Wainwright établissent qu'il a été empoisonné. Une marque de piqûre a été trouvée sur son abdomen, si bien que nous connaissons également la façon dont le poison lui a été administré. Cependant, le laboratoire de l'hôpital n'a pas trouvé de correspondance entre le poison présent dans son sang et les baies de *Karwinskia* que vous avez fournies, ce qui signifie qu'il a été tué par un poison que nous devons encore identifier. Nos techniciens, bien évidemment, vérifieront les découvertes de l'hôpital au cours de l'autopsie.

– Ça, c'est la bonne ou la mauvaise nouvelle ? » ai-je demandé.

Il a ignoré l'interruption.

« Notre labo analyse les échantillons que nous avons prélevés dans votre jardin et nous devrions avoir les résultats d'ici un jour ou deux. La bonne nouvelle, c'est que vous resterez avec nous jusqu'à l'obtention de ces résultats. La mauvaise, c'est que si nous trouvons une correspondance, vous serez transférée à la prison de Downview en attendant votre procès. »

Je me suis penchée en avant. « Donc, s'il n'y a pas de correspondance, vous me relâchez ? »

Il s'est adossé à sa chaise pendant que Meredith Wise a répondu pour lui.

« S'il n'y a pas de correspondance, il n'y a pas de preuve, et ils devront abandonner l'inculpation pour meurtre. Vous serez libérée sous caution tandis qu'ils chercheront soit une preuve, soit le meurtrier. »

L'inspecteur Roberts a fait son sourire pincé. « Nous ne pouvons pas ignorer les inculpations moins graves. L'absence de permis de détention de substances vénéneuses, l'entrée par effraction... »

J'ai croassé d'une toute petite voix : « C'était Susan.

– ... ou encore le faux témoignage.

– Je ne suis pas sous serment », ai-je dit en regrettant immédiatement les mots qui venaient de sortir de ma bouche.

Il a grogné, est allé chercher un grand sac en plastique transparent et l'a posé sur la table. À l'intérieur, il y avait mon gant, ma pochette en cuir, ma montre, mon portefeuille, mes clés, un reçu et le Nokia. J'ai tendu le bras vers le sac. Il l'a mis hors de ma portée.

« Pourquoi ma pochette est-elle vide ?

– Le contenu des fioles est en cours d'analyse au labo.

– Mais je peux vous dire ce qu'elles contiennent : trois concentrations différentes d'ipéca pour ses propriétés émétiques, un médicament d'anticorps antidigoxine en cas d'empoisonnement à *Digitalis* ou à *Nerium oleander*, et une fiole de crème contenant mon propre mélange d'alcool, d'hydrocortisone, de calamine et de stéroïde dans un gel à base d'aloë vera, dont je me suis servie pour ma main. Et, bien sûr, les baies de *Karwinskia*. »

J'ai toussé quand j'ai eu fini de parler et j'ai couvert ma gorge avec ma main, avant d'ajouter : « Est-ce que vous voulez que je vous écrive tout ça ? »

« Merci, professeure, mais nous allons suivre la procédure et laisser nos techniciens de laboratoire faire leur travail. Et nous ne voudrions pas que des avocats malins leur mettent des bâtons dans les roues, n'est-ce pas ? »

Il a sorti le reçu du sac.

« Ce reçu faisait partie des effets que vous aviez sur vous quand vous avez été arrêtée hier soir. Il indique que vous êtes sortie et avez acheté un steak et... » Il a approché le ticket de son visage. « ... deux verres de merlot le soir où Jonathan Wainwright a été attaqué. »

J'ai froncé les sourcils en me souvenant de ma décision inhabituelle de sortir manger dehors.

« Votre échantillon d'urine est revenu ce matin, a-t-il continué. Il est positif à la DMT. »

Au bord de mon champ de vision, j'ai vu Meredith écrire quelque chose dans son carnet.

« Une drogue de classe A, a-t-il continué, en se tournant vers le lieutenant Hannah. Allons-nous ajouter la consommation d'une substance illégale à la liste des chefs d'accusation, lieutenant ?

– Oui, monsieur.

– Je peux tout expliquer, ai-je dit.

– Je vous en prie. »

Meredith Wise a levé une main. « Vous n'avez pas à répondre à une question concernant un crime dont vous n'êtes pas accusée, à moins qu'elle soit en lien avec l'inculpation en cours.

– À mon avis, maître Wise, ce lien est clair. Je crois qu'elle a commis le crime alors qu'elle était sous l'influence de la DMT. Je lui demande donc de m'expliquer comment elle a ingéré la drogue.

– Par accident. »

Maître Wise a froncé les sourcils dans ma direction. « Professeure, je vous conseille de ne pas répondre.

– Je veux répondre. J’ai ingéré la drogue par accident. Après votre visite dans mon jardin, je me suis assise sur ma terrasse en tenant la *Psychotria elata*. La plante de la serre que vous avez grossièrement décrite comme obscène.

– Ah oui. Celle avec les grosses lèvres rouges. J’ai regardé quand je suis revenu au poste. Vous saviez que son nom vernaculaire, c’est lèvres chaudes ? »

Tandis que le lieutenant Hannah souriait d’un air narquois, je me suis penchée en avant et j’ai dit : « Si vous aviez vraiment regardé, vous sauriez que les feuilles contiennent de la diméthyltryptamine. »

Toujours son sourire pincé.

« Comme je disais, ai-je enchaîné, je me suis assise un bout de temps, à réfléchir, et aussi à pleurer la disparition de vingt années de recherche, ce faisant, j’ai distraitemment frotté l’une des feuilles de cette plante et, dans le processus, relâché la diméthyltryptamine que j’ai accidentellement ingérée. »

J’ai douloureusement dégluti.

« Accidentellement ?

– Oui, j’ai léché mes doigts sans réfléchir. »

J’ai gardé pour moi le fait que j’avais ensuite directement sucé une feuille. Il n’avait pas besoin de cette information supplémentaire.

Il a lâché un soupir sonore. « Vous semblez particulièrement sujette aux accidents.

– Je peux vous assurer, inspecteur, que ça a été la première fois que j’ai ingéré de la drogue et qu’il s’agit de la dernière.

– Sujette aux accidents et pleine d’assurance. » Il a sorti un stylo et l’a fait tourner entre ses doigts. « Vous m’avez déjà assuré que vous n’aviez pas tué Jonathan Wainwright.

– Je ne l’ai pas tué, et je crois que la preuve de mes dires est dans ce téléphone portable, si vous prenez la peine de regarder. »

À ce moment-là, le lieutenant Hannah a fait claquer sa langue, un bruit dont je n'ai pas compris la signification.

« Nous avons regardé, a dit l'inspecteur Roberts. Il n'y a rien dedans à part une série de textos échangés avec le même numéro non identifié.

– Qu'est-ce qu'ils disent ?

– Nous ne savons pas. Ils sont codés, à part les tout derniers. »

Il a parcouru son dossier, en a sorti une feuille de papier et a lu : « “Où es-tu ? Je m'inquiète. Envoie-moi un texto.” “Simone n'est pas en mesure de répondre, puis-je prendre un message ?” “Qui êtes-vous ?” »

Il a posé la feuille sur la table et m'a regardée avant de dire ce que je savais déjà.

« “Le Professeur.” » Il s'est autorisé une longue pause. « Je me demande qui peut bien être ce professeur.

– C'est une question rhétorique, a coupé Meredith Wise. Vous n'êtes pas obligée de répondre. »

L'inspecteur Roberts a hoché la tête et a regardé le lieutenant Hannah, qui a ouvert son carnet et a commencé à lire.

« Le 21 juin, j'ai été appelé à une adresse à Crescent par l'accusée. Elle a rapporté qu'une femme qu'elle appelait Simone avait disparu, et, en se fondant sur quelques échantillons manuscrits, avait échafaudé une théorie selon laquelle elle avait été enlevée. Puis l'accusée m'a encouragé à pénétrer dans la maison de la femme en brisant la vitre d'une fenêtre. J'ai refusé. J'ai informé l'accusée qu'elle recevrait en temps voulu un coup de téléphone de la part du commissariat et je lui ai demandé son numéro de portable. Elle m'a dit qu'elle ne possédait pas de téléphone portable et m'a rappelé qu'elle m'avait déjà communiqué le numéro de sa ligne fixe.

– Merci, lieutenant Hannah. Vous pouvez vous arrêter. » Il m'a regardée et a répété : « “Elle m'a dit qu'elle ne possédait pas de téléphone portable.” Vous avez vraiment dit ça ?

– Oui, je l’ai dit, parce que c’est vrai. Ça, ça n’est pas mon téléphone. C’est celui de Simone... enfin de Zena.

– Bien. Et comment s’est-il retrouvé en votre possession ? »

J’ai fait une pause. La dernière chose dont j’avais besoin, c’était d’ajouter une accusation de vol à la liste.

« Je l’ai trouvé et je l’ai gardé pour pouvoir le lui rendre.

– Où l’avez-vous trouvé ? »

Meredith Wise a levé la main. « À moins que ce téléphone ne soit directement lié à l’accusation de meurtre, inspecteur, je ne vois pas l’objectif de ces questions. »

Il l’a regardée avec irritation. « La professeure vient de nous dire il y a une minute que la preuve qui l’innocente du meurtre de Jonathan Wainwright est à l’intérieur de ce téléphone portable. Si ce n’est pas un lien direct, je ne sais pas ce qui en est un ! Donc je répète ma question : où l’avez-vous trouvé ?

– Qu’est-ce que ça change, de savoir où je l’ai trouvé ? ai-je demandé en tapotant la table de la jointure de mes doigts. Ce qui compte, c’est que vous décryptiez le code. »

Personne ne semblait comprendre l’urgence de la situation. Personne ne m’écoutait. Ils ne me regardaient même pas. Ils se contentaient de contempler la table en silence. Finalement, l’inspecteur Roberts a dit : « Asseyez-vous, professeure.

– Vous êtes tous des...

– Des imbéciles, a-t-il fini pour moi. Je sais, mais nous devons continuer. Asseyez-vous, s’il vous plaît. »

Je lui ai décoché un regard furieux mais il n’a pas levé la tête, alors, à contrecœur, je me suis assise.

« D’accord, nous allons arrêter de parler du téléphone portable. Mettons de côté cet objet de litige pour l’instant et revenons s’il vous plaît à la nuit qui nous intéresse. » Il a tapoté le reçu. « Nous avons donc établi que vous

étiez sortie pour un dîner tardif, ce dont j'ai d'abord douté, puisque je me souviens clairement vous avoir entendue me dire que vous ne mangiez que de la nourriture que vous prépariez vous-même. »

Il m'a regardée par-dessus ses lunettes. Je n'ai rien dit.

« Nous savons que vous avez quitté votre appartement parce que nous avons des témoignages de vos voisins. »

Il a sorti une feuille de papier de son dossier et Meredith Wise en a fait de même.

« Ils ont entendu, je cite : “Un boucan de tous les diables dans votre appartement. Des bruits sourds quand vous êtes tombée de l'escalier. Un fredonnement dément tandis que vous partiez à toute allure.” J'imagine que vous étiez en route pour le restaurant. »

Une nouvelle fois, je n'ai rien dit.

« L'heure imprimée sur le ticket de caisse indique 23 h 05. Est-ce que c'est à cette heure-ci que vous avez quitté le restaurant ?

– Si c'est ce qu'il y a écrit sur le ticket de caisse, sans doute.

– Qu'est-ce que vous avez fait après être partie ?

– Je ne me souviens plus.

– Parce que vous étiez encore sous l'influence de la DMT.

– Ce n'était pas la question, a interrompu Meredith Wise.

– Non. C'était l'énoncé d'un fait. Voici la question : après avoir quitté le restaurant, avez-vous ou n'avez-vous pas violé une ordonnance restrictive en vous rendant au domicile de Jonathan Wainwright ? »

Cela faisait bien longtemps que je ne m'étais pas autorisée à penser à cette ordonnance restrictive. Embarrassée, j'ai grogné et reculé ma chaise violemment, la faisant grincer sur le sol. La pression a provoqué chez moi une violente quinte de toux, à tel point que Meredith Wise s'est levée de sa chaise, inquiète, et que l'inspecteur Roberts a appuyé sur le bouton rouge.

« Interruption de l'entretien. »

Ils m'ont accordé quinze minutes pour boire une tasse de thé tiède et trop infusée. Je n'aurais pas dû perdre mon calme, mais son ignorance était littéralement à couper le souffle. Pourquoi perdre son temps avec moi alors que la preuve était juste devant ses yeux ? J'étais si fatiguée. Je voulais être à la maison, au lit, me réveiller de ce cauchemar, mais trop vite je me suis à nouveau retrouvée dans la salle d'interrogatoire avec un inspecteur Roberts en train d'appuyer sur le bouton rouge.

« Reprise de l'entretien. Les mêmes personnes sont présentes. Je crois que vous vous sentez mieux, professeure ? »

J'ai gardé les yeux baissés, mais il m'a prise par surprise en sortant un paquet de pastilles pour la gorge et en le glissant dans ma direction.

« Où en étions-nous ? a-t-il demandé en parcourant ses documents. Ah oui. Après avoir quitté le restaurant, avez-vous ou n'avez-vous pas violé une ordonnance restrictive en prenant le métro pour vous rendre au domicile de Jonathan Wainwright ?

– Je ne prends jamais le métro.

– Et pourquoi ça ?

– J'ai la phobie d'être sous terre. Même sous l'influence d'un hallucinogène, je ne m'infligerais jamais ça.

– Voilà qui tombe bien. Un bus, peut-être, alors ? »

J'ai levé les yeux vers lui. « J'imagine que si vous me demandez comment je me suis hypothétiquement rendue jusqu'à la maison de Jonathan Wainwright, c'est que vous ne m'avez pas vue sur les caméras de surveillance ? Il y en a une dans ma rue. Est-ce qu'elle montre à quelle heure je suis rentrée chez moi ? »

L'inspecteur Roberts a farfouillé dans ses documents.

« Vous avez mentionné une marque de piqûre sur son abdomen, ai-je enchaîné. Est-ce que vous avez la seringue ? Est-ce qu'elle porte mes empreintes digitales ?

– C'est moi qui pose les questions, m'a-t-il rappelé.

– La professeure a raison, inspecteur, est intervenue Meredith Wise. Il semblerait que vous soyez allé un peu trop vite en besogne. Une inculpation pour meurtre ne peut pas être effectuée sur votre seule intuition, et il semblerait que vous n’avez rien d’autre qu’une correspondance possible entre le poison qui a tué Jonathan Wainwright et des échantillons prélevés dans le jardin cambriolé de la professeure Rose. Une correspondance qui n’a même pas été encore confirmée par votre labo. Donc, à moins que vous n’ayez une autre piste à explorer... » Elle a regardé sa montre. « ... vous avez onze heures et vingt-trois minutes pour l’inculper officiellement ou la libérer. » Elle a attendu que l’inspecteur Roberts réponde, mais comme il ne l’a pas fait, elle a demandé : « Avez-vous à ce stade d’autres questions ? »

Il a levé les yeux vers le plafond. « Non, par pour le moment.

– Alors je crois que nous en avons fini ici », a-t-elle dit en rassemblant ses documents.

Il a enlevé ses lunettes, s’est tourné vers le lieutenant Hannah, a tapoté sur la demande de rapport de laboratoire et, avant de quitter la pièce, il m’a regardée.

« Merci pour votre temps, professeure. Vous allez être escortée jusqu’à votre cellule, maintenant. Mais j’aurai très bientôt l’honneur de vous reparler. »

Il est parti ouvrir la porte aux deux policiers qui attendaient à l’extérieur. Meredith était en train de faire son sac, s’apprêtant à partir, mais je voulais parler d’autres choses : de la traduction des enregistrements par Matilde, du fait que Jonathan était l’amant de Zena. D’Andreas.

« Attendez, ai-je dit.

– Quoi ? a-t-il demandé.

– Nous n’avons rien d’autre à dire à ce stade », a dit Meredith Wise en me lançant un regard.

Il l’a ignorée. « Qu’y a-t-il, professeure ? »

J'ai jeté un coup d'œil à l'avocate. Il y avait une ride entre ses sourcils, et les coins de sa bouche descendaient vers le bas, alors j'ai dit : « Rien. Cela n'avait en fait aucune importance. »

21

Allongée sur le flanc sur la couchette, je fixais les carreaux blancs du mur en m'apitoyant sur mon sort comme d'innombrables suspects avaient dû le faire avant moi. Sans Jonathan Wainwright, je ne me serais jamais retrouvée ici. Je n'avais rien ressenti quand l'inspecteur Roberts m'avait dit qu'il était mort, mais maintenant j'étais dévorée par ce que je savais être de la haine. Il m'avait volé mon amour, m'avait coûté mon poste, avait détruit ma réputation et maintenant, j'étais devenue la suspecte numéro un de son meurtre. Et le pire de tout ça, c'est que j'aurais pu l'arrêter. Vingt ans auparavant, j'aurais pu tout arrêter.

Il était entré dans nos vies lors d'une fête de la faculté à laquelle je ne voulais pas aller, mais Mary avait dit que ce serait marrant. J'y avais été pour lui faire plaisir. Tout ce que je faisais, c'était pour lui faire plaisir. Nous étions arrivées séparément et, au début, je ne l'avais pas vue, et puis d'un coup je l'avais aperçue dans un coin de la pièce, acculée par Jonathan, qui avait une main contre le mur à côté de sa tête, et l'autre sur sa hanche. Je connaissais ce genre de types. Ils étaient nombreux à l'université ; des hommes puissants qui élaboussaient tout le monde de l'assurance que leur conféraient une bonne éducation, une bonne apparence, de bonnes manières et de bons goûts. Sa tête était proche de la sienne. Elle regardait par-dessus son épaule. Il avait dégagé une boucle de son front ; elle n'avait même pas semblé s'en apercevoir. Il s'était penché vers elle et lui avait parlé à l'oreille ; elle avait haussé les épaules.

Mon estomac s'était noué devant cette audace, et quand il avait posé sa lèvre sur son oreille, ma colère avait explosé et j'avais marché vers eux. Mais avant que j'aie pu les atteindre, j'avais été prise en embuscade par le chef de mon département, qui était également le directeur de thèse de Mary, et qui voulait me dire à quel point il était heureux que j'aie finalement décidé d'assister à cette fête. J'avais essayé de m'en dépatouiller, mais il m'avait retenue avec une conversation sans queue ni tête dont le seul but semblait être de m'empêcher de rejoindre Mary. Écoutant à moitié, j'avais gardé les yeux sur eux. Pourquoi souriait-elle ? Pourquoi poussait-elle ses hanches vers lui comme ça ? Elle devait certainement avoir trop bu et ne devait plus savoir ce qu'elle faisait. Le chef de mon département m'avait prise par le bras, conduite au bar et offert un double whisky que j'avais bu cul sec tant j'étais pressée de partir. Mais quand j'étais revenue, Mary et Jonathan avaient disparu.

C'est après cette fête qu'il avait commencé à traîner près du labo et à poser d'incessantes questions à propos de mes mélanges hallucinogènes. Il s'était même porté volontaire pour les tester. Et il avait commencé à venir au labo quand Mary n'était pas là, mais plus je refusais et plus il se montrait insistant, au point que je me souviens avoir pensé qu'il développait une obsession. Peut-être que si j'avais cédé, il n'aurait pas entrepris ses propres recherches. Peut-être qu'il n'aurait pas invité Mary au Brésil, et qu'il ne serait pas revenu sans elle.

J'ai à nouveau pensé au fait que Mary était enceinte avant de partir avec lui, mais ce que je n'arrivais pas à comprendre, c'est pourquoi il était parti avec une femme enceinte. Il n'était pas exactement du genre altruiste. Alors pourquoi l'emmener ? À moins de l'ignorer, bien sûr. Peut-être qu'il l'avait découvert quand ils étaient là-bas et que c'était pour cette raison qu'il était rentré sans elle.

Je me souviens de la manière dont je l'avais traqué pendant des semaines après son retour, dont je l'avais harcelé pour savoir où elle était,

soupçonnant un acte criminel. De nombreuses fois, je m'étais rendue chez lui, mais sa réponse avait toujours été la même. Il s'accrochait obstinément à son histoire, selon laquelle elle avait prolongé ses vacances pour échapper à ma passion obsessionnelle et à ma jalousie mesquine. Il mentait. Mary était mon amie. Elle m'aurait au moins contactée pour me dire qu'elle allait bien. Mais je n'avais eu aucune nouvelle, et mes collègues non plus. Mary avait complètement disparu.

C'est à cette époque que Jonathan avait demandé une ordonnance restrictive pour m'interdire de m'approcher à plus de cinq cents mètres de sa maison. Le temps qu'il l'obtienne, la situation avait changé. L'un de mes étudiants avait reçu une carte postale de Mary disant qu'elle adorait le Brésil et qu'elle avait l'intention d'y rester. Le fait qu'elle ait choisi de partager cette nouvelle avec quelqu'un d'autre que moi m'avait d'abord blessée, mais je m'étais consolée avec l'idée qu'elle était saine et sauve. Et l'ordonnance restrictive, me direz-vous ? Eh bien j'ai tout simplement été ravie que le tribunal décide de supprimer Jonathan Wainwright de ma vie.

Il y a eu un petit coup sur la porte et Meredith Wise est entrée dans ma cellule. Elle a attendu que je m'asseye et que je remette de l'ordre dans mes cheveux avant de prendre la parole.

« Comment allez-vous, professeure ? »

Je n'ai rien répondu.

« Est-ce que je peux m'asseoir ? »

– Quand est-ce que je pourrais rentrer chez moi ? »

Elle a regardé sa montre et s'est assise au bout de la couchette.

« Dans un peu plus de sept heures s'ils ne trouvent rien de nouveau, a-t-elle dit avant de serrer ses mains l'une contre l'autre. Je suis désolée que vous ayez eu à subir ce simulacre d'interrogatoire. Roberts savait qu'il n'avait rien. Il est juste parti à la pêche. Votre seul crime cette nuit-là est pour l'instant l'ingestion accidentelle d'un narcotique de classe A et je doute qu'il vous poursuive pour ce seul chef d'accusation. J'ai vu les

résultats de vos analyses d'urine et je peux vous dire que les traces de DMT sont quasiment négligeables. » Elle a fait un grand sourire. « Ça n'a pas été complètement une perte de temps, toutefois. Nous savons désormais ce qu'il n'a pas, et plus longtemps il patauge, plus vite ce sera fini. Tout ce que vous avez à faire, c'est rester assise et garder le silence encore un peu. »

Elle a tapoté le matelas à côté d'elle et s'est levée.

« Mais je ne veux pas garder le silence. Je veux aider Richard. »

Elle a fait une pause.

« Richard ? Je vous déconseille d'utiliser son prénom. Du moins jusqu'à ce qu'un vrai suspect soit appréhendé et reconnu coupable. En fait, si jamais nous sommes appelées pour un autre interrogatoire, je vous conseille de répondre "sans commentaire" à absolument toutes les questions.

– Mais il y a quelque chose que je veux lui dire. Quelque chose d'important.

– S'il y a quelque chose que vous voulez dire à ce stade, dites-le-moi. »

Il y avait de l'irritation dans le ton qu'elle avait employé. Même moi, je parvenais à l'entendre. J'ai secoué la tête. Elle s'est rassise.

« Vous devez me faire confiance. Mon travail est de vous aider. » Très doucement, elle a touché mon bras. « Laissez-moi faire mon travail. »

J'ai regardé cette main douce sur ma chemise grise, les ongles rose pâle, la bague de fiançailles sur un annulaire d'une grande finesse, et j'ai changé d'avis.

« O.K. L'inspecteur Roberts ne sait pas que Zena était la maîtresse de Jonathan. Il ne l'a pas trouvée quand elle a disparu parce qu'elle utilise un autre nom. Pourquoi la maîtresse d'une victime de meurtre changerait-elle d'identité ? À moins d'être liée au meurtre, évidemment ?

– Être liée comment ?

– Je ne sais pas, mais je crois que la réponse à cette question se trouve dans ce téléphone portable. Une fois que l'inspecteur Roberts aura craqué le code, nous l'aurons.

– Je ne parierais pas là-dessus, si j'étais vous. Il a l'air de plutôt s'intéresser à une autre piste. »

J'ai pris une grande inspiration. « Moi.

– Oui. Il vous a ratée la dernière fois, et il est bien déterminé à ne pas vous rater ce coup-ci.

– Vous avez entendu parler de la dernière fois ?

– Bien évidemment. J'ai fait mon travail. Je sais tout sur l'incident. »

Encore ce mot. « Incident. » Ce mot qui m'envoyait une vague de honte à chaque fois que je l'entendais, mais, curieusement, pas cette fois. Entendre ce mot dans sa bouche m'a donné l'espoir que quelque chose changerait. Je me suis tournée vers elle et je me suis forcée à soutenir son regard.

« Alors vous avez lu que j'ai délibérément contaminé mon labo parce que j'étais mentalement déséquilibrée suite au décès de mon père. Que soit je l'avais fait de façon intentionnelle pour faire du mal aux étudiants et aux techniciens, soit j'avais essayé de me faire du mal à moi-même. »

Elle a battu des paupières mais n'a pas détourné le regard.

« Je veux vous assurer que je n'ai pas délibérément contaminé mon labo. Je ne sais pas ce qu'il s'est passé, mais ce n'était pas moi.

– Le deuil peut se manifester de bien des façons », a-t-elle dit doucement.

J'ai retroussé les lèvres. « Vous m'avez demandé de vous faire confiance. Je le ferai si vous, vous me faites confiance. Je ne l'ai pas fait. Même accidentellement, je ne l'ai pas fait. »

Elle est restée silencieuse et je sais qu'elle confrontait les preuves à sa disposition à la parole d'une personne qui pouvait – ou pas – être digne de confiance.

« Je ne l'ai pas fait », ai-je répété en la regardant droit dans les yeux.

Elle a légèrement souri et a hoché la tête.

« Eh bien dans ce cas c'est bien dommage parce que vous avez porté le chapeau pour quelqu'un d'autre. »

La prudence de sa réponse m'a fait soupirer et j'ai détourné le regard.

« Quoi qu'il en soit, a-t-elle dit en se remettant debout, je crois que vous pouvez laisser tomber l'idée que l'inspecteur Roberts s'intéresse à ce code.

– Il y a peut-être un autre moyen, ai-je dit rapidement pour l'empêcher de partir. La voisine de Zena possède des enregistrements de ses conversations avec un homme qui s'est rendu chez elle. Andreas. Son mari. Je les ai écoutés. Une collègue a traduit le portugais pour moi. Ils parlent d'un professeur d'anglais et d'une tuerie de masse utilisant des baies de coyotillo.

– C'est quoi, des baies de coyotillo ?

– La partie la plus toxique du *Karwinskia*. »

Elle a tiré un dossier de son sac. « Le *Karwinskia* est la plante qui a été volée dans votre jardin mais pas celle qui a tué Jonathan Wainwright, c'est ça ?

– Correct, même si je crois que d'autres plantes ont été volées, comme la *Conium maculatum*, l'*Aconitum napellus* et la *Brugmansia*.

– Là vous m'avez perdue, a-t-elle dit en secouant la tête.

– La ciguë, le tue-loup et la trompette des anges. Toutes ces plantes contiennent des toxines qui provoquent les mêmes symptômes que ceux de Jonathan, et quand j'aurai fait mon inventaire, j'en aurai le cœur net. »

Elle a gardé le silence en réfléchissant à cette nouvelle information. « Est-ce que l'inspecteur Roberts est au courant pour ces autres plantes ?

– Pas encore.

– Alors je suggère que nous n'en parlions pas tout de suite, pour la bonne raison que si jamais le labo trouve une correspondance avec l'une de ces toxines, vous redeviendrez illico la suspecte numéro un. »

Je l'ai regardée. « C'est de la dissimulation de preuve.

– Pas de preuve : d'information.

– Du faux témoignage, alors. »

Elle a souri. « J'ai juste dit que nous n'en parlerions pas tout de suite. Laissons à l'inspecteur Roberts le temps de suivre sa piste actuelle, et, pendant qu'il fait ça, moi, je vais aller rendre visite à la voisine de Zena. »

À 10 h 15, l'inspecteur Roberts a toqué à la porte de la cellule et est entré. Il avait l'air épuisé et a gardé les mains dans les poches en s'adossant au mur.

« C'est terminé, a-t-il dit en sortant une boîte d'antibiotiques de sa poche et en me la tendant. Vous pouvez partir. »

Il s'apprêtait à repartir quand je l'ai arrêté avec une question.

« Alors, vous m'avez trouvée sur les caméras de surveillance ? »

Il m'a fait un sourire d'homme vaincu. « Oui. Vous êtes rentrée chez vous à 23 h 15. Et vous n'êtes pas ressortie jusqu'à ce que je vienne vous chercher le lendemain matin. »

Une nouvelle fois, je l'ai empêché de partir. « Et les analyses du laboratoire ?

– Nous les attendons d'ici un ou deux jours, alors je vous dis peut-être à bientôt.

– Même si vous avez confirmé mon alibi ? »

Sa tête et ses épaules se sont affaissées. « Je vous dis peut-être à bientôt, parce que vous allez revenir... nous aider.

– Bien, ai-je dit en me levant et en enfilant ma veste. Je veux aider. Je veux vous aider de toutes les manières possibles. Je suis une...

– ... experte, après tout, a-t-il fini pour moi en secouant la tête. Je vous recontacterai, professeure. Le lieutenant Hannah va vous escorter à l'accueil pour que vous puissiez récupérer vos affaires.

– Mais vous garderez le téléphone portable, pour pouvoir craquer le code ?

– Oui, nous garderons le portable. »

Il a marché jusqu'à la porte.

« Attendez, ai-je dit. J'ai une dernière question. »

L'inspecteur a bruyamment soupiré et s'est arrêté tout en gardant une main sur la poignée de la porte.

« Maintenant que Jonathan est mort, est-ce que l'ordonnance restrictive va être levée ? »

Lentement, il s'est retourné, ses grands sourcils haussés.

« Je suis sûre que mon avocate me le dira. Je me suis juste dit que, puisque je vous avais sous la main, j'allais vous poser la question.

– Puisque vous m'avez sous la main, je vais vous le dire, a-t-il répété, avant de lâcher avec un rire un peu forcé : L'ordonnance restrictive a été levée il y a des années. »

J'ai froncé les sourcils. « Mais alors, pourquoi m'avez-vous demandé si je l'avais violée ? »

À nouveau son sourire pincé.

« Pour voir comment vous alliez réagir. »

22

Je n'aurais pas dû être surprise par le fait que l'inspecteur Roberts m'ait caché la levée de l'ordonnance restrictive. Je connaissais ses tactiques. Je savais qu'il était sournois. Mais il n'était pas le seul. Meredith Wise était tout aussi mauvaise – me demandant de dissimuler des informations. J'avais l'impression que le système judiciaire était une partie de poker, tout plein de bluff et de double bluff. Tout plein de pressentiments et d'intuitions. En un mot, tout plein de choses que je ne comprenais pas. J'ai regardé mon bureau. L'équipe de la police scientifique ne s'était clairement pas intéressée à cet endroit précis parce que les affaires de Zena n'avaient pas été touchées. J'ai caressé la nuisette, en me disant que le fait qu'ils ne soient pas venus n'avait pas beaucoup d'importance, parce que, même si je ne savais toujours pas où elle avait été, j'acceptais désormais qu'elle n'avait sans doute pas été kidnappée et que l'inspecteur Roberts avait probablement raison, qu'elle était entrée volontairement dans la voiture et qu'elle avait été conduite par un ami. Le même ami avec lequel elle avait probablement choisi de rester quelques semaines. Ce que j'avais vu – la manière violente dont elle avait été fourrée dans la voiture – et ce que j'avais entendu – « Garde un œil sur elle. Ne la laisse pas sortir » – n'étaient sans doute que des interprétations erronées des événements.

Bien déterminée cette fois-ci à ne pas me laisser fourvoyer par une logique boiteuse ou des interprétations erronées, j'ai extrait plusieurs feuilles d'une ramette et j'ai écrit deux noms sur la première : « Digitale –

Jonathan Wainwright. » Puis j'ai punaisé la feuille de papier au mur. J'ai continué à écrire des noms jusqu'à avoir constitué une sorte de cercle de feuilles au mur : « Pomme poison – Sebastian. » « Ricin – Andreas. » « Psycho – Zena. » « Tabac du diable – ? » « L'Auxiliaire – ? » Puis j'ai écrit « Mary » sur une dernière feuille que j'ai ajoutée au cercle.

J'ai pris une pelote de ficelle dans le tiroir de mon bureau et j'ai relié le nom de Jonathan à celui de Zena, de Sebastian et de Mary. J'ai relié Mary à l'Auxiliaire, Jonathan et Sebastian. J'ai relié Zena à Jonathan, Tabac du diable et Andreas. J'ai relié Andreas à Zena, j'ai reculé, et j'ai alors été frappée par le nombre de lignes. Par le nombre de connexions existant au sein de ce groupe de personnes.

La sonnerie soudaine du téléphone m'a fait sursauter. J'ai attendu que le répondeur se déclenche, mais dès que j'ai entendu la voix, j'ai décroché.

« Professeure ? C'est Meredith Wise. J'ai appris que vous aviez été libérée. Tout va bien ?

– Tout va très bien. » Je me suis raclé la gorge. Ma voix était toujours étrange. « Est-ce que vous avez récupéré les enregistrements de Susan ?

– Oui, c'est même pour ça que je vous appelle. Elle a dit qu'il y a un enregistrement que vous n'avez pas encore entendu. Celui qu'elle a fait le soir où vous avez été étranglée. »

Je me suis souvenue que le lieutenant Hannah et Susan écoutaient un enregistrement quand j'étais revenue à moi, après qu'Andreas m'avait attaquée. Ça devait être celui-là.

« J'ai tout traduit et retranscrit, a-t-elle continué. Mais comme vous avez été libérée sans être inculpée de quoi que ce soit, je n'agis plus en qualité de conseil, et je me suis dit que j'allais vous les donner. Je voulais vous les envoyer par e-mail, mais je n'ai pas réussi à trouver votre adresse. Alors j'ai dû y aller à l'ancienne. Un coursier vous apporte les versions papiers.

– Est-ce que vous ne devriez pas les donner à la police ? »

Il y a eu une pause.

« J'ai peur que l'inspecteur Roberts ne se contente de les ranger dans le dossier. Je préfère vous laisser vous en occuper. Donnez-les-lui si vous avez l'impression de devoir le faire. Ou pas.

– Est-ce que vous me demandez une nouvelle fois de dissimuler des informations ?

– Je ne vous demande rien du tout. Je ne suis plus votre avocate. Tout ce que je fais, c'est vous donner des transcriptions dont vous ferez ce que vous voulez. » Elle a fait une nouvelle pause. « Quelle que soit votre décision, professeure, je vous souhaite bonne chance. »

Après le passage du coursier, j'ai étalé les transcriptions sur la table de la cuisine. Il n'y en avait qu'une qui m'intéressait – celle de l'enregistrement du soir où Andreas m'avait attaquée. Et tout particulièrement la conversation qu'il avait eue avec Zena après que je m'étais évanouie. Celle-ci commençait par un flot de jurons parce que Zena lui avait entaillé le bras pour qu'il me libère. Elle lui disait d'aller à l'hôpital pour se faire recoudre. Il lui répondait de ne pas être stupide. J'ai frissonné en imaginant qu'il avait failli être à l'hôpital en même temps que moi. Peut-être même dans le box d'à côté. J'ai tourné la page. Il lui a demandé où elle avait passé les derniers jours. Elle a répondu « chez Sebastian ». Elle ne voulait pas, mais ils lui avaient affirmé qu'Andreas était dangereux et qu'elle devait rester loin de lui.

Donc elle avait bel et bien été chez Sebastian. Et elle s'était bel et bien échappée par la fenêtre. Je ne comprenais pas pourquoi elle ne me l'avait pas dit quand je lui avais posé la question. C'était comme si elle n'avait pas écouté un seul mot de ce que je lui avais dit. J'ai tourné la page d'après et j'ai trouvé ce que je cherchais. Zena disait que je n'étais pas le Professeur d'anglais parce qu'elle savait qui c'était, qu'elle le savait depuis le tout début. Il lui demandait de lui dire qui c'était. Elle répondait non. Elle lui

demandait de lui faire confiance parce qu'elle avait un plan. Puis j'ai pensé qu'ils quittaient la maison à ce moment-là parce que la transcription se terminait avec les mots : « La porte d'entrée claque. »

Je suis retournée à mon bureau, j'ai écrit un autre nom sur un autre bout de papier et je l'ai accroché au mur en plein milieu du cercle. « Le Professeur d'anglais – ? » J'ai connecté ce nom à celui de Zena et Andreas et je me suis assise.

Je ne sais pas exactement combien de temps je suis restée à fixer le mur, mais il faisait sombre au moment où j'ai bâillé, étiré mes bras et me suis levée. J'étais fatiguée. Il était tard, mais je suis quand même montée sur la terrasse. Il y avait juste assez de lumière pour voir la balustrade et les poches d'ombre que formait la végétation éparpillée. Précautionneusement, j'ai pénétré dans la serre, en prenant soin de ne toucher aucune matière végétale, pour arroser le plateau de germination qui contenait les boutures de casse-dos et j'ai été déçue de voir qu'il n'y avait pas encore de pousses vertes.

Sur le sol devant la chaise en toile, il y avait la *Psychotria elata*. Je me suis approchée, me suis assise et l'ai titillée du bout du pied.

« Toi, tu m'as mise dans un sacré pétrin », ai-je murmuré.

Le télescope était toujours tourné vers la maison de Zena. L'équipe de la police scientifique avait dû le voir, regarder par l'oculaire et tout de suite comprendre quelle maison était observée. Le mot « voyeur » m'est passé par la tête, et j'ai fait une grimace de dégoût.

Loin, très loin, quelque part au-dessus du Heath, un orage d'été a grondé malgré le ciel immaculé. Je me suis assise sur la chaise en toile pour regarder les étoiles en attendant les premières gouttes d'eau, et quand elles sont enfin tombées, j'ai prudemment redescendu l'échelle. Dans la cuisine, le porridge que j'avais dû abandonner quand l'équipe de la police scientifique était venue était toujours dans sa casserole. J'ai gratté pour jeter le contenu figé dans la poubelle, je suis allée dans la salle de bains et j'ai

constaté que trois centimètres d'eau stagnaient toujours dans la baignoire. J'ai retiré la bonde et observé l'eau disparaître. Qu'est-ce que cette matinée-là me paraissait lointaine ! Il s'était passé tant de choses depuis.

J'ai enlevé mes lunettes et je me suis approchée du miroir. La contusion autour de mon œil avait viré à un marron sans éclat mais il y avait encore des marques rouges autour de mon cou, là où les doigts d'Andreas avaient serré. Brièvement, je me suis demandé où il était à cet instant même. Et où était donc Zena ?

Trop fatiguée pour aller jusqu'à mon lit, j'ai déambulé dans le salon avant de m'immobiliser devant la fenêtre.

« Partie depuis longtemps, j'espère », ai-je dit en regardant la rue déserte.

Un mouvement a attiré mon attention. Là, en bas de la rue, près du lampadaire, une silhouette était courbée à la bordure de la flaque de lumière. Ma respiration s'est coupée et j'ai porté ma main à ma gorge, puis j'ai vu un grand renard adulte s'avancer la queue baissée et les oreilles dressées, avant de détalier et de se faufiler à travers la grille du jardin partagé. J'ai senti une présence bienveillante à mes côtés. Elle a chuchoté à mon oreille avec la voix de Père :

N'aie pas peur des ombres, Casse-Lunettes. Attrape-les fermement et tire-les à la lumière, et tu verras alors qu'elles ne sont que poussière.

J'ai passé ma main sur ma nuque et j'ai marmonné : « La fatigue... ou la folie. »

En allant dans la chambre, je me suis arrêtée devant la photographie de Père et je l'ai regardé assis là, en train de lire tranquillement son livre.

« Tu aurais résolu tout ça en un clin d'œil, n'est-ce pas ? » J'ai tapoté le verre au-dessus de son visage avec la jointure de l'un de mes doigts. « Vieille canaille. »

Dans la chambre, j'ai tiré les rideaux, puis j'ai soigneusement plié le costume de Père que j'ai posé sur la chaise en bois à côté de la porte.

« N'aie pas peur des ombres », ai-je dit, et, au moment où le réveil est passé à minuit, j'ai sombré dans un sommeil sans rêve.

23

Quand je me suis réveillée le lendemain matin, je n'ai pas suivi ma routine habituelle et à la place j'ai écouté les trilles, les sifflets et les pépiements d'un oiseau noir dans le jardin partagé, savourant la complexité de ses chants. L'aube se levait dans l'interstice des rideaux, balançant une vague de lumière purifiante sur le tapis. Je n'avais jamais encore remarqué la clarté de cette lumière. Le réveil indiquait 5 heures du matin, et j'ai somnolé une heure supplémentaire, alternant entre veille et sommeil. À 6 heures, je me suis levée et j'ai ouvert la fenêtre, pris une inspiration, rempli mes poumons d'air frais et regardé la rue en contrebas.

Il y avait du mouvement dans les fenêtres de l'immeuble d'en face, les travailleurs qui devaient partir tôt se préparaient, les parents réveillaient leurs enfants pour qu'ils aillent à l'école. Les voisins suivaient leurs rituels respectifs. J'ai observé un couple sortir d'un immeuble, s'embrasser et partir chacun de son côté. Un peu plus loin sur la route, une femme élégante avec un attaché-case ouvrait la portière de sa voiture, une tasse fumante à la main, un morceau de pain grillé dans la bouche. Pour la première fois, j'ai vu dans ces personnes autre chose que des sujets d'étude sociologique. Je comprenais désormais qu'il s'agissait de véritables individus, avec chacun leurs propres histoires, leurs propres relations, leurs propres problèmes. De vraies gens menant de vraies vies.

À 6 h 30, j'ai enfilé ma combinaison de protection, je me suis armée de sacs d'échantillonnage et d'un tout nouveau bloc-notes, et j'ai grimpé

l'échelle. À la lumière du jour, le jardin faisait franchement pitié, mais je ne me suis pas arrêtée pour autant. Pendant trois heures, j'ai soigneusement catalogué tous les vestiges qui pouvaient être sauvés avant de les sceller dans un sac et de les stocker dans la serre, puis j'ai méticuleusement désinfecté chaque centimètre du toit avec des coton-Tige, en veillant bien à neutraliser toute toxicité résiduelle. Enfin, j'ai incinéré les coton-Tige contaminés et ce qui restait de végétation dans mon brasero. Ça a été un travail ardu et, quand j'ai eu fini, je me suis assise sur ma chaise en toile pour étudier mes notes. Mes soupçons se sont confirmés. Les trois plantes qui pouvaient provoquer les mêmes symptômes que ceux qui avaient tué Jonathan avaient disparu. J'avais tout vérifié dans le moindre détail, et je me suis rendu compte qu'une ou deux autres plantes avaient également été volées. Je me suis levée et j'ai descendu l'échelle. Je devais impérativement en parler immédiatement à l'inspecteur Roberts.

Il n'était pas au poste quand j'y suis arrivée. L'agent de service m'a fait attendre dans l'entrée même après que je lui ai dit que j'aidais dans une affaire de la plus haute importance et qu'il devait me laisser attendre dans son bureau. J'ai regardé les autres personnes qui attendaient avec moi. Elles étaient bien trop nombreuses. Elles me mettaient mal à l'aise. Une demi-heure plus tard, il est finalement arrivé mais il n'a pas eu l'air particulièrement content de me voir.

« J'ai la liste des autres plantes qui ont été volées dans ma collection », ai-je dit en entrant dans son bureau.

Il a posé un sac plastique sur son bureau. « Et moi, il y a quelque chose que j'aimerais vous montrer.

– Oh ? »

Il a enlevé sa veste, l'a posée sur le dos de sa chaise et s'est assis lourdement. « Je viens de voir Mary Spicer.

– Oh ? ai-je de nouveau dit en sentant mon pouls s'accélérer.

– Nous avons eu une conversation intéressante. Non, “intéressante” n’est pas le bon mot. Nous avons plutôt eu une conversation *évasive*. Elle ne semblait pas très désireuse de répondre à mes questions. Un peu comme vous, a-t-il dit avant de sourire.

– Qu’est-ce qu’elle a dit ?

– Les témoignages sont confidentiels. J’ai seulement besoin de votre aide pour identifier une plante. » Il a fait un geste de la main en direction du sac sur la table. « Mary a trouvé ceci caché dans la resserre de son jardin. Ça allait partir au labo, mais puisque vous êtes là, je me suis dit que vous pourriez me donner votre avis en passant. »

Je l’ai regardé froidement. « Je serai heureuse de vous aider, juste après que vous m’avez raconté ce qu’elle vous a dit. »

Pour une insondable raison, il a ri et s’est adossé à son fauteuil.

« Je vous aide dans cette affaire, désormais, lui ai-je rappelé. Je devrais donc être en possession de tous les faits. »

Il n’a pas parlé pendant un long moment, en restant la tête penchée en arrière sur son fauteuil et en me regardant depuis derrière son nez. Il a fini par se redresser.

« Vous avez raison. Vous savez, un regard neuf est peut-être justement ce dont nous avons besoin. »

Il a pris son bloc-notes dans sa veste et a tourné l’une de ses pages.

« O.K., alors commençons par la nuit de l’attaque de Jonathan Wainwright. Elle était au lit à ce moment-là et venait de s’endormir. Elle a dit qu’elle avait été réveillée par le bruit de quelqu’un qui frappait à la porte. Elle a vérifié l’heure, il était 21 h 45. »

Il a tourné la page.

« Elle n’a pas pu sortir de son lit pour ouvrir parce que Jonathan avait laissé son fauteuil roulant trop loin pour qu’elle l’atteigne quand il l’avait aidée à se coucher. Il dormait sur le canapé dans la pièce à côté. En fait, elle a dit qu’il avait “perdu connaissance” sur le canapé parce qu’il était

“salement bourré”. Il a fallu plusieurs coups supplémentaires avant qu’il arrive à se secouer suffisamment pour se diriger vers la porte. Ou, pour reprendre ses mots, “tituber jusqu’à la porte”. Elle a dit qu’elle avait entendu une discussion étouffée et avait pensé qu’il s’était rendu dans le jardin de devant pour parler avec le visiteur. Puis elle a entendu un gros bruit, comme si on avait renversé une poubelle, et plusieurs bruits sourds, comme si on balançait quelqu’un ou quelque chose contre la porte d’entrée.

– Il y a eu une lutte ? ai-je demandé.

– Oui, il semblerait qu’il se soit battu. Puis elle l’a entendu revenir dans la maison, jusqu’au salon, et elle s’est dit qu’il était reparti comater sur le canapé. Elle a pensé que tout allait bien et qu’il s’était rendormi. Elle a dit que c’est seulement quand son auxiliaire l’avait retrouvé inconscient le lendemain matin qu’elle s’était rendu compte que quelque chose clochait. C’est à ce moment-là qu’ils ont appelé une ambulance.

– À quelle heure précisément ? »

Il a tourné une autre page.

« 10 heures.

– Donc le poison était dans son système depuis déjà douze heures quand il est arrivé à l’hôpital. »

J’ai tourné la tête pour regarder à travers la fenêtre de son bureau.

Après une pause, il a demandé : « S’il était arrivé plus tôt, il aurait pu survivre ?

– Peut-être. Ça dépend de la toxine. »

Il a fouillé dans les documents sur son bureau jusqu’à ce qu’il trouve celui qu’il cherchait.

« Son autopsie a été faite hier et je n’ai pas encore les résultats. En revanche, j’ai bien le rapport de toxicologie. Le voici. »

Il m’a tendu la page et je l’ai rapidement parcourue.

« De l’abrine. Le poison que l’on trouve dans les graines d’*Abrus precatorius*, dont les noms vernaculaires sont pois rouges, liane à réglisse,

œil de crabe, cascavelle, abrus à chapelet, graine l'église, graine de jéquirity, *azénoukoun* ou encore *ditso la djini* selon le coin de la planète dont vous venez. » J'ai levé la tête. « Il s'agit d'une concentration hautement toxique, mais, oui, il aurait pu survivre.

– Il y a un antidote ?

– Oui. »

Il a soufflé un bon coup et s'est frotté le visage des deux mains.

« Gardons... gardons cette information pour nous pour l'instant. »

Il ne semblait pas particulièrement impatient de continuer notre entretien mais moi, j'étais impatiente de savoir ce que contenait le sac sur la table.

« Parlez-moi de ça, ai-je dit en le pointant du doigt.

– Ah, ça, c'est toute une histoire. Mary a une théorie selon laquelle Jonathan n'a pas été empoisonné par le mystérieux visiteur mais a concocté une sorte de poison avec ce qu'il y a dans ce sac, se l'est injecté, et a involontairement fait une overdose.

– Si c'est le cas, où est la seringue ?

– Elle n'a pas pu expliquer l'absence de seringue. »

J'ai secoué la tête. « Pourquoi veut-elle que cela ait l'air d'un suicide ? » Puis j'ai réfléchi un instant avant d'ajouter : « Pour protéger le meurtrier ? »

Il a fait son grognement habituel.

« Non, je ne crois pas. J'ai déjà vu ça. C'est juste une stratégie d'adaptation, parce qu'elle n'est pas encore capable d'accepter le fait qu'il a été assassiné. »

Une « stratégie d'adaptation ». Je n'avais encore jamais entendu cette expression, du moins dans ce cadre-là. Ce n'était en tout cas pas quelque chose dont j'avais fait l'expérience personnelle. J'ai ajusté les poignets de la veste du costume de Père et j'ai demandé : « Est-ce qu'elle a dit ce qu'il y avait dans le sac ?

– Des échantillons qu'il a collectés pendant ses voyages en Amérique du Sud. Il était obsédé par les hallucinogènes naturels. Elle a dit qu'il partait

faire un voyage pour trouver des plantes chaque été, généralement accompagné d'un ou d'une étudiante. Il voulait écrire un livre à ce sujet, mais n'avait jamais réussi à le commencer. Elle a dit qu'il avait planifié un voyage pour cet été, mais qu'il s'était disputé avec l'étudiante qui devait l'accompagner, donc il l'avait annulé. Apparemment, cette dispute l'avait tellement déprimé qu'il avait commencé à forcer sur la bouteille. Elle m'a dit qu'elle pensait qu'il vivait une histoire d'amour avec cette étudiante. » Il a pris une profonde inspiration. « J'ai eu l'impression qu'il n'y avait pas beaucoup d'amour dans leur mariage. »

L'image des deux formes évoluant en rythme dans le lit de Zena, et celle, furtive, de sa poitrine parfaite passèrent comme un flash dans ma tête. J'ai vigoureusement secoué la tête pour me débarrasser de cette pensée révoltante.

Il n'a pas parlé pendant un moment et je savais qu'il m'observait, mais, en fin de compte, il a poussé le sac en travers de la table et a dit : « Allez-y, ouvrez-le, et reniflez-le. Et dites-moi ce dont il s'agit, d'après vous.

– Je vous demande pardon ? me suis-je étranglée, horrifiée par cette suggestion. Vous voulez que je m'expose à la toxine qui l'a peut-être tué ?

– Il s'agit seulement de la théorie de Mary Spicer.

– Et si elle a raison ? »

Il a fait son sourire pincé.

« O.K., O.K. On va le laisser aux techniciens du labo. Écoutez, son enterrement a lieu demain. Est-ce que vous voulez bien y aller avec moi ? »

24

Il a fallu un moment avant que je remarque la lumière clignotante de mon répondeur. J'avais été bien trop prise par ma réflexion sur la suggestion de l'inspecteur Roberts de l'accompagner aux funérailles de Jonathan. Il avait travaillé longtemps à UCL. Il y aurait donc à l'enterrement de nombreuses personnes que je connaissais. L'idée d'y aller déguisée m'a traversé l'esprit, de renoncer au costume juste pour cette fois, mais peut-être qu'il y aurait tellement de monde que je pourrais me fondre dans le décor. Me cacher dans la périphérie. C'est seulement quand je me suis apprêtée à me rendre sur le toit pour arroser les boutures que j'ai remarqué le répondeur. J'ai appuyé sur le bouton.

Ce soir, heure habituelle, endroit habituel. Paiement comme convenu.

Avec tout ce qu'il s'était passé, j'avais complètement oublié cet achat. Il n'y a pas si longtemps, le son de la voix de ce livreur m'aurait fait frissonner d'excitation, mais je n'avais plus de collection de plantes. Tout ce que j'avais, c'étaient quelques boutures qui allaient ou n'allaient pas prendre et les vestiges de plantes que j'avais réussi à sauver quand j'avais nettoyé le jardin. Quel pouvait être l'intérêt d'ajouter une pièce à une collection qui n'existait plus ? Le bon sens me soufflait d'ignorer ce message, mais le démon qui m'habitait susurrait le contraire. J'ai laissé échapper un grognement d'indécision, je me suis éloignée du répondeur et j'ai monté l'échelle. Ça a été un choc de découvrir le toit-terrace nu, même si je savais qu'il l'était. Il n'y avait même plus besoin de combinaison, de

gants ni de chaussures de protection. Plus besoin de pulvérisateurs ni de pinceaux de pollinisation. J'ai jeté un coup d'œil à la verrière. Il était peu probable que les plantes que j'avais essayé de sauver aient survécu, mais j'ai décidé que si tel était le cas, je recommencerais. Et sinon, je ne le ferais pas. J'ai enfilé une paire de gants et j'ai ouvert des sacs d'échantillonnage. Les échantillons dans les trois premiers sacs étaient noirs et flétris, mais dans le quatrième, un bourgeon bien caché dans un nid de racines mortes s'est avéré blanc et charnu. J'ai mélangé un peu de tourbe et de sable horticole dans un pot, j'ai entaillé la racine et je l'ai trempée dans une poudre d'hormones de bouturage, puis je l'ai soigneusement engoncée dans le compost avant de l'humecter avec un peu d'eau distillée. Ses chances de survie étaient faibles mais suffisantes pour emporter ma décision. J'ai ôté mes gants, fermé la porte de la serre, et je suis descendue enfile le manteau ciré de Père.

À la pergola, j'ai attendu que le livreur s'en aille, puis, le paquet bien au chaud dans ma poche, j'ai pris le chemin du retour. Après environ cinquante mètres, j'ai pris conscience que quelque chose n'allait pas. J'étais généralement à l'aise avec les bruissements et les craquements qui m'entouraient, mais aujourd'hui, il y avait quelque chose de différent. Quelque chose de menaçant.

Mes sens se sont aiguisés. J'ai incliné la tête pour mieux écouter. Les bruits de mouvements dans les broussailles n'ont pas diminué tandis que je m'éloignais du Heath, et, par moments, j'étais sûre d'entendre de discrets bruits de pas. Quelqu'un me suivait.

Le cœur battant la chamade, je me suis arrêtée. Le bruit derrière moi s'est également arrêté. Lentement, je me suis retournée, mais le chemin était désert. Je suis restée immobile, fixant du regard la direction dont je venais jusqu'à ce que mes yeux me piquent. Tout était silencieux. La personne qui me suivait, quelle qu'elle soit, devait être aussi immobile que moi. Par chance, un nuage est passé devant la lune, plongeant le chemin

dans la pénombre, et j'en ai profité pour piquer un sprint vers la sécurité relative de la rue éclairée.

À mi-chemin de la colline qui menait à la maison, j'ai senti ma nuque recommencer à picoter. Je me suis retournée. Personne. Je me suis tenue au milieu de la rue pour avoir une meilleure vue – là, un mouvement dans les arbres qui longeaient la chaussée. J'ai plissé les yeux et me suis concentrée sur ce point précis, mais je n'ai rien vu d'autre qu'un enchevêtrement dense de ronces couronné par les branches ployant sous les feuilles d'un hêtre pourpre.

J'ai pris une grande inspiration par le nez et j'ai dit à haute voix : « N'aie pas peur des ombres, Eustacia », puis j'ai continué à marcher.

Quelques secondes plus tard, une main s'est plaquée sur ma bouche, un bras m'a enserré la poitrine, et j'ai été plaquée au sol. J'ai levé mes yeux agrandis par la panique vers l'homme agenouillé à côté de moi, sa tête auréolée par la lumière de la lune.

Il existe des endroits où prendre un verre à Hampstead après minuit si vous savez où chercher ; des restaurants en apparence fermés, des bars en sous-sols. Le genre d'endroits que l'on ne connaît que si l'on connaît le patron. Le patron brésilien, tant qu'on y est.

Celui-ci était le sous-sol d'une grande maison résidentielle avec une façade en stuc, sur une rue tranquille un peu éloignée de l'avenue. Sa signalétique était subtile et l'escalier qui descendait jusqu'à une porte d'entrée modeste était recouvert de lierre. Il y avait peu de tables à l'intérieur, et encore moins de clients : un couple dans un coin absorbé l'un par l'autre et ignorant tout ce qui les entourait, un homme parlant doucement au barman dans une langue étrangère, et moi dans le manteau ciré de Père, assise seule à une table contre le mur. C'était inconfortable. Je me sentais incongrue. Mes yeux allaient de la table à la porte pour en

évaluer la distance. Il faisait chaud à l'intérieur du bar mais je n'avais pas retiré mon manteau et touchais régulièrement l'extérieur de la poche contenant le paquet comme si j'étais agitée d'un tic nerveux.

Andreas a fini de parler au barman, a placé un verre sur la table devant moi, a retiré sa casquette et l'a accrochée à sa chaise.

J'ai regardé le verre. « Qu'est-ce que c'est ?

– Ce que vous avez demandé : de l'eau, a-t-il répondu.

– J'ai demandé de l'eau pétillante. »

Il a haussé les épaules, s'est assis en face de moi et a rempli son verre à l'aide d'une bouteille de liquide rouge. « De l'eau, c'est de l'eau. »

Mon corps s'est tendu tant il était proche. Cet homme avait attaqué Zena, m'avait étranglée, et, que ce soit vrai ou non, squattait les ombres qui me hantaient depuis des semaines. J'ai jeté un bref coup d'œil à la cicatrice guérie depuis peu qui courait depuis sa tempe jusqu'à son menton, labourant sa joue et sa barbe. Il exsudait le danger, de ceux dont on fait des cauchemars. Et moi, j'étais là, à boire un verre avec lui.

« J'ai demandé de l'eau pétillante », ai-je répété.

Il a levé la bouteille.

« Vous voulez un peu de cachaça ? »

J'ai pensé au double whisky que le directeur de mon département m'avait offert à une fête vingt ans plus tôt. Ce verre à cause duquel je n'avais pas pu atteindre Mary à temps pour empêcher que Jonathan ne me la vole. Ce verre m'avait fait faire le serment de ne plus jamais toucher une goutte d'alcool.

« Non. La dernière fois que j'ai bu un verre, ça s'est mal passé », ai-je refusé sans appel.

Pour une raison incompréhensible, ma réponse l'a fait rugir de rire.

« Vous êtes marrante, a-t-il dit, en faisant signe au barman de nous apporter un autre verre. C'est la même chose pour tout le monde. On fait les

malins au début et à la fin ça se termine toujours mal. Le truc, c'est de savoir quand s'arrêter, non ? »

J'ai voulu protester, mais le barman était déjà en route. Il m'a fait un clin d'œil en posant le verre sur la table, ce qui m'a perturbée. Andreas a rempli mon verre avec la bouteille et a levé le sien dans ma direction. J'ai pris une gorgée d'eau.

« Vous m'avez suivie. Pas juste là. Vous me suivez depuis un moment, ai-je dit.

– Oui. Au début, c'est parce que j'ai cru que vous étiez quelqu'un d'autre, et puis après, c'est parce que je suis devenu curieux. Je voulais savoir pourquoi Zena s'intéressait à vous, et maintenant je le sais. Vous êtes une femme très étrange. Très cool.

– Cool ?

– Oui, cool. La manière dont vous parlez, le manteau ciré vintage, vos cheveux... la Rolex. Vous êtes très stylée. »

J'ai tiré sur la manche du manteau ciré pour dissimuler la montre de Père.

« Je n'ai aucune idée de ce que vous voulez dire. »

J'étais nerveuse. Ou peut-être énervée. J'ai pris mon verre d'eau, avalé une grosse gorgée et, sans réfléchir, j'ai touché mon cou.

« Je vous demande pardon pour ceci, a-t-il dit en faisant un geste vague de la main au niveau de sa propre gorge. Je perds complètement le contrôle quand je suis en colère. J'ai, comme vous le diriez, le *sang chaud*. Heureusement que Zena était là pour m'arrêter. »

Avec un frisson désagréable, j'ai pensé que si seulement ce minuscule bourgeon de rien du tout n'avait pas été vivant, je serais tranquillement à la maison à l'heure actuelle, la porte d'entrée fermée et verrouillée. Mais il y avait eu quelque chose dans la manière dont Andreas s'était agenouillé près de moi, comme s'il priait ou faisait une offrande, qui m'avait poussée à accepter de l'accompagner dans ce bar. Et peut-être qu'il me faisait bien, en

définitive, une offrande – celle d'une explication. Je lui ai jeté un bref coup d'œil. Il m'observait, un petit sourire jouant sur ses lèvres.

« Alors ? ai-je demandé de manière maladroite. Je n'ai pas toute la nuit. Vous m'avez emmenée ici pour me dire quelque chose. »

Il s'est penché en avant, les coudes sur la table, et a croisé les doigts.

« C'est effectivement le cas, mais rien n'est gratuit dans ce bas monde. Je vous donne quelque chose. Et vous me donnez quelque chose en échange. C'est comme ça que ça marche, non ? »

Il avait glissé ses lunettes de soleil dans l'encolure de sa chemise, révélant les poils de son torse. J'ai détourné les yeux.

« Je n'ai rien à vous donner.

– Moi, je crois que si. »

J'ai baissé ma manche encore plus loin par-dessus la Rolex. « Qu'est-ce que je pourrais bien avoir que vous pourriez désirer ? »

Il a fait une pause avant de répondre. « Zena.

– Zena ? ai-je demandé en levant les sourcils. Mais je ne l'ai pas. »

La table a bougé quand il s'est penché en avant. J'ai levé les yeux et je les ai fixés sur le mur derrière son épaule.

« Vous savez ce que je veux dire. Où est-elle ?

– Comment le saurais-je ? »

Il a fait glisser sa chaise pour se retrouver dans mon champ de vision. J'ai fait glisser mon regard.

« Je vous l'assure. Je ne sais pas où est Zena, et je ne sais pas non plus si elle est avec le Professeur d'anglais. »

Il s'est redressé d'un coup. « Qu'est-ce que vous savez sur le Professeur d'anglais ? »

J'ai choisi mes mots avec soin. « Seulement que ce n'est pas moi. »

Il a reculé dans son siège, marmonnant avec agacement, et j'ai gardé mes yeux fixés sur le mur.

« Vous êtes une maligne, hein ? a-t-il dit. Vous ne montrez rien. C'est quoi, déjà, l'expression en anglais ? *Poker face* ? Oui, vous avez une *poker face*. Très difficile à lire. Très dangereuse.

– Je ne suis pas une menace pour vous. Je ne suis personne.

– Personne ? Ha. Vous êtes marrante. »

J'ai fini mon verre d'eau. « Si j'étais Zena, je serais repartie au Brésil. Si vous voulez la trouver, vous devriez faire la même chose.

– Ce n'est pas aussi simple, a-t-il dit.

– Il ne suffit pas de prendre un avion ?

– Non. Ils ne me laisseront pas revenir.

– Pourquoi ? »

Il s'est passé quelques secondes avant qu'il réponde.

« Oh... et puis merde. Pourquoi pas, après tout ? O.K., je vais vous le dire. » Il s'est penché vers moi et a pris une grande inspiration. « Zena et moi, nous sommes de São Paulo. Quand je l'ai vue pour la première fois, ça a été genre : "Waouh !" – une explosion, vous voyez ? Elle était si belle. Je suis tombé terriblement amoureux d'elle, mais ce n'était pas réciproque. Elle se remettait de quelqu'un d'autre et ne cherchait pas une *relacionamento de recuperação*. Elle était branchée bien-être. Le yoga, la méditation, la détox, ce genre de trucs. Elle a ouvert un centre de bien-être sur la côte et ça lui a pris tout son temps. Ce n'était pas particulièrement mon truc, mais je voulais la voir, alors j'ai suivi une formation de coach de méditation et j'ai postulé là-bas. »

J'ai involontairement pouffé.

« Je sais ce que vous pensez. Comment un homme aussi colérique peut-il enseigner la méditation ? Vous devez comprendre. Je n'ai pas toujours été comme ça. Je n'ai pas toujours été aussi en colère. » Il a secoué la tête. « Quoi qu'il en soit, Zena m'a embauché parce que mon anglais était bon et qu'elle voulait plus de clients étrangers. Pendant longtemps, nous avons travaillé ensemble, et le business s'est progressivement développé. Les

clients venaient de partout : d’Australie, d’Amérique, du Canada, de la Grande-Bretagne. Tout allait bien. Et puis Raul a eu cette idée fantastique pour gagner plus d’argent et Zena a dit oui, et ça a été – comment vous dites déjà ? Ah oui – *le début de la fin*.

– Qui est Raul ?

– Le frère de Zena. Avez-vous déjà entendu parler de l’ayahuasca ?

– Bien sûr, je suis botaniste.

– Raul a dit qu’il avait un ami du Pérou qui connaissait quelqu’un qui pouvait nous fournir les feuilles en dessous du prix du marché. Quelqu’un qui s’appelait le Professeur d’anglais. Il a dit que son ami lui avait montré comment préparer l’infusion et guider les séances. Il était extrêmement confiant, il croyait dur comme fer que cela allait nous rendre riches. De mon côté, je ne voulais rien avoir à faire avec l’ayahuasca. Je ne voulais pas de cris, de pleurs et de vomi. Je voulais que le centre reste un endroit calme et tranquille. »

Il a bu une dernière gorgée et a fixé son verre vide.

« Continuez, ai-je dit en faisant glisser mon verre de cachaça intact dans sa direction.

– Donc, juste comme ça, Raul est devenu chaman de l’ayahuasca et a organisé sa première séance en se servant de l’infusion du Professeur d’anglais. Rien ne s’est passé, au début. Personne n’avait d’hallucinations. Personne ne pleurait, personne ne criait, personne ne vomissait. Nous avons pensé qu’il s’était fait arnaquer. Les clients pensaient qu’eux-mêmes s’étaient fait arnaquer, si bien que Raul a augmenté la dose, encore et encore, jusqu’à ce que certains clients commencent à tomber malades. Nous avons eu dix malades. Et après... cinq d’entre eux sont morts. » Il a baissé la tête et a dit d’une voix brisée : « J’ai essayé de les convaincre de tout arrêter. Croyez-moi, j’ai vraiment essayé. Mais ils ne m’ont pas écouté. » Il s’est effondré en arrière, s’est essuyé un œil et a levé une main. « J’ai besoin d’une minute. »

Quand j'étais enfant, Père m'avait enseigné la large palette des états émotionnels pour que je puisse apprendre à simuler une réponse appropriée. J'en comprenais certains – la haine, la colère. D'autres étaient des mystères. Le remords faisait partie de ce dernier groupe. J'ai attendu une seconde, et j'ai demandé : « Quels étaient les symptômes ? »

Il a reniflé bruyamment.

« Ils ne pouvaient plus bouger. Ils avaient du mal à respirer. Ils n'arrivaient plus à remplir leurs poumons. À la fin, cinq d'entre eux ont arrêté d'essayer. Deux autres sont restés paralysés et les trois derniers ont guéri. Zena a déposé le bilan, mais cela n'a pas mis un terme aux poursuites des familles des victimes, ni aux lettres d'avocat des autres retraites d'ayahuasca, ni aux menaces de violences. » Il a touché sa cicatrice. « C'était franchement une sale époque. J'ai dit à Zena de rester avec la famille anglaise pendant que j'essayais de régler le bordel, mais le temps que je sois prêt à la rejoindre, elle était déjà en route pour ici.

– La famille anglaise ?

– Une femme et son fils. Ils vivaient dans une maison à Ubatuba. Je n'ai jamais rencontré le père du gosse. Il n'était là que l'été. » Ses épaules se sont effondrées. « En tout cas, jusqu'à ce que j'aie prouvé mon innocence, je ne peux pas revenir au pays.

– Et l'ami de Raul, celui du Pérou ?

– Disparu. Pouf, comme ça. Comme de la fumée.

– Et il n'a pas dit à Raul qui était le Professeur d'anglais avant de disparaître ?

– Non. » Il a pris la bouteille et a regardé l'étiquette. « Vous savez quoi ? Ça fait un moment maintenant que je me dis peut-être que ce Professeur d'anglais n'existe pas. Qu'il a été inventé de toutes pièces. »

Il a reposé la bouteille et a soupiré, et une vague de colère est montée en moi.

« Si vous ne pensez pas qu'il existe, pourquoi avoir pris la peine de ravager mon jardin après y avoir volé certaines plantes ? »

Il a levé la tête. « *Que ?* »

– La vandalisation de mon jardin. La destruction de ma collection, qu'il m'a fallu, je le précise au passage, plus de vingt ans pour constituer.

– Votre jardin a été détruit ? Celui sur le toit ?

– Au moins, vous ne niez pas que vous en connaissez l'existence.

– Je savais qu'il existait. Mais je ne savais pas qu'il avait été détruit. Qui a fait ça ? »

Je l'ai regardé avec insistance, puis j'ai détourné le regard, avant de finalement revenir à lui.

« Ah oui, j'avais oublié. C'était moi. » Il a haussé une épaule et enchaîné. « Pourquoi est-ce que je vous aurais volé vos plantes ? Je vis dans une minuscule chambre dans une auberge de jeunesse miteuse au-dessus d'un bar sordide à Soho. Où est-ce que je les mettrais ? Et puis qu'est-ce que je pourrais bien en faire ? »

J'ai émis un son incrédule. « Vous êtes stupide ou quoi ? Elles sont terriblement vénéneuses. Vous pourriez tuer n'importe qui avec. »

Un éclair de colère est passé sur son visage quand il a entendu l'insulte. « Je n'utiliserais pas une plante pour tuer quelqu'un. Il y a des moyens plus faciles. Et puis, je ne suis pas ici pour tuer. »

J'ai pensé à sa menace de mort, à sa main autour de mon cou.

« Je veux juste retrouver le Professeur d'anglais. Prouver mon innocence et retrouver ma vie... Retrouver ma femme. »

En voyant ma grimace, il a dit : « Vous pensez que je suis trop vieux pour elle, c'est ça ? Vous pensez que je suis trop laid pour être avec une femme aussi belle que Zena ? Eh bien croyez-le ou non, mais je n'étais pas mal du tout avant. J'avais beaucoup de succès avec les femmes... avant tous ces problèmes. »

Il a secoué la tête tristement, pris son verre à deux mains et s'est renversé en arrière sur sa chaise. « Vous me trouvez tragique, n'est-ce pas ? Et la tragédie, de loin, ça ressemble vite à de la comédie, non ? Je vous fais probablement bien marrer en ce moment même. »

Je suis restée parfaitement immobile, mes mains serrées l'une contre l'autre, trop préoccupée par mes propres pensées pour prêter beaucoup d'attention à ce qu'il disait. Je savais qu'un meurtrier n'aurait pas répondu avec honnêteté à la question que j'allais poser, mais je l'ai posée quand même.

« Est-ce que vous avez tué Jonathan Wainwright ? »

Sans la moindre réaction, il a répondu : « C'est qui ? »

– Il était... »

J'ai fait une pause. J'étais partie du principe qu'il avait découvert la relation entre Zena et Jonathan et que c'était la raison pour laquelle il avait été si en colère contre elle le soir où il m'avait étranglée. La subtilité n'était pas mon point fort. Pas plus que le tact. Mais la discrétion, je connaissais.

« ... maître de conférences dans l'université que Zena fréquentait. »

Une lumière s'est allumée derrière ses yeux quand il a fait le lien.

« Le type pour qui elle cuisinait ? Celui avec la femme handicapée ? »

– Oui.

– Quelqu'un l'a tué ? Eh bah, c'est chaud ! Pauvre homme ! »

Je n'avais aucune raison de le croire. C'était un homme violent, mais il semblait sincèrement surpris.

« Comment est-il mort ? »

– Il a été empoisonné. »

Andreas a plissé les yeux. « Ah, ça y est, j'ai compris. Donc j'ai volé les plantes dans votre jardin et je m'en suis servi pour empoisonner un gars que j'ai vu deux minutes dans ma vie. Mais pourquoi est-ce que j'aurais fait ça ? »

– Je ne sais pas. Vous me le dites ?

– Écoutez. C’est comme je vous ai dit. Je suis ici pour trouver le Professeur d’anglais et prouver mon innocence. Je ne suis pas là pour tuer un type pour lequel Zena cuisinait par pitié parce que sa femme était incapable de le faire pour lui à la maison. »

Il a fait une pause pour absorber les mots qui venaient de sortir de sa bouche et quand enfin il a eu compris, la lumière qui était allumée derrière ses yeux s’est transformée en flammes. Bouillonnant de rage, il a frappé la table de ses deux poings, a sauté sur ses pieds, a balancé un coup de pied dans sa chaise et son verre à travers la salle. Immédiatement, le barman s’est précipité pour le ceinturer, et, au milieu des cris et de la bousculade, je me suis calmement levée et j’ai quitté le bar.

25

Un flux constant de personnes marchait depuis le parking jusqu'à l'église pour l'enterrement de Jonathan. J'ai fait l'hypothèse que beaucoup d'entre elles étaient des collègues de Southside Arts, mais j'en ai également reconnu beaucoup de UCL. Je me cachais sous un if du cimetière, en attendant l'inspecteur Roberts. Mary et Sebastian étaient déjà à l'intérieur de l'église. Je les avais vus arriver avec l'auxiliaire de Mary. Eux ne m'avaient pas vue, en revanche.

« Vous êtes là, a dit l'inspecteur Roberts, qui était soudainement apparu à mes côtés et semblait prendre plaisir à enfoncer une porte ouverte.

– Est-ce qu'il n'est pas un peu tôt pour l'enterrement ? ai-je demandé. Il est mort il y a quelques jours à peine.

– Ils ont demandé qu'il soit enterré juste après l'autopsie et le médecin légiste a donné son accord. Ils avaient l'air un peu pressé, c'est vrai. On y va ? »

J'ai posé une main sur son bras pour l'arrêter. « Pas encore. Attendons la dernière minute. »

Il a baissé les yeux sur ma main, a levé les sourcils, si bien que je l'ai enlevée d'un geste brusque.

« Votre main a l'air d'aller mieux, a-t-il dit. Votre visage aussi. »
Toujours les portes ouvertes.

La dernière poignée d'invités est entrée dans l'église, et, au moment où le placeur s'apprêtait à fermer les portes, j'ai dit : « Allez. On y va. »

J'ai frissonné au moment d'entrer dans l'église, et pas à cause du froid. C'était la lumière émoussée par les vitraux, la vieille odeur de poussière, la musique éthérée de l'orgue. Nous avons trouvé un banc vide à l'arrière de l'église depuis lequel nous pouvions voir l'ensemble de l'assemblée. Mary était assise dans son fauteuil roulant dans une aile proche de la nef. Le fait d'être ainsi tenue à l'écart des autres devait la mettre mal à l'aise. Elle devait détester tous ces regards pleins de compassion.

Elle avait l'air si fragile, voûtée ainsi dans son fauteuil. Rien à voir avec la femme droite et fière que j'avais connue. Son pantalon noir et terne et ses cheveux gris lui donnaient un air sévère et j'ai pensé qu'elle n'aurait jamais porté quelque chose d'aussi austère dans sa jeunesse. Elle avait toujours porté des jupes, des robes, des jolis corsages aux couleurs vives et gaies. J'avais fait de mon mieux pour l'imiter. Sans succès, évidemment. J'avais eu beau me coiffer de la même façon qu'elle, me maquiller de la même façon qu'elle, et acheter mes vêtements dans les mêmes boutiques qu'elle, je n'étais jamais arrivée à lui ressembler, pour la bonne raison qu'elle était magnifique, et moi non. J'ai tapoté mes cheveux, lissé le devant de ma veste, et fixé mes yeux sur le pasteur debout devant son pupitre.

C'était un office simple. L'éloge funèbre de Sebastian a provoqué des rires et des larmes, même s'il était clairement ivre. Avec beaucoup d'esprit, il a fait une liste des échecs de Jonathan en faisant semblant de se rappeler les bons moments avec lui. Il a transformé les longues absences de Jonathan quand il était enfant en autant d'opportunités de faire des bêtises sans avoir à en affronter les conséquences, les cadeaux de Jonathan quand il était enfin là en invitations à faire encore davantage de bêtises, et le chantage émotionnel qu'il exerçait sur Jonathan parce qu'il n'était jamais là en blagues de collégien.

Je n'étais pas surprise qu'il soit ivre. Ni qu'il porte le même pantalon en velours côtelé marron et le même tee-shirt violet dans lesquels je l'avais déjà vu. J'ai en revanche été surprise quand il a dit qu'il venait seulement

d'apprendre que Jonathan était son beau-père et que toute sa vie il avait cru être son fils. Il a dit cela sur un ton monocorde, comme si cela n'avait aucune importance pour lui. Mais je crois que cela en avait. Et à en juger par le bruit étrange qu'a émis Mary et qui a résonné dans toute l'église quand Sebastian a prononcé ces paroles, j'ai pensé que cela avait également de l'importance pour elle.

Peut-être que le choc de cette nouvelle constituait la raison pour laquelle il buvait autant pour quelqu'un d'aussi jeune. Peut-être était-ce également pour cette raison qu'il avait brûlé les yeux de son tableau de Jonathan. J'ai repensé à cette fois dans le métro où j'étais de l'autre côté de la vitre, et je me suis souvenue d'à quel point il m'avait semblé vulnérable. Si fragile.

Père m'avait parlé de la sympathie et de l'empathie. Il s'agissait de concepts que je comprenais certes à un niveau intellectuel, mais que je n'avais en revanche jamais ressentis à un niveau émotionnel. Toutefois, regarder Sebastian à son pupitre en train de prétendre qu'il n'accordait pas d'importance aux mots qu'il était en train de prononcer m'a fait ressentir quelque chose d'étrange. Quelque chose de triste. Ce qui était encore plus étrange, c'est que quand Sebastian est reparti s'asseoir, l'inspecteur Roberts s'est penché vers moi et m'a demandé à voix basse si j'allais bien. Il m'a même reposé la question quand nous nous sommes faufilés hors de l'église pour trouver une place discrète pas trop éloignée de la tombe. Je l'ai ignoré les deux fois.

Pendant que nous attendions, je me suis baissée pour ramasser une arille rouge et charnue tombée de l'if et la tenir dans la paume de ma main. La graine noire engoncée dans la pulpe rouge contient des toxines appelées glycosides, des composés chimiques cardiotoxiques provoquant des crises cardiaques, et un souvenir est remonté, celui d'avoir, quand j'étais toute petite, mis un arille dans ma bouche pour en sucer la pulpe rouge et sucrée, et Père me frappant l'arrière de la tête pour me faire tout recracher. Je l'ai

écrasée entre mon pouce et mon index, éjectant la graine, et j'ai essuyé ma main sur mon pantalon.

Il a fallu du temps aux porteurs pour amener le cercueil jusqu'à la tombe et encore plus pour rassembler tout le monde. Mary et Sebastian étaient les plus proches de la tombe. Ils avaient l'air pâle et malade. J'ai laissé mon regard dériver sur la foule, et j'ai été choquée d'apercevoir quelqu'un que je ne m'attendais pas à voir. Là, à l'arrière, se tenait Zena, aussi belle et vibrante que la première fois que je l'avais vue dans mon télescope, ses cheveux noirs et soyeux détachés, et les coins de ses lèvres rouges et pleines légèrement tournés vers le bas pour l'occasion. J'en ai eu le souffle coupé. Je ne l'avais pas vue depuis le soir où Andreas m'avait étranglée. Je voulais courir vers elle, tomber à genoux et la remercier de m'avoir sauvé la vie. J'ai fait un pas en avant pour m'exécuter, mais je me suis arrêtée quand elle a fait un mouvement pour faire reposer sa tête sur l'épaule de l'homme debout à côté d'elle. *Tabac du diable.*

À les voir comme ça, il sautait aux yeux qu'ils appartenaient à la même famille, et j'ai immédiatement su que Tabac du diable était son frère, Raul. Celui qui avait tué ces gens au Brésil. Mais il était si jeune. Il avait l'air fort et musclé, bien sûr, mais avec son visage glabre, sa chemise blanche et sa cravate, il évoquait un écolier en uniforme. Je n'arrivais pas à croire qu'il était capable de faire les choses qu'Andreas avait dit qu'il avait faites.

Je ne sais pas pourquoi je ne les ai pas montrés à l'inspecteur Roberts, mais quelque chose m'a retenue de parler. Peut-être parce que je ne voulais pas qu'il intervienne avant que j'aie eu le temps de réfléchir. En tout cas, il s'est déplacé pour se rapprocher de Mary de façon à pouvoir attendre à une distance respectueuse que les autres endeuillés s'en aillent avant de l'aborder. Je suis restée où j'étais, cachée derrière l'arbre. Je ne voulais pas que Mary me voie. Je n'étais pas prête.

Elle est restée seule à côté de la tombe longtemps après que tout le monde fut parti, assise avec tant d'immobilité qu'un rouge-gorge est venu

se poser sur la tombe de Jonathan alors qu'elle se trouvait à moins d'un mètre. L'inspecteur Roberts était également immobile, quelques mètres plus loin. L'oiseau a commencé à chanter, ce qui a dû la réveiller parce qu'elle a agrippé les roues de son fauteuil et a essayé de les tourner, mais ces dernières étaient prises dans une ornière de terre fraîchement retournée. En un clin d'œil, l'inspecteur Roberts était à ses côtés.

« Rebonjour, madame Wainwright. Puis-je vous aider ?

– S'il vous plaît, a-t-elle dit sans lever la tête. Ce satané fauteuil. »

Il a pris les poignées et l'a poussée sur l'herbe inégale jusqu'au chemin, puis m'a fait un petit signe de tête pour m'indiquer que je devais les suivre. J'ai gardé mes distances, tout en restant suffisamment proche pour entendre leur conversation.

« C'était une très belle cérémonie, a-t-il dit.

– Vraiment ? »

Il l'a poussée encore un peu avant d'ajouter : « Je vous présente mes sincères condoléances. »

Elle a laissé échapper un soupir, comme si elle avait entendu cette platitude de trop nombreuses fois.

« Merci, c'est gentil. Vous n'avez plus besoin de me pousser. Je peux me débrouiller toute seule. »

Il m'a jeté un regard et est remonté à son niveau pour marcher à côté d'elle, tout en jouant avec des pièces dans sa poche. Bientôt, ils sont parvenus au chemin qui menait à l'entrée de l'église et se sont arrêtés. Je me suis accroupie derrière un mur en silex taillé pour les écouter.

« Il y a eu beaucoup de monde, a-t-il dit en agitant la main en direction de la foule fourmillante.

– Je ne connais que quelques personnes. Certains sont si jeunes. Ça doit être des étudiants.

– Il était populaire.

– Il semblerait. »

Ils sont restés de nouveau silencieux et elle s'apprêtait à partir quand il l'a arrêtée en demandant : « Qui sont-ils ? »

– Qui ça ? »

Elle a regardé dans la direction qu'il désignait, vers un petit groupe qui se tenait à l'écart. J'ai regardé aussi. Il y avait Sebastian, avec Zena et Raul. J'ai à nouveau regardé Mary, plus que jamais désireuse d'écouter sa réponse.

« C'est mon fils.

– Oui, je connais votre fils. Mais qui sont les deux autres ? »

Quelques secondes se sont écoulées avant qu'elle ne réponde. « Je ne sais pas. J'imagine que ce sont des amis à lui.

– Vous ne les connaissez pas ? »

À nouveau, elle a fait une pause. « Non.

– Vous en êtes sûre ? »

Elle a détourné le regard. « Oui.

– Peut-être que vous pourriez quand même vérifier en les regardant à nouveau ?

– Je n'en ai pas besoin. Je sais que je ne les connais pas.

– C'est étrange, parce que, eux, ils ne vous lâchent pas du regard.

– Tout le monde me regarde. » Elle a attrapé ses roues, les a tournées vers l'extérieur, et a ajouté : « Vous m'excuserez, maintenant, inspecteur, mais je dois trouver mon auxiliaire pour mener tout le monde à la veillée. Serez-vous des nôtres ?

– Malheureusement, je ne pourrai pas. Je dois retourner au poste. » Il a incliné la tête. « S'il vous plaît, transmettez mes condoléances à votre fils. Il est très difficile pour un jeune homme de perdre un père à un âge si vulnérable.

– Beau-père, corrigea-t-elle. Enfin presque.

– Enfin presque ?

– Jonathan et moi ne nous sommes jamais mariés. »

Je me suis étranglée suffisamment fort pour que l'inspecteur Roberts m'envoie un regard d'avertissement, alors je me suis à nouveau accroupie pour me cacher.

« Je suis désolé, je ne savais pas, a-t-il dit.

– Il n'y a pas de raison d'être désolé. » Puis elle a détourné la tête dans ma direction, et a dit en aparté : « Je ne l'aurais pas épousé même s'il m'avait payée pour le faire.

– Qu'est-ce que vous avez dit ? a demandé l'inspecteur Roberts.

– Je dois vraiment y aller maintenant. Merci d'avoir pris la peine de venir.

– Ce n'était en aucun cas une peine, madame Wain... madame Spicer. »
Mais elle roulait déjà au loin.

À l'extérieur du cimetière, j'ai marché avec l'inspecteur Roberts jusqu'au parking, et, lorsque nous sommes arrivés à sa voiture, il m'a surprise en disant : « Montez.

– Non, merci. Je vais prendre le bus.

– Je ne vous propose pas de vous déposer. Montez. »

Il a pris des jumelles dans sa boîte à gants et les a posées sur ses yeux. Ça, c'était un comportement que je comprenais. J'ai ouvert la portière du côté passager et je suis rentrée dans la voiture. Il a posé sur le tableau de bord une photo de Zena, celle, ai-je pensé, que Susan avait donnée au lieutenant Hannah.

« Bon. Voyons si elle ne les connaît vraiment pas. »

Sebastian était debout à côté du fauteuil de Mary. Ils étaient plongés dans une conversation. L'auxiliaire de Mary s'est approchée, a ajusté la couverture sur ses genoux et a pris les poignées. Je l'ai regardée. Il y avait quelque chose en elle que je reconnaissais. Pas juste de la chambre d'hôpital. Non, aussi d'un autre endroit, mais je ne parvenais pas à me

souvenir d'où. J'ai tourné mon attention vers Sebastian. Il a scruté la foule discutant devant l'église et a fait un grand geste, si bien que j'ai pris les jumelles des mains de l'inspecteur Roberts pour regarder dedans. J'ai fait un panoramique sur la foule et je me suis arrêtée sur Zena et Raul en train de marcher vers Sebastian. Je suis revenue à Mary et je me suis concentrée sur le visage de son auxiliaire, et maintenant que je la voyais clairement, je me suis immédiatement souvenue de l'endroit où je l'avais vue auparavant. C'était la femme qui avait quitté l'appartement de Sebastian avec Raul dans le bar du club de jazz – May. Mais pourquoi s'était-elle rendue là-bas ? Il était logique qu'elle connaisse Sebastian, puisqu'il était le fils de son employeuse. Mais quelle pouvait donc être sa connexion avec Raul ?

Juste à ce moment-là, Zena et Raul sont arrivés, se sont agenouillés devant le fauteuil roulant, et ont entouré les jambes de Mary de leurs mains en faisant reposer leurs têtes sur ses cuisses.

« Mais que diable... ?

– Quoi ? Qu'est-ce qu'il se passe ? » a demandé l'inspecteur Roberts.

Et Mary a ouvert les bras et les a embrassés comme le Messie l'aurait fait avec des petits enfants, un sourire béat scotché au visage.

26

Sur le chemin du retour, il y avait tant de questions qui se bousculaient dans ma tête que j'ai cru que je développais une migraine. Je comprenais que Zena veuille se rendre à l'enterrement de Jonathan pour lui dire adieu, mais pourquoi de manière aussi ostentatoire ? Pourquoi, après la cérémonie, aller voir l'épouse de son amant ? Et s'agenouiller devant elle ? Et pourquoi Mary avait-elle enlacé l'étudiante avec laquelle Jonathan couchait ? À moins qu'elle ne sache pas que l'étudiante en question était Zena ? En descendant du bus, une pensée m'a frappée, et m'a fait bifurquer en haut de la rue principale pour me diriger vers la maison de Susan. Je voulais découvrir comment Zena, Raul et Mary se connaissaient et j'avais l'intuition que la réponse se trouvait dans la boîte en carton que Susan avait apportée à l'hôpital.

La boîte sous le bras, j'ai monté en courant l'escalier menant à mon appartement. Dans le salon, j'en ai vidé le contenu sur mon bureau et j'ai passé en revue les photographies jusqu'à ce que je tombe sur celle que je cherchais. On y voyait Zena entourée de deux garçons, et, après réflexion, j'ai conclu que le garçon blond devait être Sebastian. Il avait le même teint clair, les mêmes yeux bleu pâle. Mais c'était la silhouette à l'arrière-plan qui m'intéressait. J'ai ouvert le tiroir de mon bureau pour en tirer la loupe de Père, que j'ai tenue au-dessus de la photographie et centrée sur la silhouette. Je pouvais voir des bras pliés encadrant une taille fine, l'os iliaque faisant saillie, les mèches de cheveux blonds arrivant à mi-épaule,

mais même en plissant les yeux au maximum, je n'arrivais pas à percer les ombres dissimulant le visage de la silhouette. J'ai soupiré. Andreas avait mentionné le fait d'envoyer Zena dans une famille anglaise à Ubatuba. Il pouvait très bien s'agir de Mary, Jonathan et Sebastian. Mais il pouvait également s'agir d'une autre famille, pour ce que j'en savais.

J'ai marché jusqu'aux feuilles accrochées sur le mur et j'ai écrit Raul à côté de Tabac du diable, puis j'ai ajouté des fils connectant Zena et Raul à Mary, avant de reculer pour avoir une meilleure vue d'ensemble. Avec tous les fils connectés dans tous les sens, les feuilles formaient une sorte de roue. J'ai coupé encore un petit bout de ficelle que j'ai épinglé à Raul et que j'ai relié au nom au milieu – le Professeur d'anglais.

Le téléphone a sonné, me faisant sursauter, mais au lieu d'attendre que le répondeur se déclenche, j'ai décroché.

« Allô.

– Inspecteur Roberts à l'appareil. Vous venez sans doute de rentrer chez vous, mais le rapport d'autopsie de Jonathan est arrivé et je me suis dit que vous voudriez y jeter un œil. Je serai dans mon bureau jusqu'à 7 heures, mais je peux attendre un peu si vous pensez venir plus tard.

– Je serai là dans quinze minutes. »

Cela faisait bien longtemps que personne ne s'était levé quand j'entrais dans une pièce et j'avais complètement oublié la réaction appropriée.

« Merci d'être venue, professeure. Asseyez-vous. »

J'ai jeté un coup d'œil au fauteuil de bureau, j'ai traversé la pièce et je me suis assise.

« Avant de commencer, j'ai quelque chose pour vous. » Il m'a passé un sachet transparent. « Les techniciens du labo ont fini d'analyser vos fioles et j'ai pris la liberté de faire une photocopie de leur rapport. Ils ont été

extrêmement impressionnés par vos antidotes ; en fait, je crois même que le mot “génie” a été prononcé. »

Ce rapport ne m’intéressait pas le moins du monde.

« Où sont les baies de *Karwinskia* ? ai-je demandé en regardant dans le sachet.

– Le labo les a gardées. Tout est dans le rapport. »

J’étais déçue. J’avais eu l’intention de m’en servir pour la reproduction, mais je ne l’ai pas dit à haute voix. J’ai pensé à quelque chose.

« Est-ce que vous avez craqué le code du téléphone portable ?

– Pas encore.

– Est-ce que ça vous dérange si j’essaye ? »

Il a fait son sourire pincé et a sorti le portable d’un tiroir, mais quand j’ai tendu la main pour l’attraper, il a reculé la sienne et a dit : « Vous vous rendez compte que si vous craquez le code, je vais devoir vous enrôler de force dans la police ? »

J’ai fait une pause. « C’était une blague ?

– Oui. C’était une blague. »

Il a ri, et j’ai patiemment attendu qu’il termine.

« O.K., il est temps de s’y mettre », a-t-il dit en faisant glisser un dossier en travers de son bureau.

Je l’ai ramassé et j’ai regardé la première page. « Où est le rapport d’autopsie ? Celui-là, c’est le toxico.

– Tournez la page. »

J’ai tourné la page et je l’ai parcourue. « Ils ont trouvé deux traces de piqûre. La seconde plus profonde que la première.

– Oui. On dirait qu’il a fallu deux tentatives pour injecter le poison dans la bonne veine.

– Vous dites qu’il y a eu une lutte. Peut-être que Jonathan s’est défendu. Peut-être qu’on a dû l’immobiliser avant de pouvoir lui faire une injection.

– Peut-être. La concentration en toxine est basse autour de la première piqûre et bien plus élevée autour de la seconde. L'agresseur n'a pu lui injecter qu'une faible dose avant que Jonathan l'arrête la première fois. »

Je suis passée aux résultats des analyses sanguines. C'étaient les mêmes que j'avais déjà lus la fois précédente.

« De l'abrine. Le poison qu'on trouve dans les graines d'*Abrus precatorius*.

– Vous avez dit que s'il avait été transporté à l'hôpital plus tôt, il aurait pu être sauvé.

– C'est exact.

– Donc l'agresseur savait qu'il ne serait pas là-bas à temps. Il savait que sa femme ne serait pas en mesure de l'aider. »

Il a sorti un morceau de papier du dossier.

« Ceci est la liste que vous m'avez donnée des plantes qui ont été volées dans votre jardin. L'*Abrus precatorius* n'y est pas.

– Parce qu'il n'a pas été volé. Il a été détruit mais pas volé. » J'ai réfléchi un moment et j'ai ajouté : « Les toxines sont également dans les pois. Ils auraient facilement pu les prendre sans que je m'en rende compte. »

Il s'est reculé dans son fauteuil et a croisé les bras sur son ventre. « Donc, nous savons de manière quasiment certaine *comment* il a été tué. Mais nous ne savons pas *pourquoi*. Pourquoi est-ce que quelqu'un voudrait la mort de Jonathan Wainwright ?

– Vous me posez la question ou c'est une question rhétorique ?

– Lisez la dernière page. »

Je l'ai trouvée et j'ai dit, surprise : « C'est le rapport de toxicologie de la contamination de mon laboratoire l'année dernière.

– Oui.

– Qu'est-ce que ça fait là ?

– Des traces du poison qui étaient sur les poignées des portes et les paillasses de votre labo ont été détectées dans le sac de végétation que Mary Spicer a trouvé dans sa resserre. »

J'ai levé la tête, confuse. « Je vous demande pardon ? »

Il m'a tendu un autre document.

« Voici le rapport sur le contenu de ce sac. Comme vous pouvez le voir, il est principalement rempli d'herbes culinaires, ainsi que d'un peu de marijuana, mais on y trouve aussi du *Banisteriopsis caapi* et de la *Psychotria viridis*.

– Des hallucinogènes, tous les deux, ai-je dit. J'ai fait beaucoup de recherches sur ces combinaisons de plantes.

– Je sais. J'ai lu vos publications.

– Vraiment ? » ai-je demandé stupéfaite.

Il a souri. « La question est : comment se fait-il que la toxine de *Karwinskia* que l'on a trouvée partout dans votre labo se soit également retrouvée dans un sac de narcotiques dans la resserre de Jonathan Wainwright ? »

Perplexe, j'ai secoué la tête.

« C'est là qu'intervient le travail d'enquêteur, professeure. Ce matin, j'ai rendu visite à la technicienne de labo qui avait la première rapporté la contamination. Elle n'a pas été très communicative au début, mais quand je lui ai appris que Jonathan était mort, les vanes se sont ouvertes. Elle m'a dit qu'il l'avait persuadée de lui obtenir un double de la clé de l'armoire à spécimens, qu'il l'avait menacée de la quitter si elle ne le faisait pas. Apparemment, elle était amoureuse de lui, alors elle a volé la clé, fait un double, puis l'a remise à sa place avant que quiconque ne s'en aperçoive. »

Je savais que j'avais les yeux écarquillés. J'étais sous le choc. Je savais de quelle laborantine il parlait et je n'arrivais pas à croire qu'elle ait fait quelque chose d'aussi dangereux.

« Jonathan – sans doute avec des gants, sinon il serait tombé très malade – s’est donc introduit dans votre labo, a ouvert l’armoire à spécimens, a fouillé jusqu’à ce qu’il trouve ce dont il avait besoin, a dérangé au passage la boîte qui contenait de la toxine de *Karwinskia*, et, ce faisant, a contaminé tout votre labo dans une tentative désordonnée de brouiller les pistes. »

J’étais éberluée par ce qu’il venait de dire, horrifiée, et je ne pouvais m’empêcher de ressentir quelque chose qui ressemblait à du soulagement.

« Il a pris mes échantillons de *Banisteriopsis caapi* et de *Psychotria viridis*, ai-je dit. Je vous ai dit qu’il y avait eu un vol quand vous m’avez arrêtée. Je vous l’ai répété maintes et maintes fois, mais vous n’avez rien voulu écouter. Personne n’a rien voulu écouter.

– Je sais, et je m’excuse pour cela, mais vous étiez – comment dire ? – très instable à l’époque. Votre comportement était imprévisible, et vous étiez souvent assez incohérente.

– J’étais bouleversée. Je venais de perdre mon père.

– Oui, c’est vrai, c’était une période difficile pour vous. » Il a fait une pause. « Mais vous savez ce que cela signifie, n’est-ce pas ? »

J’ai réfléchi, et j’ai eu le souffle coupé parce que, oui, je le savais. Je savais exactement ce que cela signifiait. D’un coup, ma vision s’est brouillée. Ma gorge s’est nouée. Je ne pouvais plus respirer. J’ai mis ma main sur ma poitrine et j’ai senti mon cœur tambouriner sous ma veste. J’ai pensé qu’il allait exploser. J’ai regardé frénétiquement autour de moi, à la recherche d’une issue, n’importe laquelle. J’avais l’impression d’être en train de mourir. Je l’étais. En train de mourir. Et puis d’un coup l’inspecteur Roberts a été à côté de moi, me tenant la main et me tapotant le dos. Me disant de respirer en comptant jusqu’à un. De respirer en comptant jusqu’à deux. De respirer en comptant jusqu’à trois. De respirer. Me disant de ne pas pleurer. Me disant que j’étais courageuse. Oui, j’étais très courageuse.

Je ne sais pas combien de temps je suis restée dans ce fauteuil, penchée en avant avec la tête entre les genoux, mais suffisamment longtemps en tout cas pour finir par avoir un peu honte d'être assise comme ça devant lui, parce que la dernière crise remontait à bientôt un an, et qu'elle avait également eu lieu devant l'inspecteur Roberts. Je me suis sentie étourdie quand j'ai finalement réussi à me redresser. J'avais la nausée. J'avais l'impression que ma tête n'appartenait plus à mon corps. Me rendre compte que la contamination de mon labo n'était pas la conséquence de ma négligence, délibérée ou accidentelle. Que par conséquent je n'aurais dû perdre ni mon travail ni ma réputation. Un coup de poignard directement dans le cœur. J'ai serré les dents en réalisant que la conviction amère qui était la mienne depuis un an – à savoir que quelqu'un m'avait nui – était bien fondée. C'était vrai. On m'avait bien *fait* du mal. Et que cette personne soit Jonathan Wainwright en devenait presque comique.

« Est-ce que ça va mieux maintenant ? » m'a demandé l'inspecteur Roberts en me tendant un gobelet d'eau.

J'ai essayé de me lever mais mes jambes étaient incapables de me soutenir.

« Tout doux, a-t-il dit en m'attrapant le coude. Ne vous levez pas, pas tout de suite. Vous êtes encore sous le choc. »

Mon esprit allait à cent à l'heure. « Pourquoi a-t-il pris ces échantillons-là en particulier ? Qu'est-ce qu'il voulait en faire ? » Et d'un coup, comme s'il ne pouvait y avoir d'autre réponse, comme s'il s'agissait de la seule et unique évidence factuelle... j'ai su. « Parce que c'était lui, le Professeur d'anglais !

– Qui ça ?

– C'est pour ça que, toutes ces années, il a traîné près du labo en posant des questions sur les hallucinogènes. Et c'est pour ça qu'il a disparu en Amérique du Sud. Il collectait des plantes, expérimentait, perfectionnait son produit. Vingt ans plus tard, je suis sûre qu'il n'a pas cru à sa chance quand

il a découvert que sa nouvelle petite amie était technicienne botaniste à UCL. Grâce à ses souvenirs de la fac, il savait exactement à quoi elle avait ou non accès. C'était une opportunité qu'il ne pouvait pas manquer. »

J'ai pensé à l'enregistrement de sa conversation avec Zena sur le téléphone de Susan. Il avait dit qu'il avait parfaitement compris le petit jeu auquel jouaient Andreas et elle parce qu'il a cru qu'ils savaient que c'était lui, le fournisseur d'ayahuasca. Il a cru qu'ils en avaient après lui. J'ai regardé l'inspecteur Roberts.

« C'était une vengeance. Jonathan a fabriqué de l'ayahuasca en se servant des spécimens qu'il avait volés dans l'armoire et l'a vendu grâce à un intermédiaire à São Paulo. Mais je crois qu'il ne savait pas qu'il avait contaminé les feuilles avec de la toxine de *Karwinskia*. L'ayahuasca a été acheté par les propriétaires d'un centre de bien-être. Ils ont trouvé qu'il n'était pas cher. Ils avaient prévu de faire de gros bénéfices. Ils ne savaient absolument pas qu'ils achetaient une décoction empoisonnée. Ils ont donné le mélange de Jonathan à leurs clients et cinq d'entre eux sont morts, tandis que deux autres ont été paralysés. Je pense que les individus qui ont acheté l'ayahuasca sont venus à Londres pour chercher le Professeur d'anglais, et qu'ils l'ont trouvé. »

L'inspecteur ne me lâchait pas du regard.

« Comment savez-vous tout ça ?

– Parce que l'un d'entre eux a cru au début que c'était moi, le Professeur d'anglais, raison pour laquelle il a essayé de m'étrangler. »

Il a tourné les pages de son bloc-notes.

« Le lieutenant Hannah a écrit le nom que vous avez mentionné ce soir-là. Andreas. C'est lui ?

– C'est le mari de Zena, donc il s'appelle peut-être Andreas Sousa.

– Une adresse ? demanda-t-il en notant.

– Il est descendu dans une auberge de jeunesse de Soho. Je ne sais pas laquelle. Le barman saura peut-être.

– Quel barman ?

– Celui du bar à Hampstead. Je ne connais pas l'adresse exacte, mais je peux vous y emmener. Ça n'ouvre pas avant 11 heures, le soir, donc venez me chercher et on ira là-bas ensemble. »

L'inspecteur Roberts me fixait bouche bée, ses gros sourcils levés, avec une expression que je n'aurais pas pu déchiffrer même si ma vie en avait dépendu.

Il était particulièrement cruel que ma vie soit à nouveau bouleversée par Jonathan Wainwright. J'ai regardé le cercle des noms sur le mur. Si j'avais su que c'était lui qui avait contaminé mon labo, mon nom aurait très bien pu se retrouver sur ce mur parmi ceux des autres suspects et la décision de l'inspecteur Roberts de m'arrêter aurait été parfaitement raisonnable. J'enrageais à l'idée qu'il ait échappé à la justice. Savoir qu'il avait continué à enseigner et à vivre sa vie comme si rien ne s'était passé alors que j'avais perdu mon travail et que je m'étais fait ostraciser par mes pairs rendait les choses encore pires. Je le détestais déjà, mais ce que je ressentais désormais, c'était un tout nouveau niveau de haine. Mon unique consolation était qu'il ne pourrait plus jamais me faire de mal.

J'ai sorti le Nokia de ma poche, pressé le bouton des messages et lu le dernier texto – *Le Professeur* –, et alors je me suis rappelé qu'ils pouvaient me prendre mon travail et ma réputation, mais pas ça. J'étais encore professeur. J'étais encore membre de Mensa. Et si j'étais tout ça, je pouvais également faire de la cryptographie. J'ai remonté mes lunettes, pris une belle feuille toute blanche dans ma ramette et ouvert le petit carnet noir de Zena qui contenait des chiffres.

Plusieurs heures plus tard, j'étais toujours à mon bureau, entourée par des feuilles remplies de combinaisons de chiffres et de lettres. Des pages et des pages d'échec. Même avec un dictionnaire portugais, quand je faisais correspondre la lettre d'avant, d'après, ou bien la deuxième lettre de

l'alphabet, ou la troisième, ou la quatrième, avec les nombres du carnet, tout ce que j'obtenais était du charabia. J'ai commencé à me demander si je n'étais pas en train de suivre une mauvaise piste, et si, en fait, le carnet noir n'avait rien à voir avec la clé qui me permettrait de décoder les textes.

De frustration, j'ai jeté mon stylo, j'ai ramassé la photo et à nouveau observé la silhouette derrière la barrière. Il y avait quelque chose de familier dans la posture, mais, sans voir le visage, je ne pouvais pas être sûre. Je me suis soudainement rendu compte que je devais avoir ce que l'inspecteur appelait une intuition. Un pressentiment. C'était comme ça que ça faisait ? Une sorte de soupçon imprécis ? D'idée nébuleuse ? Ce que je savais, c'était que la seule manière d'infirmier ou de confirmer une telle sensation passait par une enquête hypothético-déductive. J'ai donc pris la photo, enfilé ma veste et quitté l'appartement.

Je n'étais pas allée chez Jonathan Wainwright depuis la nuit où j'avais frappé si fort sur sa porte d'entrée que j'avais cassé un carreau, mais cet après-midi-là, en sortant de la gare, je ne ressentais pas le moindre désir de nuire. Des émotions que j'étais incapable de nommer mijotaient silencieusement quand j'ai quitté le magasin de souvenirs et que je me suis dirigée vers Grange Road, mais plutôt que de les laisser me perturber, je les ai acceptées pour ce qu'elles étaient, quoi qu'elles fussent, et je les ai laissées tranquilles. Quand je suis arrivée au numéro 32, je n'ai pas hésité une seconde et j'ai frappé trois coups nets à la porte d'entrée.

Plusieurs minutes sont passées avant que je devine une forme à travers la vitre, évoluant lentement et relativement basse. La forme s'est laborieusement penchée en avant et la porte s'est doucement ouverte, jusqu'à ce que je puisse voir Mary dans son fauteuil roulant, bouche bée et les yeux agrandis par la surprise. Elle a pris une grande inspiration, mais a marqué une longue pause avant de prendre la parole.

« Mon Dieu, Eustacia. Tu ressembles terriblement à ton père. »

J'ai esquissé un sourire. « Merci. » Puis je lui ai tendu un paquet cadeau.
« Je t'ai apporté quelque chose. »

Dans la cuisine, Mary m'a proposé du café et j'ai été un peu déçu qu'elle ait oublié que je n'en buvais pas. Je l'ai observée insérer pour elle une petite dosette dans la machine, placer une tasse en dessous et appuyer sur un bouton, chaque action accomplie avec méthode, comme si elle avait besoin de temps pour digérer ce qu'il se passait. Je n'étais pas pressée. J'avais attendu vingt ans. Je me suis assise en silence à la table de la cuisine, tandis que le crachotement de la cafetière emplissait la pièce. De près, je pouvais voir la légère paralysie qui affectait son visage. L'affaissement d'une moitié de sa bouche, son œil gauche partiellement fermé. Elle avait la peau très ridée, et, avec ses cheveux rares et gris, il était difficile de deviner la femme qu'elle avait été autrefois. J'ai reniflé en me rappelant que moi non plus, je ne ressemblais plus à la femme qu'elle avait connue.

Une fois son café prêt, Mary a contemplé la tasse pendant quelques minutes sans la prendre, alors j'ai de nouveau tendu mon cadeau. Comme elle ne réagissait pas, j'ai ouvert le paquet, j'en ai sorti le flacon et je le lui ai montré.

« Au muguet. Ton préféré. »

Elle a jeté un coup d'œil au flacon. « Je n'ai pas porté ce parfum depuis des dizaines d'années.

– Non ? ai-je demandé en en pulvérisant un peu dans sa direction. Moi, j'adore. Il me fait penser à toi. »

Elle a détourné le visage, puis son fauteuil.

« Je le trouve écœurant. »

J'ai choisi de faire comme si elle n'avait rien dit : « Ça me fait plaisir de te voir après tout ce temps. » Je voulais lui dire qu'elle n'avait pas changé,

mais cela aurait été un mensonge. « J'ai appris que Jonathan venait de mourir. Je voulais te présenter mes condoléances. »

Elle n'a pas répondu mais a quitté la cuisine. J'y ai vu une invitation à la suivre, et je me suis arrêtée en route devant une porte entrebâillée pour jeter un coup d'œil à ce que je pensais être sa chambre. Un lit d'hôpital était poussé contre un mur, un dispositif de décompression lombaire fixé à son cadre. À côté du lit, un palan pendait du plafond. J'ai fait un pas sur le côté. Dans le coin, il y avait un petit espace avec une douchette et une chaise en plastique. Un évier bas, un miroir bas et des toilettes, et juste à côté, des boîtes au format industriel de lingettes et de serviettes pour fuites urinaires.

Les murs de la chambre étaient recouverts de broderies encadrées. Du genre de celles qu'on réalise en suivant un code couleur, avec des points simples et suffisamment épais pour une vue défailante ou pour des enfants. J'en avais déjà vu, mais je n'arrivais pas à me rappeler où. Un livre de poche était ouvert à l'envers sur la table de chevet, le dos craquelé. Un châle traînait sur le lit à côté d'une couverture à carreaux et d'une robe de chambre démodée. On aurait dit une chambre de personne âgée. On aurait dit la chambre de Père à l'hôpital. J'ai frissonné, puis j'ai suivi Mary dans le salon.

Elle a positionné son fauteuil devant la fenêtre, si bien que son visage était à contre-jour. Elle tenait une broderie à moitié terminée d'une main, et une aiguille de l'autre.

« Tiens, ton café », ai-je dit en le posant sur la table à côté d'elle.

Elle n'a rien dit, alors je me suis assise sur le canapé et je l'ai observée. Je n'aimais pas l'absence totale de méthode avec laquelle elle enfonçait son aiguille, comme un couteau. C'était perturbant.

« Est-ce que c'est toi qui as fait les broderies dans l'autre pièce ? Celles sur le mur ? Je les ai vues en passant, elles sont très belles. »

De manière surprenante, elle a balancé la broderie et l'aiguille par terre.

« Elles ne sont pas belles. Arrête de raconter n'importe quoi. Au moins, je ne suis plus obligée de les faire. »

Troublée, je l'ai regardée en attendant une explication. Qui n'est pas venue.

« J'aurais aimé venir te rendre visite plus tôt, mais j'avais l'impression que je ne le pouvais pas. Tu sais... à cause de l'ordonnance restrictive. Mais j'ai découvert récemment qu'en fait elle était levée depuis longtemps, alors eh bien me voilà. »

Elle n'a pas répondu.

« Je me demandais, ai-je enchaîné maladroitement, je veux dire, quand je t'ai vue à l'hôpital, je me suis demandé comment tu t'étais retrouvée en fauteuil roulant. »

À nouveau, elle n'a rien dit.

« Qu'est-ce qu'il t'est arrivé, Mary ? »

Peut-être que c'était le son de ma voix prononçant son prénom, mais quelque chose en elle s'est adouci. Elle m'a regardée.

« J'ai eu un accident au Brésil.

– Quel genre d'accident ?

– Je ne veux pas en parler.

– Quels sont tes symptômes ?

– Eustacia, a-t-elle répondu sèchement, je ne veux pas en parler. »

Elle était en colère. Je l'avais mise en colère, même si je ne savais pas comment. J'avais posé des questions parfaitement raisonnables. J'ai sorti la photographie de ma poche.

« Je voulais te montrer quelque chose. »

Elle a tourné son fauteuil, alors je me suis levée et j'ai posé la photo sur ses genoux. Elle y a jeté un bref coup d'œil, avant de relever brusquement la tête.

« Où est-ce que tu as trouvé ça ?

– Chez une amie.

– Une amie ?

– Une voisine. C’est toi, là, debout derrière la barrière ? » J’ai montré du doigt la silhouette à l’arrière-plan.

Les sourcils de Mary se sont froncés. « Est-ce que c’est Zena qui t’a donné ça ? »

J’ai hésité avant d’opter pour le mensonge. « Oui. »

Elle m’a regardée, puis est revenue à la photographie.

« C’est Zena et son frère Raul, ai-je dit. Et je crois que je sais qui est l’autre garçon. »

Mary a fait un bruit étrange. « Comment tu sais tout ça ? »

J’avais dit un mensonge, je pouvais en dire un autre. « Zena me l’a raconté.

– Zena te l’a raconté ? » a-t-elle demandé d’une voix plus forte. Puis elle a lâché un rire amer. « Eh bien, si Zena te l’a raconté, j’imagine que tout va bien. » Elle m’a tendu la photo. « Oui, c’est moi à l’arrière-plan, et le garçon blond, c’est mon fils, Sebastian.

– Tu as connu Zena et Raul au Brésil ?

– Oui, Sebastian et moi, nous avons vécu avec eux. Les enfants ont grandi ensemble. »

Je me suis souvenue de ce que Zena avait dit au café. Donc Mary était la femme qui lui avait fait la cuisine, le ménage, et qui lui avait appris l’anglais. Mary était la bonne.

« Jonathan aussi était là. Il venait passer ses étés avec nous. Nous ne l’invitions pas. Mais il continuait à venir parce qu’il pensait que Sebastian était son fils. Et je n’avais pas le cœur de leur dire à l’un comme à l’autre que ce n’était pas vrai.

– Mais alors qui était le père ? »

Elle a fait une pause avant de répondre.

« David Heath.

– Notre directeur de département ? »

Le souvenir de Mary debout contre la porte à la réunion de la faculté, appuyée contre le chambranle, les trois boutons de son corsage défaits, en train d'écouter David Heath parler, a jailli dans mon esprit. Mary a soupiré.

« Je ne l'avais jamais dit à personne avant. Tu es la première. Je veux dire, à part David, mais il était marié et avait des enfants. Il ne voulait pas en entendre parler. Il voulait juste que je disparaisse. »

J'ai repensé à David Heath à cette fête, me menant jusqu'au bar, m'empêchant de m'immiscer entre Mary et Jonathan. Est-ce qu'il savait alors qu'elle était enceinte ? Est-ce qu'il espérait que Jonathan allait l'en débarrasser ? Est-ce que Mary avait seulement besoin d'un père pour son enfant à naître et que Jonathan était là, juste sous son nez ?

J'ai frotté mon visage dans mes mains et j'ai dit à travers ces dernières : « Tu n'es pas partie au Brésil en vacances. Tu t'es enfuie.

– Je ne pouvais pas rester à UCL. David s'en était assuré. Je savais qu'il fallait que j'aille dans une autre université si je voulais finir ma thèse. Mais je ne savais pas si je devais commencer à chercher tout de suite un nouveau directeur de thèse ou bien s'il fallait que j'attende que le bébé soit né. Je ne savais pas quoi faire. J'étais complètement perdue. Alors quand Jonathan m'a invitée à partir avec lui en vacances, j'y ai vu une réponse. J'y ai vu la réponse. »

Après un moment de silence, j'ai demandé tout doucement : « Et moi ?

– Quoi, toi ?

– Est-ce que tu as pensé à moi quand tu t'es enfuie ? Est-ce que tu as pensé à ce que ça me ferait ? »

Elle a haussé les sourcils. « On s'est dit au revoir. On est allé prendre un verre la semaine avant mon départ, tu te souviens ? »

Est-ce que ça avait été ça, notre au revoir ? Un verre de Coca tiède dans ce pub miteux qui empestait le tabac froid ? Était-ce ce que je valais à ses yeux ?

« Mais tu avais dit que tu partais juste en vacances. Que tu revenais dans quelques semaines.

– Je ne t’ai rien dit parce que je savais que tu en ferais toute une histoire. Je savais à quel point tu étais sensible et je faisais de la gestion de crise. J’ai dû prendre énormément de décisions avant de partir. Résoudre énormément de problèmes. »

Je me suis détournée d’elle et je me suis concentrée sur un guéridon de l’autre côté de la pièce.

« J’ai cru que Jonathan t’avait fait quelque chose quand il est revenu tout seul. J’ai même cru que tu étais morte. »

Moi qui ne pleurais jamais. Enfin, jusqu’ici, parce que ces dernières semaines avaient été, comment dire... difficiles. J’avais passé vingt ans à faire le deuil de mon amour perdu et à haïr Jonathan pour me l’avoir volé. Mais maintenant je savais que Mary ne m’avait jamais aimée. Ne m’avait même peut-être jamais appréciée. J’étais juste une collègue de labo qu’elle appelait de temps en temps pour sortir parce qu’elle ne connaissait personne d’autre à Londres. J’ai pensé à toutes les choses merveilleuses que nous avons faites ensemble cette année-là et à notre week-end parfait à la mer. Et j’ai réalisé que l’importance que j’avais accordée à ces précieux moments était en fin de compte tout à fait exagérée. J’ai secoué la tête, fermé les yeux, et une tristesse profonde m’a enveloppée.

« Je suis désolée, Eustacia. Mais tu aurais pu empêcher tout ça. » Elle s’est frappé la cuisse. « Tout ça. »

J’ai pensé au double whisky et je me suis sentie encore plus lourde dans mon siège, comme si le poids de mon corps avait doublé.

« Je sais.

– Alors pourquoi tu n’as rien fait ? Pourquoi tu n’as pas dit à David que je ne pouvais pas me servir de ton labo ? C’était un bâtiment réservé, et j’étais une étudiante. Je n’étais pas censée avoir le droit de m’en servir, et

certainement pas sans surveillance, mais tu me laissais y aller seule tout le temps. Tu m'as même donné ma propre clé. »

J'ai levé la tête, abasourdie par ce qu'elle était en train de dire.

« Si tu avais fait ce que tu avais à faire et que tu m'avais refusé l'accès au labo, a-t-elle continué, j'en aurais cherché un autre dans une autre université. Je n'aurais pas eu une aventure avec David. Je ne serais pas tombée enceinte. Je n'aurais pas été obligée d'abandonner ma thèse. Je ne serais pas partie au Brésil avec Jonathan et je ne serais pas, aujourd'hui, dans ce fauteuil roulant.

– Je... » Je n'avais pas les mots.

Tout ce temps, j'avais considéré que c'était parce que David Heath m'avait offert ce double whisky que j'avais perdu Mary, mais ce n'était pas sa faute. C'était la mienne. Bien avant ce verre, c'était ma faute. J'ai pris une profonde inspiration en me rappelant le thé que nous avons pris à la cafétéria la première fois que je l'avais rencontrée. C'est là qu'elle m'avait dit que David Heath était d'accord pour qu'elle partage mon labo. C'était à ce moment-là, à ce moment précis, que j'aurais dû refuser, mais quand j'avais hésité, elle avait posé sa main sur la mienne et avait dit : « Laisse-moi entrer. » Et c'est ce que j'avais fait. J'avais ouvert la porte et je l'avais laissée entrer, tout entière.

Mary continuait à parler mais je ne pouvais pas l'entendre parce que je fixais du regard le guéridon, perdue dans des pensées sombres et coupables, quand soudain quelque chose a attiré mon attention. Je me suis levée.

« Qu'est-ce que c'est, ça ? » ai-je demandé, en ramassant une sorte de patron sur le guéridon.

Mary a soupiré bruyamment, peut-être soulagée par le changement de sujet.

« C'est un nuancier de broderie. Il y a un nombre imprimé sur chaque carreau du canevas. Sur le nuancier, ce nombre correspond à une couleur. »

Et d'un coup, je me suis souvenue de l'endroit où j'avais vu ces broderies avant.

« Je peux te l'emprunter ?

– Non. Je m'en sers.

– Je te le ramène demain.

– Non, je... »

J'ai rejoint la porte.

« Attends, je... »

Mais j'étais déjà dehors, dans le jardin.

J'ai ouvert le petit carnet noir de Zena et j'ai tenu la loupe de Père au-dessus d'une page. Au début, je n'étais pas sûre de trouver ce que je cherchais jusqu'à ce que je plie le dos du carnet et que j'ouvre complètement la double page. Là, dans la marge intérieure, quasiment sur la reliure, il y avait un petit point de couleur. J'ai ressenti un frisson d'excitation. J'ai regardé les nombres écrits sur la page et la couleur qui leur correspondait dans la marge intérieure : 303 – orange, 145 – bleu, 1015 – rouge, et je me suis arrêtée. Ce n'était pas ce à quoi je m'étais attendue. J'ai repris le nuancier de Mary et j'ai fait courir mon doigt sur la colonne jusqu'à ce que je trouve « 303 ». Le mot situé sous le carreau coloré en bordeaux sombre était « Pourpre ». J'ai esquissé un sourire. J'ai vérifié « 1015 ». « Crimson. » A B C. Alors j'ai sorti le Nokia, j'ai fait défiler le dernier message de Zena et je l'ai décodé.

J sait qu'A est à Londres. Nous devons agir immédiatement.

J'ai repensé au dernier enregistrement sur le téléphone de Susan, celui de la conversation entre Zena et Jonathan, et je me suis rappelé comment le fait de voir Andreas l'avait mis en colère. Puis je me suis souvenue de la voix douce de Zena disant « *Merda. Merda. Merda* », et du son du téléphone quand elle avait envoyé un texto. Ce texto.

J'ai fait dérouler le message précédent et je l'ai décodé.

Ça va marcher. Fais-moi confiance.

Et celui d'avant.

J'ai parlé à M. Elle dit que c'est trop dangereux.

Et puis encore celui d'avant.

J'ai rencontré quelqu'un. Elle est complètement paumée, et elle a un jardin plein de plantes vénéneuses. J'ai un plan.

J'ai reposé le Nokia, touché ma bouche du bout de mes doigts et j'ai regardé par la fenêtre. C'était Zena, au bout du compte. Je l'avais écartée jusqu'à présent parce que je pensais qu'elle avait été kidnappée. Mais maintenant je savais que c'était elle qui avait détruit mon jardin, ma précieuse collection, le travail de toute une vie... et tout ça pour une poignée de graines d'abras.

J'ai sursauté en entendant le téléphone sonner. J'ai regardé ma montre. Il était 23 heures. Je me suis levée avec raideur et j'ai marché jusqu'à la porte.

« Vous êtes prête ? » a demandé l'inspecteur Roberts.

J'ai attendu dans la voiture le temps qu'il se rende au bar, les vitres baissées pour atténuer l'odeur de chien mouillé. Il a été étonnamment rapide. Il avait dû utiliser le mot magique de « faux témoignage » avec le barman pour obtenir aussi vite l'adresse d'Andreas. Quelques minutes seulement, et il était à nouveau en train de fourrer son gros ventre derrière le volant.

« Allez, zou, direction Soho », a-t-il dit en remontant sa vitre.

Je pensais que nous nous rendrions directement à l'auberge de jeunesse d'Andreas, mais l'inspecteur s'est arrêté devant un portail de l'autre côté de la rue, en face de l'entrée de l'auberge de jeunesse, et a croisé les bras.

« Qu'est-ce qu'on fait ? ai-je demandé.

– On attend.

– On attend quoi ? »

De l'autre côté de la rue, Andreas a émergé par la porte de l'auberge de jeunesse.

« Ça », a dit l'inspecteur Roberts.

Andreas était négligent. Il n'avait pas correctement refermé la porte de l'auberge de jeunesse derrière lui. Elle s'est rouverte et s'est lentement refermée, sans pour autant que le loquet s'enclenche. Il n'est pas allé très loin. Juste dans le bar de cachaça situé au sous-sol de l'auberge de jeunesse. Nous l'avons regardé discuter brièvement avec le barman puis s'asseoir à une table le dos tourné à la salle. Au bout d'un moment, le barman a posé un verre et une bouteille d'alcool rouge devant lui, lui a tapoté l'épaule et a regagné son poste. Nous l'avons observé vider un, puis deux, puis trois shots, avant que je demande : « Pourquoi est-ce qu'on attend encore ? »

L'inspecteur Roberts est sorti de la voiture.

« Restez ici. Il pourrait être dangereux.

– Je viens avec vous.

– Non. Il a essayé de vous étrangler. Restez ici et ne bougez pas. »

Il a traversé la rue, est entré dans le bar et s'est assis à une table suffisamment éloignée de celle d'Andreas. Très vite, le barman lui a apporté une pinte de bière. Je n'arrivais pas à en croire mes yeux. Sérieusement ? Je dois attendre pendant que lui, il boit une bière ?

Dans ma vision périphérique, un homme en survêtement noir a traversé la rue à côté du bar. La visière de sa casquette dépassait en partie de sa capuche, et je savais qui c'était – l'homme que j'avais vu en bas de ma rue. Celui qui avait poussé Zena dans la voiture. Je l'ai observé entrer dans l'auberge de jeunesse puis je suis revenue à la vitrine du bar. Andreas était voûté sur sa table et berçait tendrement son verre tandis que l'inspecteur Roberts sirotait sa pinte. Alors j'ai traversé la rue et moi aussi, je me suis faufilée dans l'auberge de jeunesse. Les murs du hall étaient en aggloméré peint, et le sol recouvert d'un lino sale. Un immense panneau à l'opposé des escaliers disparaissait sous des posters, des pubs et des Post-it. L'odeur était infecte. J'ai entendu un bruit venant de l'étage, comme du bois qui craque, et je l'ai suivi. Une fois en haut, j'ai tourné dans un couloir et j'ai vu

l'homme en train de forcer une porte au pied-de-biche avant de pénétrer dans la chambre. J'ai hésité, puis j'ai marché sur la pointe des pieds jusqu'au seuil de la pièce pour y jeter un coup d'œil. Elle était petite, et ne contenait qu'une armoire, un lit une place et une commode. L'homme se tenait devant et a sorti quelque chose de sa poche. Ça ressemblait à un collier. Il l'a cassé d'un coup sec, a fait tomber les perles dans le tiroir ouvert et les a mélangées avec son contenu. Puis il a refermé le tiroir et s'est tourné vers la porte – vers moi. Et s'est figé sur place.

J'aurais pu reculer, mais nos yeux étaient comme verrouillés. Moi aussi, j'étais pétrifiée. Enfin, il a fait un pas en avant, j'ai fait un pas en arrière, puis un autre, et un autre encore, jusqu'à ce que nous soyons tous les deux dans le couloir, nos regards toujours enchaînés l'un à l'autre. Je me tenais en haut des escaliers, lui en bloquant l'accès. Son regard s'est déverrouillé pour regarder en bas, puis est revenu sur moi. Mon cœur battait la chamade. Il n'avait qu'à tendre la main pour me faire tomber dans les escaliers. Mais à la place, il a dit « *Por favor, senhora?* » et je me suis poussée sur le côté pour le laisser passer.

J'ai attendu jusqu'à ce que j'entende la porte d'entrée claquer et j'ai pris une énorme goulée d'air. Les yeux dans lesquels j'avais plongé, ces yeux doux et bruns, appartenaient à Raul. Ce n'étaient pas les yeux d'un tueur. C'étaient ceux d'un petit garçon. Quelques instants plus tard, j'ai entendu la porte s'ouvrir, j'ai regardé par-dessus la rampe d'escalier et j'ai vu l'inspecteur Roberts lever la tête vers moi.

« Je vous avais dit de ne pas bouger ! a-t-il dit.

– Je ne vois pas pourquoi je devrais attendre pendant que vous buvez tranquillement une pinte. »

Il a monté lourdement les marches et était hors d'haleine en arrivant à l'étage. Il sentait la bière.

« Je devais m'assurer qu'Andreas était véritablement installé au bar avant de jeter un coup d'œil à sa chambre. On ne voudrait pas qu'il

débarque pendant qu'on y est, n'est-ce pas ?

– Je croyais que les policiers n'étaient pas autorisés à boire pendant le service.

– Je ne suis plus en service depuis plusieurs heures déjà. Maintenant que vous savez que tout est dans les règles, pouvons-nous continuer ? »

Je ne pensais pas que pénétrer dans le lieu de résidence de quelqu'un sans son autorisation préalable était parfaitement dans les règles, mais je n'ai rien dit.

« Alors, voyons, a-t-il dit en sortant son bloc-notes de sa poche et en l'ouvrant. Chambre 3. »

Je savais de quelle chambre il s'agissait, mais je l'ai laissé la trouver tout seul.

« La porte a été ouverte par effraction, a-t-il constaté. Police, il y a quelqu'un ? »

Pour toute réponse, le silence. « Je suis l'inspecteur Roberts. Je vais entrer, maintenant. »

J'ai attendu sur le seuil de la porte pendant qu'il se tenait au beau milieu de la pièce, sa tête se tournant d'un côté puis de l'autre. Sans bouger les pieds, il a ouvert la porte de l'armoire. Elle était vide, à l'exception d'une vieille veste en cuir élimée suspendue à un cintre. Il a regardé la commode, et s'est assis lourdement sur le lit, lui arrachant un grincement. Il a ouvert le tiroir, en a passé le contenu au crible, et a grogné.

« Tiens, tiens, tiens, qu'est-ce qu'on a ici ? »

Il a sorti son mouchoir, l'a étalé sur sa paume, et y a posé les perles que Raul avait déversées dans le tiroir quelques minutes plus tôt. J'ai regardé de plus près. Non, ce n'étaient pas des perles. C'étaient des pois rouge vif avec des points noirs tout à fait reconnaissables. Des haricots paternoster, des abrus à chapelet. Raul avait cassé un chapelet au-dessus du tiroir. J'ai repensé au jour où j'avais suivi Sebastian jusqu'à Soho. Il avait pris le

chapelet de Zena, celui que j'avais vu pendre à un coin de son miroir, et l'avait donné à Raul quand il était revenu dans sa chambre.

« Vous voyez ça ? a dit l'inspecteur Roberts en tendant la main. Des graines d'abus. Contenant le même poison que celui qui a tué Jonathan Wainwright. »

C'est là que j'aurais dû lui dire ce que j'avais vu pendant qu'il buvait sa pinte. Mais je suis restée muette.

Il était en train de nouer les coins de son mouchoir quand j'ai entendu la porte d'en bas claquer, suivi du bruit de quelqu'un titubant dans l'escalier. J'ai été jusqu'au couloir et, par-dessus la rampe, j'ai aperçu Andreas en train de monter. Rapide comme l'éclair, j'ai couru jusqu'à la chambre et je me suis planquée derrière la porte. La dernière chose dont j'avais envie était de me retrouver à nouveau face à cet homme. L'inspecteur Roberts m'a regardée, j'ai posé un doigt sur mes lèvres, et j'ai regardé par la fente séparant la porte de son chambranle.

« *Que foda ?* a dit Andreas en atteignant la porte.

– Êtes-vous Andreas Sousa ?

– Qui êtes-vous ?

– Je suis l'inspecteur Roberts.

– Policier ?

– Oui.

– Bien. J'ai besoin d'un policier. Quelqu'un a forcé ma porte. Regardez.

– Pouvez-vous me confirmer votre nom, s'il vous plaît ?

– Hein ?

– Quel est votre nom ? »

Un silence.

« Pourquoi vous voulez le savoir ?

– Vous n'avez pas à vous inquiéter. Je veux juste vous poser quelques questions. »

Une autre pause.

À travers la fissure, je pouvais voir Andreas faire lentement machine arrière, puis se retourner pour rejoindre les escaliers, mais il avait beau être plus jeune et en meilleure forme, Roberts était de loin le plus fort. En quelques secondes, Andreas avait les mains derrière le dos et les menottes aux poignets ; l'inspecteur lui tenait fermement le bras.

« Andreas Sousa, je vous arrête pour le meurtre de Jonathan Wainwright. »

Il a commencé à descendre les escaliers, Andreas, trop ivre pour résister, titubant à ses côtés.

« Vous avez le droit de garder le silence, mais le fait de ne pas mentionner, quand vous serez interrogé, quelque chose dont vous parlerez plus tard devant la cour pourra nuire à votre défense. »

Arrivé en bas, il m'a jeté un coup d'œil.

« Je vais me débrouiller toute seule pour rentrer », ai-je dit.

Il a hoché la tête et ouvert la porte d'entrée. « Tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous... » La porte a claqué derrière lui.

29

Le lendemain, j'ai pris le train et je me suis rendue chez Mary. Elle m'attendait dans le jardin de devant même si je ne lui avais pas dit à quelle heure j'arrivais. J'ai observé les cernes sombres sous ses yeux, ses cheveux décoiffés, et j'ai su qu'elle n'avait pas dormi. Sans prendre la peine de me dire bonjour, elle a fait demi-tour et m'a guidée jusqu'au salon. J'ai sorti le nuancier de ma poche et je l'ai posé sur le guéridon.

« Merci. Ça m'a servi. »

Mary a regardé le nuancier. « Comment ? »

J'ai posé le Nokia à côté, elle m'a regardée, puis a détourné les yeux, luttant pour ne pas pleurer.

« Tu as toujours été si intelligente, Eustacia. »

J'ai éprouvé une émotion similaire à celle que j'avais ressentie pour Sebastian quand il avait rendu hommage à Jonathan, mais je n'arrivais pas à savoir s'il s'agissait de compassion ou de pitié. J'ai pris une grande inspiration, j'ai saisi les poignées du fauteuil et j'ai dit : « Allons nous promener. »

Le cimetière d'Abney Park baignait dans le calme et le silence. Les chemins étaient irréguliers, mais pas assez pour bloquer le passage du fauteuil roulant. De chaque côté, un sous-bois luxuriant servait de toile de fond pittoresque aux vieilles pierres tombales. Quand nous sommes parvenues à la chapelle mortuaire, j'ai poussé Mary jusqu'à un banc en fer forgé à l'ombre de la flèche gothique, j'ai bloqué les freins et je me suis

assise à côté d'elle. De la valériane rouge sang poussait en touffe à côté du banc et, à l'ombre de la chapelle, des géraniums Herbe à Robert, avec leurs délicates fleurs roses, adoucissaient la maçonnerie.

J'ai examiné les environs, et j'ai aperçu de la berce, du petit rhinanthé, de la saponaire, de la grande chélidoine, et je me suis rendu compte que nous étions assises au beau milieu d'un jardin d'apothicaire. Je me suis penchée pour cueillir une monnaie-du-pape et je l'ai offerte à Mary.

« Tu sais pourquoi on l'appelle monnaie-du-pape ? »

Elle a haussé les épaules.

« Parce que ses fruits sont tout plats et ressemblent à des pièces d'argent. »

Elle a maladroitement essayé de sortir les graines du disque translucide, et j'ai regardé ses doigts patauds avant de me pencher et de cueillir une poignée de fleurs bleues et délicates.

« Celles-ci sont des véroniques. Si tu en cous une à tes habits, tu seras protégée contre le vol lors d'un long voyage. Mais il ne faut jamais la faire entrer dans ta maison, parce que sinon ta mère va mourir. »

Elle a pris la tige que je lui tendais.

« Celle-là, là-bas, avec ses minuscules fleurs blanches, c'est une euphrase des bois, qu'on appelle aussi casse-lunettes. Père m'appelait Casse-Lunettes parce que j'étais très maladroite et toujours plongée dans des bouquins, et aussi parce que son nom latin, *Euphrasia nemorosa*, ressemble beaucoup à Eustacia. »

Mary n'a rien dit. J'ai réajusté mes lunettes et je me suis adossée contre le banc. Je n'étais pas pressée. J'étais prête à attendre aussi longtemps que nécessaire qu'elle se mette à table.

Elle a fini par jeter les fleurs.

« Tu sais tout, non ? Tu as tout découvert sur ce portable. »

J'ai attendu une seconde. « Non, pas tout.

– Vas-y, alors, a-t-elle dit en haussant la voix. Dis-moi ce que tu sais.

– Je sais que Jonathan est responsable des morts et des blessés au Brésil. Je sais qu’il a vendu l’ayahuasca contaminé à l’homme qui l’a vendu à Raul, et que Raul l’a donné à ses clients au centre...

– Non, m’a-t-elle brusquement interrompue. Ce n’est pas ça. Ça n’a rien à voir avec Raul. Raul n’était qu’un petit garçon qui allait encore à l’école. L’homme en question s’appelait Andreas Sousa. Il a acheté l’ayahuasca et l’a donné aux clients de son centre de bien-être. Pas Raul.

– Son centre ? Je pensais qu’il était à Zena ?

– Non, c’était celui d’Andreas. Zena travaillait là-bas, c’est tout. »

Je n’aurais pas dû être surprise qu’Andreas ait menti. Mais je ne pouvais m’empêcher d’être agacée.

« Et ils étaient mariés ? »

Mary a émis un son étrange. « Dieu seul sait pourquoi. Je crois qu’elle l’a juste fait pour nous contrarier.

– Elle devait être très jeune.

– Vingt ans seulement, et lui était bien plus vieux. Bien plus fruste, aussi. Il ressemblait plus à un truand qu’au propriétaire d’un centre de bien-être. Et il s’est avéré jaloux. Et pas avare de ses poings, en plus. Je le détestais. Nous le détestions tous. À l’époque comme aujourd’hui.

– Qu’est-ce qu’il s’est passé après l’accident au centre ? »

Elle a pris son temps avant de répondre.

« La période d’après est un peu embrouillée. Zena est revenue un temps chez ses parents. Andreas a disparu. La boîte a fait faillite. Les procès ont commencé à s’accumuler et comme Zena était sa femme, les avocats l’ont poursuivie à sa place. Sa vie a été détruite. Elle était censée rester avec nous jusqu’à ce que l’affaire se tasse, ou jusqu’à ce qu’Andreas sorte de son trou, mais au bout de quinze jours, elle est partie. Nous ne savions pas où. Trois semaines plus tard, elle a appelé pour dire qu’elle était à Londres.

» À l’époque, nous ne savions pas que Zena avait découvert que c’était Jonathan qui avait à l’origine fourni l’ayahuasca, mais quand elle nous l’a

dit, je n'ai pas été surprise. Il profitait toujours de ses visites pour se procurer des ingrédients, pour tester de nouveaux mélanges. Elle a dit qu'elle se souvenait d'une fois où Jonathan écoutait alors qu'elle se disputait à propos d'argent avec Andreas au téléphone. Ce dernier avait eu l'idée de créer des sessions d'ayahuasca au centre pour attirer de riches clients occidentaux, mais elle ne voulait pas qu'ils s'engagent sur cette voie. Elle voulait clore le sujet une fois pour toutes. Mais Jonathan avait une autre idée en tête. Lors de sa visite l'année dernière, il a trouvé un intermédiaire au Pérou qui a vendu son propre mélange d'ayahuasca à Andreas. Andreas n'a jamais su d'où le mélange venait, seulement que le vendeur l'avait obtenu auprès de quelqu'un qui était surnommé le Professeur d'anglais.

– Donc tu as suivi Zena à Londres ?

– Oui, mais pas tout de suite. Ça a pris un peu de temps... Mon rétablissement... j'ai passé trois mois à l'hôpital.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? » Et d'un coup, j'ai compris. « Tu as pris de l'ayahuasca. Tu fais partie des personnes blessées. C'est pour ça que tu es dans ce fauteuil. »

Elle s'est passé une main tremblante sur le visage.

« Andreas m'a persuadée d'essayer. Il n'a pas eu besoin de faire beaucoup d'efforts, parce que j'étais curieuse. Nous l'étions tous, au centre. Nous avons tous entendu des choses tellement merveilleuses à propos de la manière dont l'ayahuasca pouvait radicalement changer nos vies. Nous étions des participants volontaires. Chacun et chacune d'entre nous. »

Elle a fait retomber son menton sur sa poitrine.

« Mais quelque chose a mal tourné. Terriblement, horriblement mal tourné. Les gens ont commencé à tomber malades. Pas malades comme on est censé l'être quand on prend de l'ayahuasca, non, ils ne pouvaient plus bouger. Plus respirer. Ils ont commencé à mourir. Un par un. Juste à côté de moi. Je suppose que j'ai eu de la chance. J'ai survécu. »

Je l'ai observée, voûtée dans son fauteuil, la moitié du visage paralysé, l'ombre de la femme rayonnante que j'avais connue.

« Et quand tu as quitté l'hôpital, ai-je dit, tu es venue à Londres et tu t'es installée avec l'homme qui avait failli te tuer. »

Elle a répondu d'une petite voix : « Oui.

– Pourquoi ?

– Il ne savait pas que je savais que c'était lui, le fournisseur. Quand il m'a interrogée à propos du fauteuil roulant, je lui ai dit que j'avais eu un accident de voiture. À l'époque, il croyait encore que j'étais la mère de son enfant. J'imagine qu'il se sentait un minimum d'obligations, donc il m'a laissée habiter chez lui.

– Je ne comprends toujours pas pourquoi tu voulais vivre avec lui.

– Nous attendions.

– Qui, "nous" ? Tu n'arrêtes pas de dire "nous".

– Moi, Gabriella, Sebastian et Raul.

– Gabriella ?

– La *mãe* de Zena et Raul. L'une de mes anciennes profs d'Édimbourg. Je l'ai cherchée après que Jonathan a quitté le Brésil. J'étais enceinte. Je n'avais nulle part où aller. Elle m'a prise sous son aile... Elle m'a sauvée. Moi et Sebastian. Elle fait tout pour moi. Je ne sais pas ce que je ferais sans elle.

– May ?

– Oui, *mãe*. Ça veut dire "maman" en brésilien. »

J'ai pensé aux textos que j'avais décodés sur le Nokia. M. May. *Mãe*. Maman. La femme que j'avais vue quitter l'appartement de Sebastian avec Raul. La femme que j'avais vue dans la chambre d'hôpital à côté du lit de Jonathan. Que j'avais également vue à l'enterrement de Jonathan. May était Gabriella. L'auxiliaire de Mary.

« Qu'est-ce que vous attendiez tous ? ai-je demandé, même si je connaissais déjà la réponse.

– Le plan était que je surveille Jonathan et que je fasse des rapports à Zena. J’ai tellement souvent voulu tout laisser tomber et rentrer au Brésil. Je détestais vivre avec lui. Je détestais le fait d’être si dépendante de lui. Mais Zena continuait à m’envoyer des textos pour me dire de tenir bon, qu’une opportunité se présenterait bientôt. »

J’ai pensé à Zena et Jonathan ensemble au lit et je me suis demandé jusqu’où Zena avait été prête à aller pour une opportunité.

« Il a fallu neuf horribles mois pour que cette opportunité se présente, et il se trouve que ça a été toi. »

À ces mots, le texto de Zena est apparu dans ma tête. *J’ai rencontré quelqu’un. Elle est complètement paumée.* Je me suis levée d’un coup et j’ai marché jusqu’à l’entrée de la chapelle, en lui tournant le dos. Peut-être que j’avais effectivement été un peu paumée. Peut-être que j’avais été tellement séduite par Zena que j’en avais perdu la tête. Il est évident que si j’avais résisté à cette attirance, elle n’aurait jamais mis un pied dans mon jardin... et Jonathan serait encore vivant.

« Zena aurait pu se contenter de prendre une poignée de graines d’abrus. Elle n’avait pas besoin de détruire tout mon jardin.

– Elle n’a pas détruit ton jardin, a-t-elle dit sur le même ton qu’avant.

– C’était qui, alors ? Raul ?

– Non, ce n’était pas Raul. »

J’ai lâché un cri de frustration, j’ai levé les bras au ciel et je me suis retournée pour lui faire face.

« Corrige-moi si je me trompe, Mary, mais si je comprends bien, une personne inconnue s’est introduite par effraction dans mon appartement, a volé plusieurs plantes vénéneuses, et a détruit mon jardin pour couvrir ses traces. Puis cette personne inconnue a donné à Zena les graines de l’une des plantes détruites, qu’elle a utilisées pour assassiner Jonathan.

– Zena n’a pas tué Jonathan, a-t-elle dit toujours sur le même ton.

– Qui, alors ? Raul ?

– Non.

– Gabriella ?

– Non.

– Sebastian ?

– Non. »

Je lui ai lancé un regard furieux.

« C'est toi, alors ? »

Elle a affiché une expression qui évoquait un sourire mais qui n'en était pas un.

« Bien sûr que non, Eustacia. Regarde-moi. »

J'ai regardé ses jambes grêles, les muscles atrophiés faute d'être sollicités.

Comme elle ne répondait pas, exaspérée, je me suis pris la tête dans les deux mains.

« Oh, je vois ! ai-je crié. C'était vous tous et ce n'était aucun d'entre vous. »

Mary a gardé ses yeux plongés dans les miens. « C'était Andreas.

– Allez. Nous savons toutes les deux que ce n'est pas Andreas.

– Et pourquoi pas ? Tu ne t'es pas demandé pourquoi il est ici plutôt que planqué au Brésil ? Il est venu ici pour trouver Jonathan et le tuer. » Elle s'est penchée en avant et a dit d'un ton plus doux : « Zena m'a dit qu'il avait essayé de t'étrangler. Il t'aurait tuée sans hésiter s'il avait pu. Si tu veux un coupable, si tu veux que justice soit rendue pour ce qu'il t'a fait... si tu veux que je revienne dans ta vie, alors faisons que ce soit Andreas. »

Je l'ai regardée. « Pardon ? »

Elle m'a fait un sourire oblique et a répété : « Si tu veux que je revienne dans ta vie, alors faisons que ce soit Andreas. »

J'ai cligné plusieurs fois des yeux, croyant à peine ce que je venais d'entendre. Elle me faisait une offre. Elle se donnait à moi – en échange d'une erreur judiciaire. Mais je pouvais tout avoir à mes conditions. Je me

suis agenouillée devant elle, je l'ai regardée dans les yeux, et je me suis souvenue d'une image de notre week-end à la mer : du sable sur sa joue, un brin de polygale derrière son oreille, le ciel se reflétant dans ses yeux bleu pâle. Ce moment sur la plage, quand nous étions assises côte à côte à regarder le mouvement des vagues, gravé dans ma mémoire comme l'un des moments de ma vie où j'avais été véritablement heureuse. Et je pouvais de nouveau vivre ça. Pour toujours.

J'ai pincé les lèvres, soupesant ma décision, puis je me suis levée et j'ai desserré les freins du fauteuil roulant.

« Tu es fatiguée. Je te ramène chez toi. »

Quand je suis rentrée à la maison, un message de l'inspecteur Roberts m'attendait. Il me demandait de me rendre au poste. Je savais que c'était à propos d'Andreas. Ça ne pouvait pas être autre chose. J'étais toujours indécise quant à la proposition de Mary parce que je n'arrivais pas à lui pardonner ce qu'elle ou ce qu'ils avaient fait à mon jardin. Il me semblait important que quelqu'un soit puni, et, même si je le détestais, il me semblait également injuste que cette personne soit Andreas. Ça ne me gênait pas qu'il endosse la responsabilité de la mort de Jonathan, mais celle de mon jardin, c'était une autre question. J'avais besoin d'aller sur mon toit pour réfléchir.

À mi-chemin dans le couloir, je me suis souvenue du paquet dans le manteau de Père, celui de ma dernière livraison, quand Andreas m'avait prise en embuscade, et je m'en suis voulu de l'avoir oublié. Une bouture de *Brugmansia arborea* ou de trompette des anges de Colombie, dont la graine, une fois réduite en poudre et soumise à un processus chimique précis, contient une substance similaire à la scopolamine, un composé qui entraîne une suspension du libre arbitre. J'avais lu que des criminels sans scrupule s'en servaient pour vider le compte de leurs victimes en leur soufflant cette poudre au visage avant de les accompagner jusqu'à un distributeur de billets. Je trouvais ça fascinant, et j'avais prévu, une fois que

cette bouture serait parvenue à maturité, de reproduire ce phénomène dans un cadre scientifique.

J'ai rapidement traversé ma terrasse en essayant d'ignorer sa perturbante vacuité et j'ai emporté directement le paquet dans la serre. J'avais peu d'espoir que la bouture ait survécu après avoir passé tant de jours dans la poche du manteau de Père mais j'ai quand même ressenti de l'excitation quand, retenant ma respiration, j'ai ôté une à une les nombreuses couches de ouate. Quand j'ai enfin mis au jour la petite bouture verte, j'ai poussé un ouf de soulagement.

La chambre de culture était sur l'étagère au-dessus du banc. J'ai frissonné d'excitation, j'ai ôté le couvercle et j'ai découvert trois boutures vertes de casse-dos. Les boutures du Yunnan avaient également survécu. Mon cœur débordait de joie, parce que ces minuscules ébauches de vie pourraient bien constituer le tout début d'une nouvelle collection. En faisant extrêmement attention, j'ai empoté la bouture de trompette des anges et je l'ai placée avec les autres dans la chambre de culture. Encouragée par ces petites graines d'espoir, j'ai pensé à Mary et j'ai hoché la tête. J'avais pris ma décision.

Alors que je m'apprêtais à quitter mon appartement pour retrouver l'inspecteur Roberts, j'ai aperçu les feuilles de papier reliées par des fils qui ornaient l'un des murs de mon salon. C'était devenu superflu, mais quand même, j'ai ajouté le prénom de Gabriella à côté de « l'Auxiliaire », et, plutôt que d'écrire « Jonathan » à côté de « Professeur d'anglais », j'ai placé la feuille portant son nom au centre du cercle et j'ai regardé comment tous les autres se connectaient au sien, comme les rayons d'une roue de vélo. C'est à ce moment-là que je me suis rendu compte que tous avaient un mobile. Chacun d'entre eux pouvait l'avoir fait. Même Mary pouvait être celle qui avait vidé la seringue dans l'abdomen de Jonathan. Avec un peu d'aide, peut-être, mais la chose restait possible, et, en suivant cette logique, Andreas était aussi coupable que n'importe lequel d'entre eux. Alors

pourquoi ne pas faire que ce soit lui ? J'ai secoué la tête et j'ai commencé à défaire la roue, un fil à la fois.

Au poste de police, l'agent de service m'a dit que l'inspecteur Roberts était occupé et m'a demandé d'attendre. J'ai cherché une chaise dans le hall bondé.

« Pourquoi est-ce qu'il y a autant d'agitation ? »

L'agent a vaguement hoché la tête. « On a eu un conflit de codes postaux hier soir.

– Un quoi ?

– Un affrontement entre gangs rivaux. Deux poignardés, tous les deux graves. Dix arrestations. Ça s'est passé devant un pub très fréquenté, donc il y a beaucoup de témoins. Il faut du temps pour prendre toutes les dépositions. Les cellules et les salles d'interrogatoire sont bondées. L'inspecteur Roberts est occupé, mais je sais qu'il veut vous parler. Prenez un siège. Je lui ai dit que vous étiez arrivée. »

Il n'y avait aucun siège libre donc je me suis postée près de l'entrée et j'ai regardé la valse incessante entre les gens qui attendaient d'être interrogés et ceux qui étaient libres de partir. Quarante-cinq minutes plus tard, l'inspecteur Roberts s'est approché de moi, exténué et distrait.

« Désolé de vous avoir fait attendre aussi longtemps. » Il a fait un geste vague vers le commissariat. « Comme vous pouvez le voir, nous sommes débordés aujourd'hui.

– Je peux revenir.

– Non. Venez avec moi. »

Il m'a menée jusqu'à son bureau, et, pour garder son équilibre, a posé une main sur une table qui arborait encore les restes de son déjeuner, à savoir l'emballage d'une barre chocolatée et un paquet de chips vide.

« Vous remarquerez que j'ai un nouveau fauteuil. Je l'ai volé dans les bureaux de l'administration et j'ai la joie de vous annoncer que je n'ai pas encore subi de représailles. »

Ces mots l'ont fait glousser, même si je ne voyais pas ce qu'ils avaient de drôle.

« Asseyez-vous. J'aimerais vous montrer quelque chose. »

Il s'est assis à son tour, a tourné l'écran de son ordinateur vers moi, pressé une touche sur son clavier, et une image figée de la salle d'interrogatoire a envahi l'écran. D'un côté, lui et le lieutenant Hannah. De l'autre, Andreas Sousa. Pas d'avocat. Deux sachets transparents posés sur la table entre eux. Il a appuyé sur une autre touche et l'interrogatoire a commencé.

Andreas a regardé la pièce comme s'il était content d'être là.

« C'est bien. *Muito espaçoso*.

– Voulez-vous un café ? a demandé le lieutenant Hannah.

– *Sim*.

– Du lait ? Du sucre ?

– *Sim*. »

Il était toujours aussi ivre. Il se balançait sur sa chaise. Il semblait lutter pour garder les yeux ouverts. Après quelques minutes, il a haussé les épaules, très haut, et est resté dans cette position.

« Mon café ?

– Il arrive. »

L'inspecteur Roberts a pressé le bouton rouge de l'enregistreur. « Il est actuellement 1 h 15. Cet entretien est enregistré et pourra servir de preuve en cas de procès. Sont présents M. Andreas Sousa et l'inspecteur Roberts. L'autre officier de police présent est...

– Le lieutenant Hannah.

– Nous apprécions votre coopération, monsieur Sousa. Nous savons qu'il est très tard, mais nous avons besoin de vous poser quelques

questions. » Il a fait glisser le sachet transparent contenant une poignée de baies à travers la table. « Savez-vous ce dont il s'agit ? »

Andreas a pris le sachet et s'est apprêté à l'ouvrir.

« Je ne ferais pas ça si j'étais vous, monsieur », est intervenu le lieutenant Hannah.

Andreas a reposé le sachet. « Ce sont des coyotillo, a-t-il dit.

– Vous en êtes sûr ?

– Oui, j'en suis sûr. Je connais ces trucs. Je sais tout sur le monde naturel. Personne ne connaît mieux le monde naturel que moi. »

Les deux officiers ont échangé un regard rapide.

« Êtes-vous un homme religieux, monsieur Sousa ? » a demandé l'inspecteur Roberts.

Andreas a haussé les épaules.

« Catholique ?

– Est-ce que vous partez du principe que je suis catholique parce que je suis brésilien ?

– Êtes-vous catholique ? »

Andreas a détourné la tête. « Bien sûr.

– Donc, vous avez un chapelet ?

– *Sim.* »

L'inspecteur Roberts a fait glisser l'autre sachet sur la table. « Fait de ceci ? »

Andreas a jeté un coup d'œil au sachet, puis son regard a fait des allers-retours entre les deux hommes. « Pourquoi vous me parlez des baies ?

– L'*Abrus precatorius* est également appelé abrus à chapelet, et dans certains pays, dont le vôtre, on se sert parfois de ses graines pour en faire effectivement des chapelets. »

Andreas a à nouveau haussé les épaules. « Je continue à ne pas comprendre ce que vous me demandez. »

L'inspecteur Roberts s'est raclé la gorge. « Nous enquêtons sur le meurtre d'un homme empoisonné par de l'abrine extraite des graines de l'*Abrus precatorius*.

– Et en quoi ça me concerne ?

– Nous sommes ici pour le découvrir, monsieur Sousa. Est-ce que le nom de Jonathan Wainwright vous dit quelque chose ? »

À ces mots, Andreas s'est réveillé. Apparemment de nouveau sobre, il s'est penché en avant et a frappé la table.

« Ne prononcez pas son nom ! a-t-il crié. Cet homme, il a baisé ma femme ! Je les ai vus. Une jeune femme magnifique, et ce vieil homme... Dégueulasse ! » Il a repoussé sa chaise et a craché sur le sol. « Je le tue. Vous m'entendez ? Je tue cet homme ! »

L'inspecteur Roberts a jeté un coup d'œil au lieutenant Hannah.

« Nous vous entendons, monsieur Sousa. Pause dans l'interrogatoire. » Il a appuyé sur le bouton rouge. « Nous continuerons demain matin. Lieutenant Hannah, pouvez-vous trouver un lit à M. Sousa ? »

À son bureau, il a pressé une touche de son clavier et l'image s'est figée sur l'écran, puis il s'est tourné vers moi. « J'ai fait des recherches sur ces pois que nous avons trouvés dans la chambre de Sousa. Il lui suffisait d'en faire bouillir quelques-uns, de les broyer, les passer au chinois et aspirer le liquide dans une seringue. Un jeu d'enfant. »

J'ai hoché la tête.

« Puis il s'est rendu chez Jonathan Wainwright, l'a attiré dehors et l'a frappé avec la seringue. Il avait le mobile. Il était en colère parce que Jonathan couchait avec sa femme et nous connaissons tous sa propension à la violence. »

J'ai touché mon cou et j'ai ajouté : « Il pensait également que Jonathan était le Professeur d'anglais responsable des morts dans son centre de bien-être. »

Il s'est enfoncé dans son fauteuil.

« Oui, ça aussi... Et sans doute même surtout ça, mais cette partie de l'enquête n'est plus de mon ressort.

– Qu'est-ce que vous voulez dire ?

– À l'instant même, deux de mes homologues brésiliens sont en chemin pour Londres. Ils vont l'inculper pour les décès du centre de bien-être et l'infirmité permanente de deux autres personnes. Ils veulent l'extrader, et, franchement, ça me va très bien. J'ai suffisamment à faire ici. Vous avez vu ce qu'il se passe dehors. Si le ministère de l'Intérieur donne son accord pour l'extradition de Sousa, je ne m'y opposerai pas.

– Vous allez les laisser le ramener au Brésil ?

– Je *veux* qu'ils le ramènent au Brésil.

– Mais Jonathan Wainwright ? Qui va être accusé de son meurtre ?

– Sousa.

– Comment ?

– On appelle ça une “suspension d'accusation”. Une fois qu'il aura purgé sa peine à São Paulo, il reviendra ici pour y être jugé. Mais ce n'est pas pour tout de suite ! »

J'ai froncé les sourcils.

« En tout cas, quoi qu'il arrive après, je suis satisfait que nous ayons mis la main sur le meurtrier. » Il s'est raclé la gorge. « Et je voulais vous voir aujourd'hui pour vous dire que nous ne l'aurions pas trouvé sans vous. » Il a tendu la main pour que je la serre. « Et donc... merci, Eustacia. »

J'ai fixé sa main, et, au bout d'un moment, il l'a laissée retomber avec un soupir qui évoquait davantage un grognement.

« Je sais ce que vous pensez. Vous allez me dire que vous ne croyez pas que c'est Sousa. » Il s'est assis lourdement. « Pour être parfaitement honnête, moi aussi, j'ai des doutes. »

Il a sorti la photographie de Zena de son tiroir, l'a tenue en l'air et l'a tapotée sur son bureau.

« La douane m'a informé que cette jeune fille était retournée au Brésil. »

J'ai senti une pointe de regret en entendant cette nouvelle. J'aurais aimé la voir une dernière fois. Pas de loin ni à travers un télescope, mais de près, face à face, comme cette fois au café où nous avons bu un thé ensemble.

« Vous savez à quel point le Brésil est grand ? a-t-il continué en levant ses gros sourcils. À côté, notre pays ressemble à une province, et une petite. Si je ne l'ai pas trouvée ici...

– Zena n'a pas tué Jonathan, l'ai-je interrompu.

– Ah non ? »

Il a posé son coude sur la table et son menton dans sa paume ouverte. J'ai attendu qu'il me demande comment je le savais. À la place, il a dit : « Vous en êtes sûre ?

– Oui. »

Après un moment de contemplation, il a dit : « Eh bien, dans ce cas... J'imagine qu'Andreas Sousa fera l'affaire.

– Mais...

– Mais ? »

J'ai hésité avant de prononcer ces mots : « Est-ce que c'est ça, la justice ? »

Il a lâché un gros soupir et s'est frotté le visage. Il semblait plus petit que le jour où il était venu pour la première fois chez moi pour voir le jardin détruit. Il semblait diminué, comme s'il s'était enfoncé dans lui-même. La peau autour de ses yeux était plus sombre, et son visage et ses mains étaient devenus cireux et bouffis.

« Ah... Ça reviendra peut-être me hanter, c'est sûr. Mais avec un peu de chance, ce sera quand je serai un retraité heureux au bord de la mer, avec ma femme, mes gosses et mon chien... ou bien quand je serai mort. »

Je n'ai pas pu cacher ma surprise. Je ne m'étais pas rendu compte qu'il pouvait avoir une vie en dehors du poste de police.

« Vous avez une femme et des enfants ? »

Ses sourcils se sont levés et ont semblé vouloir prendre des routes différentes.

« Et un chien », a-t-il dit avec un grand éclat de rire.
J'ai froncé le nez, pas du tout surprise pour le chien.

UN MOIS PLUS TARD

J'avais eu besoin d'une semaine pour mettre en place le labo. Chaque surface et chaque pièce d'équipement avaient été récurées et désinfectées. L'armoire à spécimens vide avait été stérilisée et était prête à accueillir les futures fioles de toxines, et le début de ma collection de plantes vénéneuses, désormais des semis indépendants dotés de leur propre système racinaire, était sous cloches dans le châssis froid du laboratoire. Enfin, mon assistante de recherche, Carla, était parfaitement formée aux protocoles de sécurité. Après une longue pause d'un an, j'étais à nouveau opérationnelle. J'étais aux anges. Sur mon bureau, bien en évidence, j'avais posé la *Psychotria elata* et ses improbables bractées rouges et brillantes. Lèvres chaudes. J'ai eu un sourire moqueur en repensant à la réaction puérile de l'inspecteur Roberts et du lieutenant Hannah quand ils avaient pour la première fois entendu le nom vernaculaire de cette plante. Mais ce n'était pas le seul souvenir lié à cette plante que je chérissais. À chaque fois que je la regardais, je me rappelais une jeune femme magnifique que j'avais connue et qui s'était successivement appelée Psycho, Simone, et enfin Zena.

C'était la fin d'après-midi. Nous avons fini notre travail pour la journée. J'ai fermé la porte du laboratoire et je l'ai verrouillée.

« À demain matin, Carla.

– Oui, aux aurores ! Passez une bonne soirée, professeure. »

Je l'ai regardée courir vers un groupe de jeunes gens et leur prendre le bras avant de se diriger vers un escalier. Ce matin-là, j'avais donné ma première conférence, et, même si Matilde m'avait avertie, j'avais été choquée par le petit nombre d'étudiants qui avait choisi de suivre mon

cours. Moins d'un quart de l'amphi était rempli. Après des années passées à enseigner dans des amphis pleins à craquer, avec des étudiants assis jusque dans les travées, je devais admettre que l'assistance clairsemée m'avait quelque peu démoralisée.

Dans les escaliers, un étudiant s'est arrêté en me croisant. « C'est super que vous soyez de retour, professeure !

– C'est super d'être de retour », ai-je dit sans même ralentir.

Il a changé de direction et m'a suivie dans l'escalier. Je le connaissais. C'était le grand étudiant de troisième cycle avec les énormes mains et l'allure dégingandée qui avait postulé pour être mon assistant de recherche. Je me suis également souvenue que quand il était en licence, je l'avais trouvé si irritant que je l'avais surnommé Berce du Caucase, *Heracleum mantegazzianum* – une grande plante élancée avec d'immenses feuilles et un méchant poison. Je lui ai jeté un coup d'œil en souhaitant qu'il s'en aille. Je ne l'aimais pas, tout comme les autres étudiants. Il y avait quelque chose de désespéré dans ses manières qui crispait tout le monde. Ce qui signifiait qu'il était soit tout seul, soit en train de chercher la bagarre.

« Ça fait quoi d'être de retour ? »

J'ai froncé les sourcils. « Ça fait bizarre. Le labo a l'air vide sans plantes, et l'enseignement est un peu austère sans la partie pratique. Aujourd'hui, j'ai essayé d'intéresser les étudiants avec des anecdotes et des récits édifiants. » J'ai levé ma main gantée. « Mais ce n'est pas comme avant. »

Il est resté silencieux, puis a soudain dit, avec une sorte d'urgence : « Vous devez faire comme avant. J'ai besoin que ce soit comme avant, pour mon travail de recherche. Je ne peux pas le terminer sans expérimentation. » Et sans prévenir, il m'a attrapée par l'épaule. « Nous devons absolument parler au doyen. »

Je me suis arrêtée de marcher et j'ai regardé sa main sur mon épaule, qu'il a rapidement retirée.

« Je suis désolé. Je suis très angoissé. J'ai vraiment besoin d'accéder aux poisons pour mon travail de recherche.

– Alors il va peut-être falloir partir dans une autre direction, malheureusement. »

J'ai continué à marcher mais il a continué à me coller.

« Je ne sais pas si vous le savez, mais je vous ai demandée comme directrice de thèse.

– Non, je ne le savais pas », ai-je dit en fronçant les sourcils.

Il m'a dépassée et s'est mis à marcher à reculons tout en restant face à moi. « Non ? Oh, eh bien j'imagine qu'on vous l'annoncera à la prochaine réunion de la faculté.

– Qu'on me le demandera », l'ai-je corrigé.

Il a eu un petit rire. « Oui, bien sûr. Mais je crois que vous direz oui. Je crois que vous allez trouver le sujet très intéressant. Vous voulez savoir ce que c'est ? »

Nous avons atteint le hall et je me suis dirigée vers les portes principales.

« Pas maintenant.

– Je vais vous donner un indice : le meurtre, a-t-il dit d'une voix forte. Le meurtre par poison végétal. »

J'ai tressailli et regardé furtivement autour de moi pour voir si quelqu'un l'avait entendu. Il me provoquait délibérément dans une tentative malavisée de piquer ma curiosité. Mais j'avais eu ma dose de meurtre par poison végétal et n'avais plus l'intention d'en entendre parler. Pas même dans une thèse de doctorat. De plus, j'avais suffisamment à faire pour remettre le département sur pied sans devoir en plus superviser un doctorant. Surtout s'il était aussi irritant et envahissant que la berce du Caucase.

J'ai poussé les portes, quitté le bâtiment, traversé la place, et, au moment où j'arrivais sur Russel Square, j'ai entendu une voix appeler mon

nom et je me suis tournée pour voir Matilde s'avancer vers moi. J'ai accepté qu'elle m'enlace et m'embrasse la joue parce que je lui devais beaucoup. Sans son travail en coulisses, je n'aurais pas été réhabilitée, même une fois innocentée de la contamination du labo.

« Bon retour parmi nous, ma chérie ! m'a-t-elle dit rayonnante. Mais regarde-toi ! Tu as vraiment l'air en meilleure forme que la dernière fois que je t'ai vue. Qu'est-ce que tu as fait au manteau ? Tu l'as fait retoucher ?

– Je crois qu'il a rétréci au lavage. »

Elle a ri longtemps, très longtemps, et j'ai patiemment attendu qu'elle termine.

« En tout cas, tu es magnifique. Je peux voir que tu as une taille désormais. Cela te va beaucoup mieux. »

J'ai baissé le regard pour essayer de comprendre de quoi elle parlait.

« Écoute. Je viens de te voir dans le hall avec un doctorant – comment s'appelle-t-il ? »

Je n'en avais aucune idée. Je ne le connaissais que sous le nom de Berce du Caucase.

« Enfin, tu vois de qui je parle. » Elle s'est rapprochée. « Je voulais juste te prévenir qu'il avait quelques problèmes en ce moment. Sa santé mentale est, disons, un peu instable. Il est suivi par le service de santé des étudiants, mais il y a une limite à ce qu'ils peuvent faire. Je voulais juste que tu sois au courant au cas où tu envisagerais de devenir sa directrice de thèse. Je sais qu'il a très envie que ce soit toi. Et je suis sûre qu'il est brillant et que sa thèse est complètement ton rayon, mais tu viens de revenir. Je me dis qu'il est peut-être un peu trop intense pour toi, là, tout de suite.

– J'ai déjà décidé de ne pas accepter.

– Bien, a-t-elle dit, soulagée. Je pense que tu as pris la bonne décision. »

Elle s'est arrêtée de parler et a souri, et, tandis que le silence s'étirait, je me suis souvenue de la fois où j'avais rencontré Zena dans la rue avant de

l’emmener sur mon toit-terrasse. J’avais alors ressenti une tension étrange, et je ressentais la même maintenant. J’ai regardé de l’autre côté du parc.

« Il faut que j’attrape mon bus.

– D’accord, ma chérie. On se voit bientôt ! »

Le bus approchait, je me suis dépêchée jusqu’à l’arrêt et mon cœur s’est serré en voyant à quel point il était bondé. Il y a peu de temps encore, j’aurais préféré le laisser passer plutôt que de subir les affres de l’heure de pointe en plein centre de Londres. Mais ce jour-là, j’ai remonté ma sacoche et je me suis pressée à l’intérieur avec tous les autres, en essayant d’ignorer le mélange moite des odeurs. Devant moi, il y avait un homme grand et large d’épaules, la veste à moitié déboutonnée et la chemise tachée. J’ai placé ma sacoche sur ma poitrine pour essayer de créer un petit espace entre nous, mais la queue derrière moi était aussi longue qu’impatiente et la pression s’est faite de plus en plus forte jusqu’à ce que nous ne soyons plus séparés que par un misérable centimètre et que je me retrouve le nez plongé dans la tache de sa chemise. Je n’ai pas pu m’empêcher d’inhaler, mais, au lieu de sentir de la simple transpiration, j’ai détecté de l’*Origanum vulgare*, de l’*Ocimum basilicum* et de la *Salvia officinalis*, c’est-à-dire les herbes italiennes avec lesquelles avait été cuisiné son déjeuner.

Je suis descendue à mon arrêt et j’ai marché vite vers la maison. Sur le chemin, il y avait une poubelle. Sans ralentir, j’ai pris le Nokia dans ma sacoche et je l’ai jeté dedans, mais après environ une dizaine de pas, je me suis arrêtée et je suis revenue en arrière. Il manquait une dernière chose pour que je puisse me débarrasser du poids des derniers mois. J’ai retiré mon gant et j’ai regardé ma main. La peau scarifiée de son dos était décolorée, et les craquelures et les cloques avaient cicatrisé pour se transformer en une texture évoquant le cuir.

« Les démineurs ont survécu à bien pire », ai-je murmuré en jetant le gant dans la poubelle.

Au-dessus de moi, les feuilles des platanes londoniens avaient tout juste commencé à prendre leurs couleurs automnales, l'écorce se fendillait, prête à tomber. J'étais soulagée. Ces derniers mois, j'avais découvert que passer tout un été emmitouflée dans un costume en tweed n'était pas nécessairement une bonne idée.

Quand je suis arrivée chez moi, une enveloppe m'attendait sur le paillason, couverte de timbres brésiliens. J'ai senti un frisson d'excitation, osant à peine croire à l'identité de l'émettrice. À l'intérieur, il y avait une lettre pliée autour d'une photographie.

Chère Rose,

Je m'en suis voulu pour ce qu'Andreas t'a fait à Londres. Je suis heureuse d'avoir réussi à l'empêcher de te faire trop de mal, mais cela n'aurait jamais dû arriver. C'est un homme mauvais, qui est désormais en prison, ici, au Brésil, si bien que nous nous sentons à nouveau en sécurité. Je voulais t'envoyer cette photographie pour que tu voies que nous sommes heureux et que tout va bien pour nous. C'est moi avec ma mère, mon frère et mon ami Sebastian – le jeune homme aux longs cheveux blonds, comme tu l'appelais. Nous nous tenons devant l'entrée de notre nouveau centre de bien-être. Le temps que tu reçoives cette lettre, il aura déjà ouvert, et il ne proposera PAS d'initiation à l'ayahuasca ! Je suis heureuse de t'avoir rencontrée, Rose. Je veux te dire que tu es quelqu'un de bien et j'espère que nous nous verrons à nouveau un jour. Tchou.

Zena x

P-S : S'il te plaît, salue Susan de ma part.

Pas un mot sur le meurtre de Jonathan ni la destruction de mon jardin, mais quelle importance désormais ? J'ai regardé la photographie de Gabriella, Zena et Raul indiquant de la main un grand panneau à l'entrée de

leur centre de bien-être. Tout autour de celui-ci, on avait peint une sorte de vigne très fine avec de longues feuilles pennées et des cosses noires ouvertes révélant des pois rouge vif, chacun doté de points noirs distinctifs. Debout sur une échelle à côté du panneau, en tee-shirt décoré d'éclaboussures violettes, bandana rose et lunettes de soleil orange, Sebastian brandissait un pinceau tout en souriant pour l'objectif. J'ai approché la photographie de mon visage et j'ai vu qu'une vrille de la plante grimpante vénéneuse formait un mot, trop petit pour que je puisse le déchiffrer. J'ai pris la loupe de Père et j'ai lu : « Spicer ». Peut-être que Sebastian avait simplement voulu signer sa peinture, ou peut-être qu'il signait quelque chose de bien plus sinistre. J'ai repensé à ce que j'avais vu sur le sol de sa chambre : le briquet, la petite boulette d'aluminium, le flacon, la cuillère... la seringue, et je me suis soudainement demandé s'il s'agissait vraiment de l'attirail d'un drogué, si ce n'était pas plutôt autre chose. J'ai laissé cette pensée s'installer dans mon esprit sans trop savoir qu'en faire, puis j'ai vigoureusement secoué la tête et elle est partie en fumée.

J'ai parcouru de nouveau la lettre et une émotion étrange m'a saisie quand j'ai vu le symbole du baiser après le nom de Zena, le petit « x ». Je savais que cet ajout à la fin d'une lettre n'était pas nécessairement une déclaration d'amour, mais il s'agissait au moins d'une déclaration d'amitié. J'ai retourné l'enveloppe, et, oui, il y avait bien l'adresse de l'émettrice. Zena m'avait bien aimée, continuait à bien m'aimer, et m'invitait à commencer une correspondance. Tout d'un coup, j'ai su ce qu'était cette émotion. C'était la même que je ressentais quand j'ouvrais un nouveau paquet clandestin destiné à ma serre. C'était la sensation enivrante que quelque chose d'agréable était sur le point de se produire. J'avais l'habitude d'éprouver cette émotion toute seule, mais cela pouvait être différent désormais car j'avais quelqu'un avec qui la partager. J'ai laissé tomber ma sacoche sur le sol et j'ai quitté en trombe l'appartement.

La porte n'était pas fermée à clé. Je n'ai pas frappé et je me suis rendue directement dans le jardin. Susan, un sécateur à la main, était en train de tailler un rosier. Quand elle m'a vue, elle a jeté la tige coupée dans un tas de compost et m'a fait un grand sourire.

« Comment était ta première journée ?

– Mitigée, ai-je répondu en m'assayant. Il y a beaucoup de choses à faire mais on va y arriver. Carla est une perle, je ne sais pas pourquoi j'ai attendu si longtemps avant d'avoir une assistante.

– Moi, je sais. C'est parce que tu pensais pouvoir tout faire toi-même, a-t-elle dit en s'asseyant en face de moi. Tu es du genre micromanager. Déléguer n'est pas une faiblesse, tu sais. »

J'ai sorti l'enveloppe de ma poche.

« J'ai quelque chose à vous montrer », ai-je dit en la lui tendant.

Elle a sorti ses lunettes de lecture de la poche de sa blouse et a tiré la lettre de l'enveloppe.

« C'est de Zena. Oh, elle parle de moi ! Et il y a une photo et tout ! Qui sont les autres ? »

J'ai déplacé ma chaise de façon à être assise à côté d'elle et je me suis penchée sur la photo.

« Ça, c'est sa mère, Gabriella, ai-je dit en la montrant du doigt. Là, c'est son frère, Raul, et là, c'est Sebastian, le jeune homme aux longs cheveux blonds que j'avais suivi jusqu'à Soho un jour. Et ils sont en train de poser devant leur nouveau centre.

– Ils ont l'air heureux, non ? Qu'est-ce que ça dit ? “Centre de bien-être de l'Abrus” ? a lu Susan en plissant les yeux pour déchiffrer le panneau. C'est quoi, un abrus ?

– C'est une plante avec une belle fleur violette, comme le pois de senteur.

– Ça a l'air joli, peut-être que je devrais en trouver pour mon jardin. »

J'ai secoué la tête. « Non, ce n'est pas une bonne idée. »

Elle s'est tournée vers moi et m'a tapoté la main. « Ça se fête, tout ça, non ? Tu veux une tasse de thé ?

– Je ne peux pas. Il faut que je rentre me préparer.

– Pour quoi ? »

J'ai souri. « J'ai un rendez-vous. »

En rentrant à la maison, il m'est venu à l'esprit que, maintenant que Zena n'était plus dans le coin, je devais mettre un terme à l'étude observationnelle de mes voisins. Je me suis assise à mon bureau, j'ai sorti d'un tiroir le carnet que je lui avais consacré, j'ai trouvé la dernière entrée et j'ai tourné la page. Sur la page blanche, j'ai écrit :

« Fin de l'enquête. Conclusion satisfaisante. »

Puis j'ai glissé au milieu du carnet la fausse lettre du café, la note avec l'adresse griffonnée de Jonathan, le numéro de téléphone de Zena que m'avait donné Susan, les traductions de Meredith Wise et les messages décodés du Nokia. Et j'ai fermé le carnet. Je l'ai mis avec ceux consacrés à Sebastian, Raul, Andreas et Jonathan et je les ai attachés ensemble avec un bout de ficelle.

Je ne pensais pas essayer de publier cette enquête, si jamais l'idée me venait de republier, parce que je n'avais pas atteint un résultat suffisamment clair et définitif. Il restait beaucoup de questions sans réponses. Je savais que « conclusion satisfaisante » signifiait en réalité « conclusion fumeuse » parce que je n'avais pas résolu le mystère. Je n'avais pas su déterminer qui, dans mon groupe de suspects, avait en définitive détruit mon jardin ou assassiné Jonathan, mais, de manière quelque peu surprenante, cela n'avait plus vraiment d'importance.

J'étais sur le point de ranger le paquet de carnets dans le tiroir quand mon regard est tombé sur la nuisette de Zena. J'avais complètement oublié

son existence. Je l'ai sortie et je l'ai portée à mon nez, mais ça faisait trop longtemps qu'elle était loin de sa propriétaire, et elle avait perdu ce parfum capiteux qui m'avait intoxiquée au début. J'ai pensé une seconde à la mettre dans ma poche, mais à la place, je l'ai soigneusement pliée, je l'ai glissée sous la ficelle avec les carnets, j'ai posé le tout dans le tiroir que j'ai refermé. Le caractère définitif de cette action ne me rendait pas triste parce que, même si je savais que Zena avait eu une emprise sur moi, aussi puissante que si elle m'avait soufflé de la poudre de trompette des anges au visage, cette emprise était enfin levée. Elle n'était plus une obsession. Non, elle était plutôt une amie.

Dans ma chambre, un rayon de lumière crépusculaire s'était frayé un passage par la fenêtre, avait traversé le tapis et s'était arrêté sur l'armoire. Comme guidée par ce rayon, j'ai ouvert l'armoire pour contempler les vêtements suspendus. J'ai caressé le tissu de la robe bleu ciel que j'avais portée lors de mon week-end à la mer avec Mary. Un miroir en pied était fixé à l'intérieur de la porte. J'ai placé la robe devant mon corps et j'ai regardé mon reflet, sans réussir à reconnaître la femme qui me faisait face. Qui qu'elle soit, elle n'existait plus. J'ai laissé tomber la robe et j'ai lissé le costume de Père. Matilde avait raison, je venais de m'en rendre compte : le costume m'allait bien, désormais. Les manches étaient plus courtes, et la coupe m'enserrait davantage la taille. J'ai remonté mes lunettes et j'ai à nouveau regardé le miroir. Ça y est, j'étais la professeure Eustacia Amelia Rose, directrice du département de toxicologie botanique de UCL.

Dans la salle de bains, j'ai mouillé mes cheveux au spray, je me suis mis de la gomina, j'ai plaqué mes cheveux en arrière, et j'ai refait ma traditionnelle raie sur le côté avec le peigne en écailles de tortue de Père. Je me suis approchée tout près du miroir et j'ai vu que ce qui restait de mon œil au beurre noir avait complètement disparu, tout comme les marques

rouges autour de mon cou. C'était comme si je n'avais jamais été blessée. Comme si les événements des derniers mois ne s'étaient jamais produits. Physiquement, j'étais revenue à la normale. Mais tout le reste avait radicalement changé. J'avais de nouveau mon travail, et, avec lui, accès aux installations et aux fonds nécessaires pour reconstituer ma collection. J'avais également retrouvé le respect de mes pairs, et l'usage exclusif d'un laboratoire de classe internationale. Et j'avais des gens dans ma vie. Des gens que j'appelais mes amis. Je me sentais bénie des dieux. J'ai mis mes lunettes, reniflé un bon coup, puis j'ai fait quelque chose que je n'avais encore jamais fait : je me suis regardée dans le miroir et j'ai souri.

Le bar était plus calme que ce à quoi je m'étais attendue, ce qui m'allait parfaitement. Il était en revanche festonné de plantes tropicales et succulentes – il y en avait sur chaque étagère, chaque table, chaque rebord, au sol et suspendues au plafond –, et un si grand nombre d'entre elles étaient vénéneuses que j'ai fini par arrêter de compter. J'ai eu l'impression d'entrer dans la serre Temperate House des jardins botaniques royaux de Kew en m'approchant de l'accueil, mais cela ne valait pas le coup d'avertir la serveuse sur les dangers que ses clients et elle couraient, parce que de toute façon elle ne m'aurait pas crue. À la place, en faisant bien attention à éviter les feuilles faisant saillie et les vrilles qui pendaient, je l'ai suivie pendant qu'elle me conduisait à la table où m'attendait mon rendez-vous.

Comme prévu, je l'ai entendue bien avant de la voir. Elle était en train de parler très fort au serveur pendant qu'il remplissait deux verres de champagne. Je n'avais bu du champagne que deux fois dans ma vie. Une fois avec Père quand j'avais obtenu mon poste de maîtresse de conférences en toxicologie botanique à UCL, et une autre fois avec Mary lors de la première soirée de notre week-end à la mer. À chaque fois, quelque chose à fêter. Je ne savais pas que les rendez-vous étaient quelque chose qui se

fêtait, mais encore une fois je ne savais rien de ce qu'impliquait un rendez-vous. Tout ce que je savais, c'est que j'avais été invitée à l'un d'entre eux, et que j'avais dit oui.

La serveuse m'a laissée à quelques mètres de la table, mais avant de faire un pas supplémentaire, je me suis arrêtée pour digérer mentalement ce qui était sur le point de se passer. Je m'apprêtais à manger un repas qui avait été intégralement préparé par un parfait inconnu et à discuter avec quelqu'un à propos de sujets sans conséquence, et peut-être même dénués du moindre sens, potentiellement pendant plusieurs heures de suite. Et il existait une forte probabilité pour que cela me plaise. Je me suis éclairci la voix et elle a regardé dans ma direction. Elle a sauté sur ses pieds, couru dans ma direction, m'a enlacée et embrassé la joue, et, à ma grande surprise, au lieu d'essayer de m'extirper de ses bras ou d'essuyer la traînée humide sur ma joue, j'ai mis mes bras autour d'elle, plongé mon regard dans ses yeux d'un brun profond, admiré sa peau dorée et la constellation de ses taches de son, et j'ai dit :

« Eh bien... voilà, Matilde, je suis là. »

GLOSSAIRE DES PLANTES

Trompette des anges – *Brugmansia arborea*

Famille : *Solanaceae* • Genre : *Brugmansia*

Plante arbustive hautement toxique et riche en scopolamine. Les graines réduites en poudre, qu'on appelle alors souffle du diable, provoquent des amnésies, des délires et des psychoses.

Létale

Casse-lunettes – *Euphrasia nemorosa*

Famille : *Orobanchaceae* • Genre : *Euphrasia*

Petite plante à fleur utilisée dans la médecine traditionnelle pour soigner les infections oculaires.

Non létale

Lèvres chaudes – *Psychotria elata*

Famille : *Rubiaceae* • Genre : *Psychotria*

Plante tropicale d'Amérique du Sud reconnaissable à la forme unique de ses bractées rouges.

Hallucinogène et non létale

Ricin – *Ricinus communis*

Famille : *Euphorbiaceae* • Genre : *Ricinus*

Vivace herbacée hautement toxique originaire d'Afrique de l'Est et d'Inde ; contient de la ricine.

Létale

Digitale – *Digitalis purpurea*

Famille : *Plantaginaceae* • Genre : *Digitalis*

Vivace herbacée hautement toxique originaire d'Europe, d'Asie et d'Afrique, utilisée pour soigner les problèmes cardiaques.

Létale

Pomme poison – *Datura stramonium*

Famille : *Solanaceae* • Genre : *Datura*

Plante originaire d'Amérique centrale, utilisée en médecine ou de manière récréative en tant qu'hallucinogène.

Hallucinogène et létale

Tabac du diable – *Veratrum viride*

Famille : *Melanthiaceae* • Genre : *Veratrum*

Plante originaire de la côte est et ouest de l'Amérique du Nord ; haut niveau de toxicité dans toutes les parties de la plante.

Létale

Petite herbe à poux – *Ambrosia artemisiifolia*

Famille : *Asteraceae* • Genre : *Ambrosia*

Plante commune originaire d'Europe dont le pollen peut provoquer démangeaisons et irritations.

Non létale

Susan aux yeux noirs – *Rudbeckia hirta*

Famille : *Asteraceae* • Genre : *Rudbeckia*

Vivace herbacée originaire d'Amérique centrale et du Nord, dont les poils rigides de la tige sont légèrement irritants.

Non létale

Cœur-saignant – *Dicentra spectabilis*

Famille : *Papaveraceae* • Genre : *Dicentra*

Vivace herbacée printanière avec des fleurs en forme de cœur ; toute la plante contient de la toxine.

Non létale

Oreille d'ours – *Stachys byzantina*

Famille : *Lamiaceae* • Genre : *Stachys*

Vivace herbacée avec des feuilles épaisses couvertes de poils doux et argentés évoquant la fourrure.

Non létale

Corbeille d'argent – *Lobularia maritima*

Famille : *Brassicaceae* • Genre : *Lobularia*

Plante annuelle à croissance lente dotée de fleurs au parfum sucré, que l'on trouve sur les dunes et les plages sablonneuses.

Non létale

Berce du Caucase – *Heracleum mantegazzianum*

Famille : *Apiaceae* • Genre : *Heracleum*

Vivace herbacée phototoxique provoquant cloques et lésions ; irritant dangereux.

Létale

Muguet – *Convallaria majalis*

Famille : *Asparagaceae* • Genre : *Convallaria*

Vivace rhizomateuse hautement toxique en raison de sa concentration en glycosides, des composés chimiques cardiotoxiques.

Létale

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier du fond du cœur mes premiers lecteurs, Casper Palmano, Su Woods, Jackie Thomas et Maria Cardona, pour vos excellentes critiques. Le livre est bien meilleur grâce à vos remarques pleines de sagesse.

Merci à mes camarades de classe de la Faber Academy Paul Gould, Neil Alexander et Kate Taylor, pour toute une décennie d'amitié et d'encouragements sans faille.

Merci à mes incroyables agents de la Pontas Literary and Film Agency, Clara Rosell-Castells, Carolina Martínez et en particulier mon agente, Anna Soler-Pont, pour la foi que vous avez bien voulu mettre en moi ainsi que dans mon personnage, la professeure Rose. Vous êtes vraiment les meilleures pom-pom girls dont une autrice peut rêver.

D'immenses mercis à la brillante Carla Briner. La manière dont tu as su démonter pièce par pièce la première version de ce manuscrit pour ensuite le remonter a été une immense source d'inspiration.

Merci à Campbell Brown et Alison McBride de Black & White Publishing et Bonnier Books UK pour avoir su apprécier Eustacia lors de votre première lecture et avoir décidé de parier sur elle lors de votre seconde lecture. Je vous serai à jamais reconnaissante pour avoir décidé de donner vie à la professeure Rose.

Merci à l'éditeur au regard d'aigle Clem Flanagan, chez Black & White, pour avoir continué à aimer suffisamment ce livre après ta deuxième,

troisième et quatrième lecture ! Que nous puissions travailler sur davantage d'histoires de la professeure Rose ensemble !

Je dois ici reconnaître ma dette envers mon vieil exemplaire défraîchi de *The RHS Gardeners' Encyclopedia of Plants and Flowers*. Il m'accompagne fidèlement depuis trente ans, et il le fera pour trente années supplémentaires.

Et, enfin, merci à mes enfants, Casper, Paris et Belle, pour votre patience face à ma concentration défaillante tandis que je rédigeais *Le Jardin du diable*. Promis, j'écoutais – plus ou moins.

Illustration de couverture : © Lucy Cartwright

Copyright © Jill Johnson 2023

© Éditions Michel Lafon, 2024, pour la traduction française

118, avenue Achille-Peretti

92521 Neuilly-sur-Seine CEDEX

www.michel-lafon.com

ISBN : 9782749957272

Ce document numérique a été réalisé par *PressProd*

JILL JOHNSON

LE
JARDIN
DU
DIABLE

